A man and a woman are shown in a close, intimate embrace, nearly kissing. The woman has long, wavy blonde hair and is wearing a white tank top. The man has dark hair and is wearing a white tank top. A large, detailed tattoo of several roses is visible on the man's left shoulder. The background is dark with a blue and purple glow.

AUDREY
DUMONT

THE PINK PANTHERS



Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Cash girl - Combien... tu m'aimes ?

Rose est strip-teaseuse au Loup blanc. Escort girl pour payer les dettes que son père lui a laissées à sa mort, elle ne croit pas à l'amour. Le sexe est une arme, l'argent un moyen. Jusqu'à ce que son chemin croise celui du bel Audric Beaumont, un client pas comme les autres. Un homme riche et influent qui fera enfin battre son cœur, mais qui est-il vraiment ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

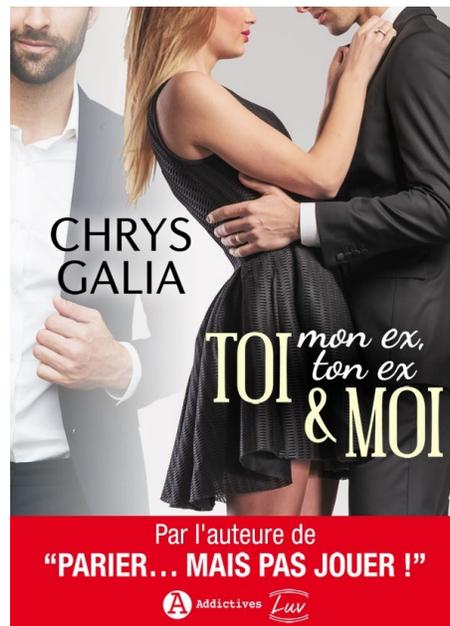


Également disponible :

TOI (mon ex, ton ex) et MOI

Gia est obsédée par son ex, elle n'arrive pas à l'oublier même s'il n'a pas volé le surnom de « monsieur Connard » ! Elle doit le revoir et, pour cette occasion, sa meilleure amie l'incite à y aller accompagnée de Giulian, un célèbre restaurateur au charme fou, qui a accepté de jouer les cavaliers. Troublée autant à l'idée de revoir Matt que d'être accompagnée de Giulian, Gia comprend que sa vie va prendre un tournant... Mais lequel ? Retrouver Matt et lui pardonner tout le mal qu'il lui a fait ou accepter la relation torride et solide que lui offre Giulian même s'il semble lui cacher un passé plus que trouble ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Emma X, Secrète et insoumise

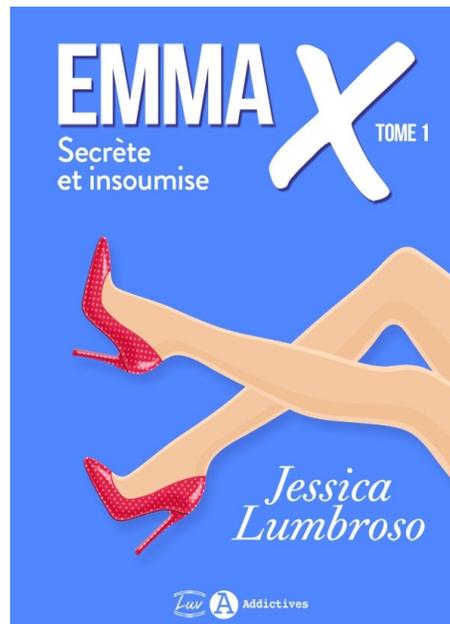
Dans la vie, Emma sait ce qu'elle veut ! Propre sur elle, polie et discrète la journée, sa vraie nature se révèle le soir. Emma se transforme alors en femme sûre d'elle séductrice et fière de ses atouts.

Elle s'est fixé deux règles :

- protéger son secret
- rester libre et insoumise.

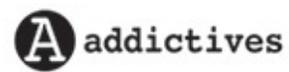
Alors pour elle, l'amour s'apparente à des rencontres avec des hommes qu'elle ne reverra jamais. Et ça lui suffit. Mais c'était sans compter sur cet homme troublant, capable de tout pour l'approcher, même du pire des chantages...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Audrey Dumont

THE PINK PANTHERS



« La femme est l'être le plus parfait entre les créatures [...] elle est une créature transitoire entre l'homme et les anges. »

Honoré de Balzac, *Eugénie Grandet*.

1. The Dixie Cups – *Iko Iko*

Je cours dans la rue et me jette littéralement sur le capot du taxi qui passe devant moi. Il pile pour m'éviter et, au moment où le chauffeur s'apprête à sortir pour hurler des noms d'oiseaux, je saute à l'arrière, ne lui laissant aucun répit.

Je m'installe confortablement contre le dossier de la banquette, appuyant mon coude sur le rebord de la fenêtre pour y poser ma tête et observer Sacramento à la nuit tombante.

Les hommes d'affaires se pressent dans la rue, espérant ne pas arriver en retard chez eux. Les mamans tirent leur progéniture par la main. Les boutiques se ferment. Une facette de la ville rentre se cacher et se coucher, pendant qu'une autre émerge, revit ; et celle-ci, c'est la mienne.

J'aime avoir cette sensation que la ville m'appartient. La nuit, tout se joue, les plus grands projets sont inventés, les pires secrets s'avouent, les plus grandes relations naissent. Je suis le témoin de tout cela et j'aime l'effet électrisant que cela a sur moi.

Le taxi se gare devant mon repaire, je règle ma course.

– Venez un soir, je vous offrirai ma tournée, je glisse en signe de remerciement au chauffeur.

J'ouvre la portière et saute sur le trottoir, lissant rapidement ma robe en satin rouge et replaçant convenablement mes pieds dans mes chaussures à talon.

Je lève la tête et vois la pancarte éteinte où je devine ces mots que je connais par cœur : The Pink Panthers.

L'endroit est un bar extrêmement réputé à Sacramento. Le seul bar de nuit dirigé par une femme et au personnel exclusivement féminin, à l'exception du videur. Dottie a ouvert cet établissement il y a une vingtaine d'années. À l'époque, c'était assez mal vu, elle a eu pas mal de problèmes avec les mafiosi et autres dirigeants de boîtes de nuit qui n'acceptaient pas qu'une femme vienne jouer dans leur cour. Mais elle s'est battue comme une tigresse pour se faire reconnaître comme professionnelle, jouant la carte féminine et dominatrice avec succès. Et aujourd'hui, c'est l'un des endroits incontournables de Sacramento. Un endroit branché, où chacun est libre d'oublier son quotidien et d'échapper à la pression.

Je tape le digicode, la porte s'ouvre et je pénètre à pas de loups sur mon territoire.

Un an... Un an que je bosse ici du mercredi au dimanche soir et je ne regrette pas ce choix qui m'a sauvé la vie.

Actuellement, c'est Arizona, la fille de Dottie, qui dirige l'équipe. Dottie a pris une retraite anticipée et sillonne le monde avec son jules qui a vingt ans de moins qu'elle. Elle profite et elle a bien raison !

À l'instar de sa mère, Arizona n'embauche que des femmes de moins de 30 ans. Des femmes qui sont à des tournants de leur existence, perdues, seules, sans horizon, mais qui ont la niaque et le désir de s'en sortir. Pas de petite annonce à la rubrique Emplois, juste du bouche-à-oreille. Ensuite, c'est à elles de faire leurs preuves pour pouvoir rester. Et lorsqu'elles ont trouvé leur but dans la vie, Arizona les laisse s'envoler vers un monde meilleur.

Faire partie des Pink Panthers est un honneur. Les filles du Pink sont des séductrices, des mantes religieuses. Elles contrôlent, dominant, exigent. Rien ne leur fait peur, rien ne les brise. Et méfiez-vous si vous en mettez une en colère, vous risqueriez de le regretter.

C'est ma famille, ce sont mes sœurs, et pour rien au monde, je ne partirais d'ici. J'ai enfin un endroit où je me sens moi, libre et en sécurité.

Le Pink est assez spacieux, avec des tables un peu partout. Sur la droite, une petite piste de danse, et dans le fond trône le bar qui fait toute la longueur de la pièce.

En entrant, j'aperçois, assis sur un tabouret, Max, notre videur – une montagne de muscles, le crâne rasé, percé et tatoué sur tout le corps. On l'appelle Max, mais en réalité personne, mis à part Arizona, ne connaît son prénom. Ici, personne ne parle de son passé, de ses fantômes, de ses peurs. On peut même dissimuler sa véritable identité, peu importe. Les rumeurs vont bon train sur Max. Certains clients disent qu'il sort de prison, d'autres que c'est un fou évadé d'un asile. Moi, je m'en fiche. La seule chose qui est importante à mes yeux, c'est qu'en cas de pépin, je peux compter sur lui.

Je me jette à son cou et l'embrasse fougueusement.

- Bonsoir, gros nounours. Je t'ai manqué ?
- Salut, beauté. Pas le moins du monde, tu t'en doutes.
- Hum, je sais que tu mens ! Tu n'es rien sans moi.

Il rit – c'est un petit jeu entre nous.

- Les autres sont arrivées ?
- Arizona est dans le bureau, Monroe et Haïttie dans la loge. Il ne manque plus que Blue, et l'équipe des cochonnes est au complet.

Je lui décoche un coup de coude dans les côtes face à cette provocation. Nous ne sommes en rien des cochonnes, juste des femmes aux cœurs endurcis.

Je prends mon sac et je me dirige vers la loge, notre endroit privé où tout est fait pour que nous nous sentions comme à la maison. Canapé, écran plat, matériel pour cuisiner, une table rectangulaire avec six sièges et surtout un miroir, histoire de nous rafraîchir lors de nuits mouvementées.

- Salut, les filles. Ça va ?

Monroe et Haïttie se tournent vers moi et me sourient toutes les deux.

- Coucou, Harper. Je racontais à Haïttie comment j'avais épinglé l'instituteur de mon fils cet après-

midi. Il m'a gonflée avec ses réflexions, j'ai décidé de passer à l'action.

Monroe est une mère célibataire de 24 ans, d'un courage exceptionnel. Elle ne parle jamais de son histoire ou du père du même, mais on voit à ses traits qu'elle est passée par un désert et qu'elle a dû vivre des choses difficiles. Je n'ose imaginer ce que cela doit être de bosser ici chaque nuit, puis de rentrer élever un enfant. Mais, malgré son jeune âge, Monroe est responsable et déterminée. Avec en plus une douceur naturelle qui rend difficile de ne pas l'aimer.

– Je disais donc à notre amie, intervient Haïttie, que si ce petit prétentieux d'instituteur ne s'arrête pas, les tatas Panthers vont débarquer ! Il va vite regretter d'avoir pris Lemmy en grippe. Personne ne touche à notre petit homme.

Haïttie est la tête forte du groupe. Elle ne rechigne jamais contre une bonne baston, un bon coup là où je pense ou à une émasculatation en bonne et due forme. De l'extérieur, rien ne laisserait présager un tel caractère. Grande, blonde, voluptueuse, toujours habillée sexy, souvent de cuir, c'est un vrai volcan en ébullition.

– Putain de bordel de merde, j'ai cru que j'allais arriver en retard.

Blue fait son entrée, comme toujours essoufflée et... en retard. Elle est incapable d'être organisée, et surtout d'être ponctuelle. C'est une maladie chez elle, ce qui a le don d'énerver la patronne. Blue est un petit oiseau tout frêle. D'origine asiatique, elle a un minois qui ferait pâlir de jalousie n'importe quelle femme. Avec son mètre cinquante-cinq, elle ne laisse aucun homme insensible à son charme de petite poupée qui aurait besoin d'être secourue.

– Tu foutais quoi encore, putain ? L'heure, c'est l'heure ! Un jour, Arizona va te virer, tu sais, l'engueule Monroe qui, avec son côté maternel, est un peu devenue la maman de la troupe.

– Mais non, elle ne peut pas se passer de moi et de mon côté sainte-nitouche !

– Qui ne peut pas se passer de toi, Blue ?

Arizona fait son entrée en scène. Elle a 30 ans dans quelques semaines. Sa vie tourne autour du bar et des filles. Malgré le poids des responsabilités, c'est un amour... mais du genre féroce.

Lors des entretiens d'embauche, qui ont toujours lieu au bar devant une bière, elle ne te demande que trois choses :

« Es-tu prête à travailler dans un endroit aussi réputé et fréquenté en grande majorité par des hommes ? »

« Que sais-tu faire, mis à part servir des bières ? »

« Que penses-tu du fait que ce bar n'est tenu que par des femmes ? »

Et la seule règle qu'elle impose, c'est d'être toujours classe et aguicheuse. Comme elle le spécifie constamment : « On a beau être dans un bar de nuit, on a une réputation à tenir. On n'est pas un bar à putes. »

– Harper, tu prends le bar ce soir avec Blue. Les autres en salle. C'est soirée étudiants, la bière doit couler à flots, et le fric par la même occasion. Allez, au trot, mesdames.

Les filles quittent le local, je termine de me maquiller et vérifie ma coiffure, lorsqu'Arizona se glisse près de moi.

– Harper, un mec est passé cet après-midi et t'as demandée.

– Qui c'était ?

– Je ne sais pas. Max l'a jeté dehors en lui disant que personne ne te connaissait ici. Mais bon, je doute qu'il gobe ce mensonge et je pense qu'il va repasser lors d'un service. Si tu as un souci, tu sais que tu peux m'en parler, Harper.

Je soupire... J'ai reçu des appels toute la semaine, refusant de décrocher. C'est ma faute.

– Je sais, Ari. Merci, mais ça va aller, je t'assure.

Elle fronce les sourcils et m'observe, pensant qu'une trace d'émotion va me trahir. Mais je sais dissimuler, c'est mon côté caméléon, c'est génétique.

– OK. Dans ce cas, en salle, poupée.

Elle me fait signe de la suivre et nous quittons la pièce pour rejoindre l'équipe déjà en place. Max sert les verres de whisky, Blue lance le CD : *Iko Iko* de The Dixie Cups. Notre rituel du soir, notre signe pour se souhaiter bon courage et bonne chance. On se regarde, on se sourit chaleureusement, puis nous levons nos verres en silence et nous buvons la substance ambrée d'une traite.

– Allez, les filles, en scène, le pognon n'attend pas.

Max part en direction de l'entrée, Ari tamise les lumières et je lance la compilation dans la chaîne.

Que la soirée commence...

2. Asaf Avidan – *One Day*

Le bar est ouvert depuis deux heures, et pour le moment, c'est assez calme.

– Putain, j'en ai marre ! À quand les petits jeunes friqués chauds comme la braise ?

Blue prépare une énième bière. Je sais qu'elle déteste ça, elle préfère jouer dans la cour des grands : jongler et servir des cocktails.

– Ils vont arriver, tu sais bien qu'ils débutent doucement dans les fraternités, puis ils se finissent ici.

– Ouais, bah, vivement, parce que les toutous à leur mémère, c'est gonflant.

Je ris car, en général, c'est ceux-là qu'elle ramène chez elle, et non les étudiants. Ces derniers sont plus attirés par Haïti. Même si la règle d'or de la patronne, c'est « interdiction de coucher avec un client et surtout interdiction de le rendre accro », personne n'écoute. Nous nous éclatons comme nous voulons, mais toujours après le travail. Quand on y pense, toutes les barmaids du monde doivent succomber au moins une fois à la tentation.

– Ma petite Blue, n'oublie jamais les dix commandements de la Pink Panther.

Elle s'accoude au bar et crie en chœur avec moi :

– Ne jamais aimer, ne jamais rester, ne jamais s'accrocher, ne jamais rêver, ne jamais se faire larguer, toujours partir, toujours séduire, toujours s'unir, une pour toutes, toutes pour les Pink.

On s'esclaffe, ces vieux commandements ont été inventés par Dottie et ses amies dans les années 1970 pour affirmer leur indépendance. Malgré les années qui passent, chaque Pink Panther l'apprend et le crie haut et fort dès qu'elle le peut.

Vu le calme, je prends une bouteille et décide de nous servir un verre.

– Allez, tiens, ma biche, bois un coup et détends-toi.

À ce moment, la porte s'ouvre et un groupe de flics en tenue arrive vers nous. Ils s'accourent tous au bar et l'un d'eux nous apostrophe :

– Salut, les filles ! Une bouteille de scotch pour moi et mes potes.

Je m'avance, appuyant mes bras sur le comptoir, laissant ainsi apparaître ma généreuse poitrine. D'une voix aguicheuse, je lui susurre :

– Bonjour, beau brun. C'est en quel honneur, cette tournée ?

Le flic a les yeux plongés dans mon décolleté et, sans lever le regard plus haut un seul instant, il me répond le plus naturellement du monde :

– Je me marie.

Je me redresse fièrement et crie à Blue :

– Eh, un futur marié ici !

Blue sonne alors la cloche : c'est le signal de regroupement. Toutes les filles arrivent et passent derrière le comptoir. Max s'approche de quelques pas dans la salle au cas où ça tournerait au vinaigre. Pour les enterrements de vie de garçon, on se démène car on sait que les gars sont là pour profiter un maximum. Je plonge ma main sous le comptoir et en sors une bouteille de champagne. Nous sautons sur le zinc, laissant apercevoir nos dessous à ces beaux policiers, faisant grimper la chaleur d'un degré. Je secoue violemment la bouteille, fais sauter le bouchon et asperge alors notre homme du jour sans lui laisser une seule chance de s'en sortir indemne.

Mes copines dansent et applaudissent. Toutes sautent ensuite dans la salle pour embrasser sur la joue l'homme du jour. Il écarquille les yeux, ne s'attendant pas à une telle réaction de notre part, mais il a l'air d'apprécier la scène.

Arizona arrive et claque dans ses mains. C'est pour nous le signe de reprendre le service tandis qu'elle se dirige vers le groupe :

– La bouteille est offerte par la maison. Profitez bien, messieurs les agents.

Notre renommée repose sur ça : l'équipe et l'ambiance. On vient de loin pour fêter un événement au Pink Panthers.

Arizona fait le tour du groupe d'hommes et va se placer à côté de celui qui est le plus éloigné de moi. Ils se saluent et parlent le plus doucement possible. Forcément, cela attise ma curiosité car, pour Ari, aucun homme ne mérite son intérêt.

Alors que je les observe, Blue détourne mon attention en me claquant soudain le derrière. Elle me crie dans l'oreille :

– Ah, je sens l'orgasme monter en moi ! Les fils à papa arrivent enfin ! La soirée commence !

Je tourne la tête et vois un groupe de jeunes mecs, la vingtaine tout juste, déboulant dans la salle, bras dessus, bras dessous, riant aux éclats.

– Hum... ils ont déjà l'air chauds. À nous les bons pourboires, ma vieille.

– On a bien fait de foutre Monroe en salle, elle allume comme personne !

Je vais pour lui répondre quand un homme au corps d'apollon accoudé au bar me fait signe de venir. Je glisse sur mes talons jusqu'à lui. Au moment où je lui fais face, il plonge son regard envoûtant dans le mien. Ces pupilles bleu azur ont le pouvoir de faire dresser chaque poil de mon corps.

- Bonsoir, vous désirez ? je lui demande, professionnelle, sans montrer mon trouble.
- Bonsoir, je souhaiterais un cocktail, mais je ne sais pas lequel. Que me recommanderiez-vous ?
- Sans hésitation, le cocktail de la maison, le Panthers. Corsé, chaud, endiablé, il fait vibrer votre gorge et laisse un merveilleux petit goût sur son passage.
- OK, va pour ça, alors.

Je recule légèrement sans le quitter des yeux, je prends le shaker et le pose bruyamment sur le comptoir devant moi. J'attrape les bouteilles et commence à faire mon petit mélange du diable. Une fois terminé, je le secoue autour de moi et le fais vibrer autour de mon corps.

L'inconnu est fasciné. Il n'en perd pas une miette. Une femme qui sert à boire, ça peut paraître vulgaire, mais si vous êtes fringuée comme dans un magazine et que vous maniez la bête comme personne, ça devient tout de suite très glamour.

- Vous êtes seul ?
- Non, je suis avec des amis, là-bas dans le coin.

Je détourne mon regard de son corps parfait pour suivre son doigt et je vois qu'il est en réalité avec le groupe d'étudiants fraîchement débarqués.

- Une fraternité... dis-je gentiment en souriant, même si j'ai du mal à comprendre l'intérêt de ces confréries.
- Ouais, je sais, c'est pitoyable, mais que veux-tu, nous ne sommes que des mecs.

Ah, un homme qui a de l'humour et pratique l'autodérision, j'aime ça.

- Mais toi aussi, tu fais partie d'une sorte de fraternité, me fait-il remarquer.
- Tu dois me confondre avec une autre ?!, rétorqué-je surprise, en adoptant à mon tour le tutoiement.
- Et les Pink Panthers, c'est quoi pour toi ?

Il n'a pas tort...

En plus d'avoir de l'humour, il a l'air malin... pour un membre d'une fraternité en tout cas !

L'apollon ne me laisse pas répondre.

- Tu t'appelles comment ?
- Tout le monde m'appelle Harper ici.

Il prend son verre et le pose délicatement sur ses lèvres, faisant glisser la substance colorée dans sa trachée pour finir par le reposer tout en léchant ses lèvres.

Ce simple geste fait son petit effet : mon épine dorsale vibre et mon entrejambe me brûle quand j'imagine sa langue reproduire ce geste sur la chaleur de mon anatomie.

Il sourit et continue son interrogatoire :

– Quel âge as-tu, Harper ? Tu es jeune pour faire partie des Pink, non ?

– J'ai 21 ans. Nous avons toutes moins de 25 ans dans l'équipe, il faut être en forme pour assurer un max dans un endroit pareil.

Sur ces mots, je le laisse et me dirige vers d'autres clients qui patientent à côté et que j'ai déjà trop fait attendre.

Les heures passent et l'affluence grandit. Il y a foule ce soir comme je le prévoyais. Je commence à avoir mal aux pieds à piétiner ainsi derrière mon comptoir.

Je n'ai pas revu mon bel inconnu. Je l'ai cherché du regard, mais impossible de bien zieuter sa table d'aussi loin.

Je regarde ma montre : il est presque cinq heures, c'est le moment de la fermeture. Je sonne la cloche annonçant la dernière tournée et, en guise de réponse, les clients sifflent leur mécontentement.

À l'instant même où je me tourne vers les étagères pour ranger les bouteilles, j'entends Monroe hurler notre code rouge : « Micro-pénis en action ! » C'est le signal convenu pour avertir les autres qu'un mec se sent pousser des ailes et se permet de toucher.

Blue fonce prendre le seau à champagne et le remplit d'eau glacée. Haïttie a déjà bondi près de nous pour le récupérer et court vers l'endroit où se trouvent Monroe et son don Juan. Sans lui laisser le temps de comprendre, elle renverse le tout sur son crâne, l'obligeant ainsi à se lever. Le type hurle de toutes ses forces. Max et Arizona accourent.

– Jeune homme, nous sommes un bar de nuit branché, pas un bar à putes, explique Ari sévèrement. Tu respectes mon équipe ou tu dégages. Et je peux t'assurer que Max se fera un plaisir de te montrer la sortie.

Max a les bras croisés et l'air si féroce qu'aucun être humain tenant à sa vie ne voudrait s'y frotter.

– OK, OK, c'est bon, je me tire.

Le type récupère sa veste et, après un dernier regard noir en direction d'Ari, il prend la sortie, suivi de près par notre videur musclé.

Je me tourne vers ma coéquipière et lui glisse :

– Ah, une soirée sans une tape aux fesses n'est pas une soirée, n'est-ce pas, Blue ?

– Ma chère Harper, sachez que nous sommes des divinités, et tout être humain doté d'un pénis rêve de toucher notre corps, histoire de voir si nous sommes bien réelles. Donc, ça ne me choque pas qu'ils essaient. Je me dis que notre réputation nous devance, on excite, que veux-tu.

Nous voici à rire comme deux baleines. J'aime bien Blue, elle est drôle, toujours de bonne humeur et surtout elle a une vie mouvementée. Le mardi lorsqu'on se retrouve tous les six ici pour un poker entre nous, c'est la seule qui parle de ses histoires d'amour, de ses jules et ça pimente un peu la soirée, il faut le dire. Cette soirée a été inventée par Ari, une façon de passer du temps tous ensemble, de partager autre

chose que le boulot. Telle une famille, on a notre rendez-vous hebdomadaire. Ce n'est pas le dimanche comme chez les gens normaux ; pour nous, c'est le mardi soir et nous attendons cette soirée avec impatience. On peut rester des heures sans se parler, ou se raconter des blagues et des anecdotes. Mais depuis six mois que Blue est dans l'équipe, on passe la majorité du temps à l'écouter nous décrire par le menu ses parties de jambes en l'air.

– Tu viens à la salle de sport demain, Harper ?

Haitie est assise au bar et, agrippant la première bouteille devant elle, me fait signe de lui apporter un verre.

– Je sais pas, je suis claquée.

En réalité, je dois aller à un rendez-vous qui ne m'enchante guère.

– Allez, viens ! En plus, je trouve que tu as pris du cul ces derniers temps.

Je lui jette mon torchon à la figure tout en ripostant :

– Méfie-toi, ma vieille, je tire au pistolet comme personne. Ne l'oublie pas si tu tiens à ta peau.

Max arrive et s'installe près de nous. Automatiquement, je lui tends une bière avec un beau sourire.

Puis déboule Ari les bras chargés de sacs. La coutume veut que chaque soir, à la fin du service, l'un de nous aille chercher des plats à emporter et que nous dînions ensemble avant de rentrer.

Elle dépose le tout sur le comptoir puis, de son soutif, sort une liasse de billets et fait mine de se caresser avec.

– Ah, putain... je ne bosse ici que pour voir ce simple geste une fois par nuit, nom de Dieu.

Max nous surprend en révélant cette pensée coquine.

– Tenez, les filles, vos pourboires du jour. Vous avez bien bossé !

Arizona divise le tout en cinq petits paquets qu'elle distribue. Elle ne ponctionne rien pour son compte, estimant que nous méritons beaucoup plus qu'elle cette gratification.

Je prends mon tas et le glisse à mon tour dans mon soutif, en sécurité.

– Bon, je rentre, Lemmy se lève dans deux heures, et avant, je dois préparer un gâteau pour l'école.

Le silence se fait dans la pièce, chacun tourne les yeux vers Monroe, et d'un coup, nous nous esclaffons. Imaginer un seul instant notre déesse sensuelle en tablier devant les fourneaux est déconcertant.

– Quoi ? Vous vous foutez de ma gueule en plus ?

– Il sera très bon ton gâteau. Ne fais pas attention à ces garces, Monroe, moi je te félicite.

Max, le papa de ces dames, volant toujours à notre secours que ce soit contre le monde extérieur ou contre nous-mêmes.

– Mouais, c’est ça, je me casse de toute façon.

Elle prend son sac et, fièrement, elle nous tend son majeur, le débouchant d’un capuchon invisible et le passant sur ses lèvres comme du gloss. Son message est assez clair. Pas classe, mais limpide.

– Bon, je me tire aussi, je suis claquée et j’ai mal aux pieds. Salut, les filles.

Je réajuste ma robe, attrape ma pochette et, en passant devant Max, je l’embrasse dans la nuque. Je sors ainsi, laissant mes amis finir de dîner, rire et décompresser. Je pousse la porte qui me sépare de l’extérieur et de tous ses dangers. Je fais un pas sur le trottoir et sens le vent matinal fouetter mon visage, me donnant une légère chair de poule.

Au moment où je m’apprête à chercher un taxi, j’entends quelqu’un crier mon prénom :

– Harper ?

Je me tourne et, face à moi, assis sur un plot, je le vois, lui, mon inconnu du bar. Il m’a attendue et, je ne sais pourquoi, cela a le don de me faire vibrer. Je me surprends à le dévisager, prenant cette fois-ci tout mon temps.

Il est grand, beaucoup plus grand que moi, blond, et ses cheveux sont coiffés en brosse avec une pointe de gel. Il a le corps musclé, massif, comme un athlète. Il porte un Levi’s, des baskets et un tee-shirt qui lui moule le torse, laissant deviner ses muscles.

– Je t’attendais. J’espère que cela ne t’ennuie pas.

M’ennuyer ? Je serais cinglée pour refuser qu’un mec pareil me veuille dans son lit et soit prêt pour cela à endurer des heures d’attente.

– Je ne sais pas. Tu attends quoi exactement ? Ta petite amie ne va pas s’inquiéter de ne pas te voir rentrer ?

Il pose son regard ténébreux sur mon corps en chaleur et se lève pour avancer à pas de loups vers moi. Il s’arrête à quelques centimètres, ce qui me permet de sentir son odeur enivrante. Un parfum hors de prix, le truc que je ne pourrai jamais offrir à quelqu’un.

– Je voulais t’inviter à boire un dernier verre. Tu accepterais ? Et aucune petite amie ne patiente dans mon lit.

OK, un bon point pour lui. J’aime les hommes, les aventures d’un soir sans lendemain, mais je refuse d’être une briseuse de ménage.

– Je n’ai pas pour habitude de boire un verre, je passe directement à l’étape suivante, je ne suis pas une sentimentale.

– Et tu ne fais pas dans la dentelle à ce que je vois ?

– Tu veux de la romance ? Passe ton chemin, je ne suis pas ce genre de fille et, mis à part te brûler les ailes, tu n’auras rien de bon avec moi.

– Je n’ai pas dit que je souhaitais un rencard et un mariage. En règle générale, on propose d’abord un verre à la fille, car si on dit cash « Viens, baisons », on récolte une bonne claque.

– Alors, OK, allons boire ce verre ! approuvé-je, séduite par cette repartie qui a le mérite d’être claire.

Je pensais rentrer me coucher directement, mais ce qui m’attend dans quelques heures m’angoisse terriblement et je sens que cette petite aventure peut me faire du bien.

Je m’avance vers lui et j’embrasse délicatement ses lèvres. Elles sont douces, humides et chaudes et, à ma grande surprise, je me perds complètement dans ce baiser auquel mon apollon répond très vite. Nos langues se croisent pour finir par s’entrelacer avec volupté.

Il se recule doucement, descend sa main au bas de mes reins et me glisse au creux de l’oreille :

– Je prends ça pour un oui. Viens, je suis garé là-bas. Chez toi ou chez moi ?

– Chez toi, mais il me faut l’adresse avant.

Il me répond en haussant un sourcil d’un air interrogateur. C’est une des règles de base chez moi. Je tiens à me protéger. Je ne couche qu’avec des hommes que je rencontre vite fait. Ainsi, pas de risque qu’ils s’accrochent, espèrent plus ou fassent un scandale au boulot. Et cela se passe toujours chez eux : ainsi, pas de risque qu’un mec vienne défoncer ma porte de colère ou d’humiliation.

Je prends mon smartphone et envoie l’adresse de mon don Juan d’un soir à Max : si je ne donne pas de signe de vie à midi, je sais qu’il viendra me chercher sans la moindre hésitation. Cela fait, je range le portable dans mon sac.

Lui glisse sa main dans la mienne, enlaçant nos doigts, et c’est à cet instant, par cet unique geste, que je prends conscience que c’est une grave erreur, que j’aurais dû m’enfuir en courant, évitant ainsi de le laisser espérer, s’accrocher, découvrir mon âme et mon identité…

3. Annie Lennox – *I Put a Spell on You*

Il se gare devant un building impressionnant. Je suis assez surprise, pensant que nous allions rejoindre le campus et sa petite chambre d'étudiant.

- Tu vis ici ?
- Non, non, ici c'est juste un endroit pour baiser gratos.

Il me regarde d'un air satisfait, content de sa connerie, et je ne peux m'empêcher de m'offusquer.

- Tu te moques de moi, c'est ça ?

Le rire qui sort de sa gorge est rauque et enivrant, éveillant ainsi encore plus mes sens.

Putain, ce qu'il est beau et sexy !

- Oui, je vis ici. Pourquoi ? Tu t'attendais à quoi exactement ? Une chambre de dix mètres carrés dans un dortoir pour mecs ? J'ai 24 ans certes et, oui, je fais encore des études, mais cela n'implique pas que je ne gagne pas ma vie, ma belle.
- OK, allons-y.
- Tu ne veux rien savoir de moi, c'est ça ?
- Bingo ! Pour ce soir, je ne veux rien savoir de plus, je ne souhaite que passer du bon temps avec toi, sans aucune confiance, aucune promesse, rien. C'est à prendre ou à laisser, tu as le choix.

Il passe une main dans ses cheveux et soupire, comme si cette révélation le blessait, mais c'est le mieux que je puisse offrir à un être humain.

Il sort de la voiture et la contourne pour venir m'ouvrir, une paume tendue vers moi. Je l'accepte volontiers et prends place à ses côtés sur le trottoir. Nous avançons et entrons dans l'immeuble de standing, il salue poliment le concierge et nous nous dirigeons vers l'ascenseur. Une fois dans la cabine, il se positionne pour me faire face et me plaque contre la paroi. Je ne suis que feu qui brûle, je sens que tout en moi l'appelle, l'attend. Je vois à son regard qu'il désire la même chose et cela en devient souffrance.

Il passe ses doigts le long de ma joue délicatement comme s'il caressait un bijou, puis il caresse mes lèvres gonflées de désir. Il s'arrête, place ses deux mains de part et d'autre de mon visage, s'appuyant sur la paroi, et d'un coup, après une longue retenue de sa part, ses lèvres s'emparent des miennes.

C'est différent du premier baiser de tout à l'heure, c'est encore meilleur, encore plus magique. Sa langue se faufile et entre comme un tourbillon en moi, m'entraînant dans un rythme effréné.

Le bip des portes se fait entendre. Il se recule sans laisser le temps à mon cerveau de digérer la

tornade qui l'a traversé. Il prend ma main, me tire derrière lui pour longer un couloir et se diriger vers une porte.

– Tu es toujours sûre de toi, Harper ?

– Plus qu'avant même. J'ai hâte de voir ce que le fils à son papa peut m'offrir, le provoqué-je.

Sans se laisser démonter, il hausse un sourcil et me sourit outrageusement, avant d'ouvrir la porte de son appartement, seule chose qui barrait encore l'accès à mes désirs. J'avance dans son antre. Il fait nuit, mais je peux voir les premiers rayons de soleil passer par la baie vitrée du salon. Sacramento s'éveille, chacun allant à sa routine, vivant sa vie pleine de contraintes et d'obligations, et moi, je suis ici chez un inconnu, espérant qu'il me donne ce que je désire en ce moment.

Je devrais avoir peur et pourtant je ressens tout le contraire. Certainement encore une histoire de génétique : l'inconscience et la folie sont mes parents.

Il se faufile derrière moi, collant son érection à mon bassin, forte, dure, comme un bâton de dynamite. Je penche la tête en arrière sur son torse et je ferme mes paupières, le laissant ainsi seul maître de la situation.

Il fait glisser la fermeture éclair de ma robe qui choit à mes pieds. Je ne bouge pas, attendant la suite comme une récompense. Il commence à embrasser ma nuque, puis petit à petit, il descend vers ma chute de reins. Je suis déjà en train de trembler. J'ai du mal à garder mes deux pieds cloués au sol sans tomber.

Il se met à genoux et écarte lentement mon string de ses doigts pour dévoiler mon intimité.

Aucun de nous ne parle, c'est comme une grande communion silencieuse. Il fait alors ce que j'attendais depuis des heures, il plonge sa langue mouillée dans mon entrejambe brûlant. Ce premier coup de langue est un mélange de torture et de libération. Le premier est sans équivoque le meilleur.

Doux Jésus, Marie, Joseph, merci de m'avoir offert un clitoris !

Je me penche en avant, écarte mes jambes le laissant ainsi me pénétrer plus facilement avec sa bouche.

Il joue avec mes lèvres, mordille, lèche, aspire, et d'un coup, sans me prévenir, il me pénètre avec deux doigts.

Je perds le contrôle de mon corps, le contrôle tout court, j'explose, tremblant de tout mon être, perdant pied, hurlant des oui. C'est l'apocalypse en moi.

Mon orgasme dure plusieurs minutes et en devient presque douloureux. Mon amant du jour se relève soudain pour m'emmener dans sa chambre. Il me couche le plus délicatement possible sur son lit, me laissant ainsi le regarder. Il est debout face à moi et commence à se déshabiller entièrement, dévoilant enfin ce corps si somptueux que la nature lui a offert.

Il attrape un préservatif et, une fois qu'il l'a enfilé, il se couche sur moi, écartant mes jambes. D'un coup, il me pénètre violemment, féroce, mais pas comme ces amants empressés qui ne pensent qu'à leur désir. Sa brutalité, à cet instant, est calculée : il savait que j'étais prête à le recevoir ainsi et que mon

plaisir en serait décuplé. Après ce premier coup de reins, il enchaîne des va-et-vient de plus en plus rapides, s'enfonçant profondément en moi. Il ne me fait pas l'amour, il me baise comme j'aime tant, comme peu d'amants savent le faire. À la fois sauvage et attentionné, il maîtrise l'art du plaisir à la perfection. Je devine que je vais rapidement succomber.

Il va toujours plus fort, plus loin, et c'est tellement bon que je suis incapable de crier un mot sensé. Puis c'est le feu d'artifice en moi. Je perds pied, un nouvel orgasme ravage mon être tout entier. Je hurle aussi fort que mes cordes vocales me le permettent. C'est certainement ce qu'il attendait car, quelques secondes plus tard, il me suit à son tour dans un dernier coup de reins.

Je ne suis plus rien, je suis perdue, je viens de vivre ma plus belle partie de jambes en l'air. Mon inconnu d'un soir se révèle être un joueur de ma catégorie.

Et putain, c'est délicieux.

Il se détache de mon corps en transe pour se coucher à côté de moi sur le dos, tentant de reprendre son souffle.

J'attends quelques minutes, puis je me décide à bouger. Je me tourne sur le flanc de façon à l'observer, à voir ses traits après baise, et il est encore plus divin qu'avant. Le sexe le rend encore plus magnifique.

– Alors, le fils à papa ne t'a pas déçue, j'espère ?

– Pas le moins du monde. Si j'avais su qu'on apprenait à si bien baiser à l'université, j'aurais sauté le pas bien avant.

Il me regarde perplexe, laissant un voile de tristesse flotter sur lui.

Je ne sais pas ce qu'il attend de moi, mais il se trompe. Je sens qu'il est temps de partir. Je me lève donc pour récupérer ma robe. J'ai toujours mes talons aiguilles aux pieds et mon string.

Moins de trucs à rechercher, c'est pas plus mal.

Je sens son odeur derrière moi : il me suit et m'observe. J'enfile ma robe et me coince le doigt en tentant de remonter la fermeture. Il s'approche et la ferme lui-même.

– Tu pars ? me demande-t-il presque timidement.

Je me tourne et, de mon plus beau sourire, lui réponds :

– Oui, je dois me reposer. Mais je te remercie pour ce petit apéritif. C'était divin et assez surprenant.

– Je ne te reverrai pas, c'est ça ? lance-t-il d'une voix qui ne tremble pas, tout en frottant son menton avec ses mains. Tu fuis toujours, c'est ta carte de visite ?

Je lève ma main et caresse sa bouche de mes doigts :

– Je ne peux rien promettre, je ne te ferais que du mal. Prends ça comme un cadeau.

Je l'embrasse une dernière fois, puis prends mon sac et tourne le dos à ce bel apollon qui attend une

promesse de ma part qu'il m'est impossible d'offrir.

Je suis incontrôlable et incapable d'agir comme tous les autres êtres humains. Moi, Harper, 21 ans, je suis perdue dans le désert à tout jamais.

Je sors de l'appartement, claque légèrement la porte derrière moi.

Je me réveille doucement dans mon lit douillet, laissant mon réveil sonner dans le vide. Il est onze heures et une nouvelle journée m'attend. Je sais d'avance qu'elle sera longue et pénible. Je prends mon téléphone, envoie un texto à Max lui notifiant que je suis vivante et seule chez moi.

Sa réponse ne se fait pas attendre :

[OK.]

Je sors de mon lit et me jette rapidement sous une douche bien chaude. Je m'essuie, me maquille légèrement, et fonce vers ma commode, optant pour un jean slim brut, un top à dentelle blanc et une petite veste, blanche également.

Un café plus tard, me voici dans la rue en train de courir. Je ne veux pas être en retard : c'est la seule fois de la semaine où je peux passer la voir et je me refuse de la décevoir.

J'arrive quarante minutes plus tard devant la bâtisse qui me fait toujours le même effet. Je tremble de tout mon corps tellement je déteste cet endroit.

Une fois à l'intérieur, je signe le registre des visites, remets mon sac au personnel et suis les flèches pour aller à la grande salle. Je m'arrête, observe les personnes présentes, cherchant du regard celle qui m'intéresse. Lorsque je l'ai enfin trouvée, je m'avance prudemment dans ce lieu abominable et prends place à côté d'elle.

– Bonjour, maman. C'est moi, Harper.

Elle ne m'écoute pas, comme souvent, mais je m'en moque. Le simple fait d'être là près d'elle me reconforte comme lorsque j'étais enfant.

Je reste assise avec elle durant une heure, dans un silence de plomb. Elle ne bouge pas, les yeux braqués devant elle sur la fenêtre, pensant à je ne sais quoi. Je patiente. Je prie encore et encore, espérant que tout ceci n'est qu'un cauchemar et que maman va se réveiller et me prendre dans ses bras. C'est l'ironie de ma vie : être une femme indépendante, libre et féroce, mais prier en secret pour redevenir une petite fille cajolée et aimée par un autre être humain.

J'aimerais juste un geste, une parole m'indiquant que j'existe encore pour elle et que, malgré les circonstances, je serai toujours son bébé... mais en vain. Ma mère est morte il y a des années, et depuis, ma famille n'est que néant.

Je me lève et repars comme je suis venue, dans l'indifférence totale.

Une fois dans le taxi, mon téléphone sonne. Je reconnais le numéro : l'homme qui est passé hier au bar. Je sais que si je ne réponds pas, il continuera à m'appeler. Je ne vais pas pouvoir l'éviter indéfiniment...

Je prends donc mon courage à deux mains et réponds :

- Oui, Gordon ?
- Harper ? Harper, c'est bien toi ?
- Oui, qui veux-tu que ce soit ?
- Je suis content que tu répondes. J'essaie depuis des mois.

Je sais et ça me fait mal à en vomir.

- Que veux-tu, Gordon ?
- Il faut qu'on parle. Le procès va démarrer et je voudrais voir avec toi différentes choses.
- Je ne peux pas, je ne peux pas faire ça, tu peux le comprendre, non ?

Il soupire et prend le temps de réfléchir avant de répondre.

– Écoute... Au mieux, elle va être jugée irresponsable et finir sa vie en hôpital psychiatrique ; au pire, elle sera reconnue coupable et tu sais ce que cela signifie. Tu dois témoigner et expliquer comment c'était à la maison, comment elle était. Il faut qu'elle soit reconnue irresponsable pénalement, je t'assure que c'est le mieux pour elle.

– Je ne veux pas rentrer là-dedans. J'ai perdu ma mère il y a des années. Pour moi, de toute façon, elle est morte. Elle ne verra même pas la différence entre les deux sanctions, elle n'est plus elle-même, tu le sais bien.

– Je sais. Mais pour toi, c'est important que la fin soit un minimum... heureuse.

– Il n'y aura jamais de fin heureuse dans notre famille... Ça n'existe que dans les films, et là, c'est loin d'être une fiction. Laisse tomber, je ne reviendrai pas sur ma décision. Fais au mieux. Et au pire, eh bien tant pis ! Bonne continuation, Gordon.

Je raccroche sans lui laisser le temps de me sortir ses sempiternels sermons sur la famille et les obligations. Cela fait bien longtemps que nous ne sommes plus une famille, que je suis toute seule, et je ne me plains pas : c'est ma vie, ma destinée.

Je m'excuse, maman. Si j'avais su, si papa avait su, tout ceci ne serait jamais arrivé. Si je pouvais retourner en arrière et rejouer cette scène, revivre cette nuit fatidique où nos vies ont basculé, je le ferais.

Le taxi s'arrête devant un petit immeuble abîmé par les années, je règle ma course et entre dans la résidence, espérant trouver mes amies au bord de la piscine. Monroe vit ici depuis son arrivée à Sacramento, et malgré son salaire confortable, elle refuse de déménager pour quelque chose de plus grand et de plus neuf. Elle est devenue amie avec la gérante, qui garde Lemmy la nuit, durant nos heures de travail, et cet avantage vaut tous les comforts du monde.

Je prends la direction du jardin et suis heureuse de voir que je ne m'étais pas trompée : elles sont là

toutes les trois, Monroe, Blue et Haïttie, à bronzer au soleil.

– Salut, les filles.

– Tiens ! Salut, Harper, déjà de retour ? T'avais pas un truc de prévu ce matin ?

Monroe se souvient de tout et refuse d'oublier le moindre détail qu'on lui confie.

– Si, mais c'est bon. Alors, quoi de neuf ?

– On parlait de l'anniversaire d'Arizona. On a envie d'un truc spécial cette année. Tu n'aurais pas des idées ?

– Et pourquoi pas un séjour à Miami chez Dottie ? Arizona m'a dit qu'elle lui manquait. Ça peut être l'excuse pour bouger notre cul, non ?

Mes amies me regardent. Blue se lève d'un bond et sautille sur place comme une sauterelle.

– Oh, j'adore l'idée ! Un week-end filles ! Le pied total !

– Par contre, je refuse de partir sans Max, donc ce ne sera pas un week-end filles, répliqué-je. Il fait partie de l'équipe ! Et c'est grâce à lui que notre sécurité est assurée chaque nuit. Il tient une place importante dans nos vies. Impensable de partir en vacances sans lui !

Je me tourne vers le cerveau de notre équipe : Haïttie.

– Tu en penses quoi ?

– Je pense que c'est une super idée ! Des vacances de quelques jours entre nous, ça va nous faire le plus grand bien et revoir Dottie va nous requinquer pour un moment. Et oui, avec Max ou rien. De toute façon, Arizona nous en voudrait de ne pas le convier.

– Bon, je me charge des réservations, dis-je, et toi, tu appelles Dottie pour la mettre au courant. Et ça roule...

Sur ce, Monroe se lève pour aller chercher de quoi picorer et boire.

Pour ma part, je m'installe confortablement dans un transat. Lunettes de soleil sur le nez, je m'autorise un peu de relâchement après cette matinée épuisante moralement.

Voir ma mère dans cet endroit me fend le cœur. Malgré tout ce qu'elle a fait, elle restera ma mère à tout jamais. Mon père me manque également, c'était vraiment un être adorable, doux, et aimant. Mais il a préféré vivre dans le mensonge plutôt que d'assumer une réalité affligeante et il a dû en assumer les conséquences.

Lorsque j'étais enfant, je rêvais d'une famille unie, de frères et de sœurs partout, de cris, de fous rires, de faire des études à l'université, d'une remise de diplôme et de pleins d'autres choses encore. Malheureusement, je n'ai pas grandi dans la famille qu'il fallait et j'ai compris assez tôt qu'on ne naît pas tous égaux dans la vie.

Je soulève mes lunettes et observe Monroe et Blue jouant dans la piscine, Haïttie en train de lire à côté et, en les voyant ainsi, je me réjouis qu'elles soient ma famille à présent. Si j'avais eu un autre destin, je n'aurais jamais eu la chance de les rencontrer.

Avec elles, je peux jouer le jeu, être celle que je souhaite, elles me laissent vivre comme je l'entends, sans jugement, sans regard de pitié. Elles se moquent de mon passé. Pour elles, ce qui compte, c'est ce que je suis aujourd'hui et ce que nous partageons.

L'après-midi se passe tranquillement comme il a commencé. Quand sonnent dix-sept heures, l'heure de rentrer et de commencer à se préparer pour une nouvelle nuit de travail, je me lève, récupère mes affaires disséminées un peu partout, puis regarde mes amies :

– Bon, les poufiasses, je rentre. Je dois me préparer pour ce soir.

– Ouais, nous sommes vendredi et vendredi tout est permis, chérie, me répond Blue en me jetant un regard de braise. Ne lésine pas sur ton épilation, dit-elle avec une moue faussement sévère, tout en montrant du doigt mon intimité.

– Ne t'inquiète pas pour cet endroit, je lui réponds en riant, il est bien entretenu.

– Oh, je ne m'en fais pas, surtout que je t'ai vue partir cette nuit avec un mec, donc...

– Je suis ton exemple, Blue. Aurais-tu peur que l'élève dépasse le maître ? Ou que je te fasse de l'ombre ?

Elle me fait un doigt d'honneur et me balance :

– Pas de souci pour ça, l'effet asiatique l'emporte sur ta banalité.

Je ris de sa repartie, mais il est vraiment temps que j'y aille.

– Allez, à ce soir. Monroe embrasse ton petit homme de ma part lorsqu'il rentrera de l'école. Bye !

Je repars donc en direction de mon appartement, qui n'est qu'à quelques rues d'ici, dans un immeuble de trois étages, très simple, modeste. Rien à voir avec l'endroit où je me trouvais cette nuit.

Je monte les escaliers menant à mon étage et ouvre ma porte. Mon logement est assez petit : une pièce principale où se trouvent le salon, une cuisine ouverte avec un bar, sur la droite une porte menant à ma chambre, et là, une autre, menant à la salle de bains et aux toilettes.

Ce n'est pas le grand luxe, mais c'est chez moi. Tout est propre et je m'y sens en sécurité.

Enfant, je vivais dans une énorme bâtisse à l'américaine, et malgré tout, c'était l'endroit le plus dangereux au monde pour moi.

Je fonce sous ma douche puis, une fois opérationnelle, commence à me coiffer et à me maquiller.

Je suis de taille moyenne, avec de jolies courbes : une forte poitrine, des hanches et un bon fessier. J'use de cette marque de fabrique pour ne porter que des vêtements moulants. J'opte ce soir pour un leggings noir satiné et pour un tee-shirt moulant blanc avec au dos des ailes d'ange.

Mes cheveux sont longs jusqu'aux épaules, ainsi je peux changer de coiffure chaque soir, comme un déguisement en fonction de la situation. Je les attache en une queue-de-cheval bien tirée. Un coup de mascara, du fard à paupières et des anneaux aux oreilles, et le tour est joué.

Je mange tranquillement une salade, puis en vérifiant l'heure, je me rends compte que je dois déjà filer. J'attrape ma pochette, enfile mes talons aiguilles noirs et je suis déjà dehors à courir encore une fois après le temps.

Une nouvelle journée de passée, une nouvelle journée de gagnée...

Une autre nuit débute.

4. I'm from Barcelona – Violins (Elyella Remix)

Minuit, je suis derrière le bar à servir mes clients avec Monroe. Il y a foule ce soir comme je le présageais et je n'ai pas le temps de souffler. Je ne pense qu'à ma pause clope, mais encore une heure à tenir avant ce petit plaisir.

– Un scotch, s'il vous plaît ?

Une voix rauque, masculine, me sort de mes pensées. Je lève la tête pour sourire et indiquer à mon client que j'ai entendu. Et là, stupeur !

C'est mon inconnu d'hier, mon amant d'un soir. Il est revenu, il est là devant moi, et bien que je refuse de revoir un homme après une nuit, je sens mon corps se contracter. J'ai chaud et un picotement dans le bas du ventre m'indique que cette partie de mon anatomie se souvient très bien de lui.

Il ne me quitte pas des yeux, l'air grave, sévère, pas de sourire, rien qui ne trahirait ses émotions. Il est différent de cette nuit et je sens que ce n'est que le début des emmerdes.

– Heu... oui, dans un instant.

Je repars dans l'autre direction, décontenancée, ne sachant comment agir.

Qu'est-ce qu'il attend de moi, ce con ? Un rencard ?

Putain, ce serait une grande première. En général, c'est assez clair et cela leur convient très bien : ils ont eu une Pink, leur tableau de chasse s'illumine, donc tout le monde y gagne.

Je m'occupe de la commande de deux clients, puis je prends mon courage à deux mains, je sers un scotch et m'avance prudemment vers lui pour poser le verre sur le comptoir.

Il est encore plus beau que dans mes souvenirs.

– Merci, Harper.

Je soupire en l'entendant prononcer du bout des lèvres mon prénom. L'effet que cela produit est pire que tout : je suis déjà trempée, je sue comme pas permis.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je viens décompresser de ma semaine, pourquoi ? Tu t'attendais à ce que je quitte le monde une fois que tu avais pris ton pied ?

– Qu'est-ce que tu veux réellement ? Je ne connais même pas ton prénom, c'est dire le grand intérêt que je te porte...

Me la jouer garce prétentieuse va sans doute le décourager.

Il passe sa langue sur ses lèvres sans me quitter des yeux. Putain, je l'imagine faire la même chose sur les miennes, et moi, hurler et agripper les draps tout en me cambrant.

Bordel, mais qu'est-ce qui m'arrive ?

– Je venais te voir. Je sais que tu n'as pas l'air plus que cela attirée par ce genre de choses, mais je tente le coup : laisse-moi t'inviter à dîner, Harper. Une fois. Une seule et unique fois.

– Non. Tu connais la règle du jeu. Retourne jouer avec les nanas de ton rang, tu trouveras la bonne fille qui aspire à ce genre de vie.

Il soupire et se passe la main dans les cheveux ne sachant quoi répondre. Puis reprenant son souffle, il me glisse :

– Et si c'était ce jeu-là auquel j'aspire moi, et non le traditionnel ?

– Inviter une baise d'un soir à dîner, c'est assez traditionnel, remarqué-je. Allez, ça devrait te suffire d'avoir sauté, et très bien même, une Pink Panthers, non ? Ça pourrait te permettre de devenir la star du mois sur le campus. C'est pas rien, tu sais.

Il me jette un regard noir, glacial, qui me fiche la trouille, et me fait reculer d'un pas. Il termine cul sec son verre et me crie en partant :

– Mason ! C'est Mason, mon prénom. Indique-le sur ton tableau de chasse de prédatrice et mets cinq étoiles. Ça te rappellera des souvenirs quand tu te masturberas ce soir.

À ces paroles, il part furieux, me laissant me liquéfier sur place.

Voir un homme en colère est assez jouissif en temps normal, mais là, avec lui, ce soir, j'ai comme un goût amer dans la bouche. Ça m'énerve de réagir ainsi.

– Ton mec d'hier, qu'est-ce qu'il voulait ? me demande Blue en se plantant devant moi.

– Je sais pas trop. Un dîner, un truc conventionnel apparemment.

– Pouah, l'horreur ! Encore un fils à papa qui se sent pousser des ailes parce qu'il a assuré niveau pieu.

Pieu, ce mot résonne étrangement dans mes oreilles, et effectivement, malgré tout, je dois reconnaître qu'il a un talent fou pour la chose.

Mason... Mason... C'est pas mal comme prénom, non ?

La soirée continue comme elle a commencé, mais je ne peux m'ôter de la tête ce regard bleu acier, et cet air triste et en colère.

Qu'est-ce qu'il m'arrive ?

Putain, si je n'étais pas moi, Harper, la fille cinglée, si j'avais une mère à qui me confier, une vraie

vie, si je pouvais m'autoriser à rêver comme toutes les gamines de mon âge...

La cloche sonne, annonçant la fermeture. Max nous rejoint, puis s'installe à sa place habituelle.

– C'était qui l'abruti qui t'a tenu la grappe ?

Je me tends sur place, surprise qu'il ait assisté à la scène et incapable de savoir quoi répondre.

Blue intervient à ma place :

– Un coup d'un soir espérant le mariage et les mômes. Mais Harper a sorti le joker. *No stress*, Max.

Il grogne et cherche sur mon visage ce qui cloche. Je ne le sais pas moi-même, mais la situation me met mal à l'aise.

– S'il revient ou s'il insiste, dis-le-moi, je m'occuperai de son cas.

Je me penche sur le comptoir et caresse délicatement la joue de mon gros nounours.

– Ça ira, ne t'en fais pas, il a compris cette fois.

C'est en énonçant ce fait à voix haute que je me surprends moi-même à ressentir de la déception.

Putain, mais il a une bite magique, ou quoi ?

Comment mon corps et mon cerveau peuvent-ils en redemander ?

– Alors, pourquoi ta tête dit le contraire ?

Merde, il me connaît mieux que quiconque. Je devrai me méfier à l'avenir s'il me prend encore l'envie de lui mentir.

Arizona arrive à cet instant, nous distribuant notre argent, et j'en profite pour me faufiler en salle aider les filles à ranger.

Haitie propose alors d'aller prendre un petit-déjeuner à côté, et toutes à l'unisson acceptons cet after.

Une fois que tout est en place, nous prenons nos vestes et sortons dans la rue, cigarettes aux lèvres.

Max ferme à clef et, bras dessus, bras dessous, nous prenons la direction d'une cafétéria proche où nous allons de temps en temps.

Lorsque notre groupe assez atypique s'y engouffre, tous les visages se tournent vers nous. Faut dire qu'un mec tatoué de partout ressemblant à un taulard, accompagné de cinq nanas habillées de façon provocante, ça impressionne et ne laisse pas indifférent. Ça nous fait toujours rire. On aime marquer les esprits et imaginer les questions qui trottent dans leur tête.

Nous prenons place dans le fond autour d'une grande table. Tout le monde papote, rigole, et c'est bon

de se sentir libre ainsi, de se moquer de tout, des gens, des préjugés, des normes et des codes de notre société.

– Salut, les jeunes ! Alors, comme d’habitude ? demande Penny, la serveuse.

Elle nous connaît et, malgré sa méfiance au départ, elle a vite compris que nous n’étions pas méchants.

– Oui, impec’. Merci, Penny.

Tandis qu’Arizona et Monroe parlent de Lemmy, j’en profite pour me tourner vers Haïti et lui glisser au creux de l’oreille :

– J’appelle Dottie cet après-midi, voir quel week-end ça l’arrange, et je te tiens au courant.

En guise de réponse, elle me fait un clin d’œil.

Notre commande arrive, nous prenons nos verres et trinquons ensemble à cette nouvelle nuit qui vient de s’achever sans un pépin. Petite victoire pour nous.

Après une heure à jacasser et à rire, le groupe se dissout au compte-gouttes et chacun rentre chez soi se reposer. Je suis la dernière à me lever avec Max, qui règle l’addition pour toute l’équipe. C’est sa façon à lui de nous dire qu’il tient à nous, c’est comme ça qu’il fonctionne.

J’attrape son bras. Malgré son grognement de mécontentement et ses muscles qui se raidissent, il me laisse faire.

La lumière du jour inonde la rue à présent, alors que nous allons nous coucher.

Max hèle un taxi et m’ouvre la portière. Au moment où je me laisse tomber sur le siège, il me dit :

– Si Tête-de-Nœud revient et insiste trop, tu me préviens, OK ?

Je lui souris et hoche la tête en guise de réponse.

La portière claque. Me revoici seule, en route vers chez moi, ma solitude, mes habitudes, mes peurs et mes espoirs déçus.

Triste réalité. J’ai 21 ans et je ne crois plus en rien, au point de faire fuir les gens autour de moi.

Je suis couchée depuis des heures, incapable de trouver le sommeil. Je tourne encore et encore. À chaque fois, un seul visage me vient à l’esprit : celui de Mason, mon dieu du sexe.

Putain, il a foutu mon cerveau en vrac !

Après trois heures à ce régime, n’en pouvant plus, je me lève et fonce sur ma tenue de sport et mon MP3. Un bon footing me fera le plus grand bien. Je claque ma porte et cours déjà dans l’escalier.

Une fois dehors, je ne peux plus m'arrêter. Je cours à n'en plus pouvoir. Après quoi ? Je ne sais pas, mais je suis incapable de stopper ma lutte intérieure.

Il fait déjà très chaud, et malgré la souffrance physique, je refuse de m'arrêter. Au bout d'un moment, ne sentant plus ma gorge, complètement assoiffée, je finis pourtant par me résigner et rentrer chez moi.

Là, en soufflant et en buvant une bouteille d'eau, je découvre une dizaine d'appels en absence sur mon smartphone. Ce sont les filles du groupe ! La panique me saisit : il n'est pas dans leur habitude d'appeler ainsi.

Je compose le numéro d'Haïti, en tremblant comme une feuille. J'ai peur de ce que je vais entendre.

– Allô, Harper ? Putain, mais t'étais où, bordel ? Ça fait une heure qu'on essaie de te joindre !

– Je courais et j'ai oublié mon téléphone. Qu'est-ce qui se passe ?

– C'est Lemmy ! On est aux urgences, on attend des nouvelles.

Mon sang ne fait qu'un tour en entendant son nom. Lemmy a 7 ans, mais c'est notre bébé à toutes.

– J'arrive !

Je n'ai pas eu à réfléchir. Dans ce monde où j'ai perdu toutes mes illusions, les filles, Max et Lemmy sont les seuls êtres qui m'importent encore. Je prends mes clés et repars en courant. Je saute dans un taxi et demande au chauffeur de foncer aux urgences. Le trajet me semble interminable. J'ai envie de prendre le volant pour aller beaucoup plus vite.

Arrivée devant l'entrée, je fonce à l'accueil et crie presque à l'infirmière le nom de Lemmy. Elle m'indique l'étage. Là, dans le couloir, je retrouve mes amis assis en silence. Seule manque Monroe, qui doit être avec son fils.

– Qu'est-ce qu'il a ?

Arizona se lève et m'explique :

– Il a fait une poussée de fièvre. Il se plaignait d'un mal de tête. Heureusement, Monroe a eu l'intelligence de venir directement, sentant que quelque chose n'allait vraiment pas et ça a probablement sauvé la vie de Lemmy. Le médecin a dit qu'il avait une méningite.

– Et c'est grave ?

– Si c'est viral, ce n'est rien de grave. Par contre, si c'est bactérien, l'infirmière nous a expliqué que ça pouvait avoir des conséquences plus lourdes...

– Comme ?

– Ça peut atteindre le cerveau, provoquer des troubles, une surdité, de l'épilepsie et d'autres trucs.

Oh, mon Dieu, non !

– Est-ce qu'il peut mourir, Ari ?

– Je... C'est très rare, mais oui.

Pas Lemmy, pitié !

– On attend les résultats pour savoir si c'est bactérien ou viral. Il ne faut pas s'affoler, ajoute Arizona, qui a probablement vu la panique s'inscrire sur mon visage.

Je me laisse tomber sur une chaise en espérant de tout cœur que ce soit un simple virus.

Les heures passent et personne ne bouge. Aucune de nous n'a envie d'attendre le verdict seule chez elle. Max arrive à son tour, les bras chargés de nourriture et d'un énorme nounours en peluche sous le bras. Je me mets à pleurer en le voyant : je n'ai pas dormi, j'ai peur et j'ai du mal à tenir à distance les souvenirs douloureux qui tentent de remonter à la surface. Je ne peux empêcher les larmes de rouler sur mes joues au souvenir de ce jour où ma vie a basculé...

Max comprend que je ne tiens pas le coup. Il se glisse à mes côtés et me serre fort dans ses bras sans piper mot. Sa façon d'être là sans me poser de questions indiscretes me reconforte.

Malgré tout, au bout d'un moment, je craque et me lève.

– J'ai besoin de fumer. Qui a apporté des clopes ?

Haitie me sort son paquet et je m'en saisis avant de m'éloigner de cet endroit qui me terrorise et me glace le sang. À l'air libre, je m'accroupis et allume cette saloperie, lorsque soudain j'entends quelqu'un venir près de moi. Je me tourne, et là, je reste sans voix.

Mason se tient devant moi, en blouse blanche, en train de m'observer. Je n'en reviens pas et, sans réfléchir, je lui demande :

– Que fais-tu ici ?

Ma question paraît conne au vu de sa tenue, mais je suis tellement surprise que je n'ai rien trouvé d'autre à dire.

– Si tu avais dîné avec moi ou simplement posé des questions pertinentes, tu saurais que je suis interne en médecine pédiatrique. Et toi, que fais-tu ici, Harper ?

– Je... heu...

Je bafouille. Un futur médecin ? Le destin se fout de ma gueule ; avec mes gènes, il ne pouvait pas faire mieux ! Moi qui suis incurable, je me trouve par trois fois sur le chemin d'un étudiant en médecine qui me fait plus d'effet que je ne le voudrais.

– Alors ?

– Pardon, je suis chamboulée. Je suis ici pour le fils d'une amie, il est hospitalisé.

– Quel âge a-t-il ?

– 7 ans.

– Donc, il doit être dans mon service. Il s'appelle comment ?

– Lemmy Flinch.

– Tu veux que j'aille voir ?

Je le regarde, stupéfaite de cette gentillesse, alors que je me suis comportée comme une salope arrogante avec lui.

– Tu n’es pas obligé, tu sais.

Sa voix est rassurante, lorsqu’il me répond doucement :

– Non, mais ça me fait plaisir. Je fais un tour dans le service et je reviens te dire ce qu’il en est.

Il repart et je l’observe bouche grande ouverte, abasourdie par cet homme au corps de rêve qui est aussi un mec bien, comme je viens de le découvrir.

Dix minutes et quatre clopes plus tard, le revoilà effectivement, comme il l’avait promis.

– Bon, pour le moment, y a rien à faire. Il faut attendre les résultats, mais il est conscient et la fièvre commence à tomber. C’est bon signe, ne t’en fais pas.

– Je... je te remercie. C’est gentil de t’être déplacé.

Il reste là quelques secondes puis, comme résigné, il fait demi-tour pour partir. Et c’est à cet instant que mon désir s’exprime sans me laisser le temps de réfléchir :

– Un dîner, c’est intolérable pour moi, mais un rencard de baise, c’est dans mes cordes.

À ces mots, Mason stoppe son avancée, puis revient vers moi. Des images de lui nu sous sa blouse envahissent soudain mon esprit sans que je m’y attende.

Bordel, je suis cuite !

– Je n’ai pas l’habitude de ce genre de rencards, Harper. Je ne sais pas ce que tu attends de moi en réalité.

– Je n’attends rien, rien du tout. J’essaie de ne pas te blesser simplement. C’est la seule chose que je suis capable de t’offrir.

– Hum... Rencard de baise... Et quelles sont les règles du jeu ?

– C’est simple, pas d’attente, pas de promesse. Du bon temps, quand je veux, où je veux. Pas de dîner, pas d’officialisation, juste du sexe, et rien d’autre.

– De quoi as-tu peur, Harper ?

– Je n’ai peur de rien, Mason. Je refuse juste de faire du mal gratuitement, de décevoir sur le long terme, je refuse d’être ce genre de filles, OK ? C’est à prendre ou à laisser. Tu as déjà obtenu une victoire : tu es le premier qui a le droit de me toucher une seconde fois...

Il soupire et frotte sa barbe.

– C’est déjà mieux que rien. Alors, OK.

– OK ?

– Oui, OK. Note mon numéro et appelle quand tu en auras envie. Mais je ne te promets rien, les émotions sont incontrôlables.

– Alors le jour où tu sens que tu perds pied et que tu vas te noyer, dis-le-moi. On arrêtera tout et on ne

gardera en mémoire que ces heures de bien-être. Ça te va ?

– D'accord, je te le dirai.

Je lui tends mon smartphone. Il pianote dessus, puis me le glisse dans la main. Pas de baiser, pas de geste intime, il repart ainsi, aussi vite qu'il est entré dans ma vie il y a quelques jours.

Je regarde mon répertoire et découvre en souriant qu'il s'est enregistré sous le nom de *Sex Bomb*. Une petite pique, mais j'apprécie qu'il s'identifie ainsi dans ma vie plutôt qu'officiellement avec un prénom et un nom de famille. Là, j'aurais eu des remords une fois chez moi.

Un peu reboostée, je remonte à l'étage. Je m'installe à nouveau à côté de mes amis. Je ne leur dis rien de ma rencontre avec Mason. Personne n'a besoin de savoir.

Une heure plus tard, Arizona nous réveille des ténèbres dans lesquelles nous avons plongé, en nous proposant de lever le camp. Le Pink doit ouvrir et nous ne servons à rien ici, dans le couloir. Si ça s'aggrave, Monroe appellera et on rappliquera en vitesse. Résignés, nous acceptons. Chacun rentre se préparer pour une nouvelle nuit de travail. J'envoie un texto à Monroe :

[Je t'aime, embrasse le petit homme pour moi.]

Sa réponse ne se fait pas attendre :

[Je t'aime aussi, Harper.]

Une fois seule dans mon appartement, je me laisse glisser au sol et pleure toutes les larmes de mon corps. Les souvenirs assaillent mon esprit : les gyrophares, les sons, l'odeur de l'hôpital, le sang... le goût du sang... Tout est là en moi. Je souffre de ne pouvoir m'ôter ça de la tête une bonne fois pour toutes.

J'aimerais tellement oublier, effacer ce passé qui m'étouffe et me consume à petit feu chaque jour.

Je veux guérir.

Pitié, que quelqu'un me vienne en aide...

5. Kavinsky – *Nightcall*

La soirée est étrange, triste, morose. On accomplit nos gestes comme des robots, dans un silence de mort et sans un seul sourire pour les clients. Max a déjà pétié les plombs et jeté dehors deux types insistants.

Ari est avec moi derrière le comptoir, elle remplace Monroe et, même elle, tire une gueule de six pieds de long.

Le bip de nos portables sonne en même temps. On se regarde, le souffle coupé : si c'est un message groupé, alors c'est elle. Je n'ose pas le lire, je refuse d'apprendre encore une mauvaise nouvelle.

J'ai 21 ans et j'ai déjà assisté à trop d'enterrements pour mon âge.

Arizona comprend à mon expression que je suis terrorisée. Elle prend alors son téléphone pour lire le texto de Monroe. J'observe ses traits, épiant le moindre indice, et là, je la vois relever le visage et sourire :

– Ils ont les résultats d'analyse : c'est viral, c'est bon. Deux jours d'hospitalisation et retour à la maison pour se reposer.

Putain...

Un sentiment de libération se diffuse dans tout mon être. Je me sens vidée, entre plénitude et envie de pleurer, encore et encore.

J'ai envie de fêter cette bonne nouvelle. J'envoie un SMS à la personne qui me vient tout de suite à l'esprit. La réponse arrive quelques secondes plus tard :

[Je t'attendrai. Tu sais où c'est, n'oublie pas d'avertir ton gorille.]

Je ris. Dans quelques heures, après le travail, je serai à lui, nue dans son lit, et si je suis honnête, j'ai hâte d'y être.

Enfin, la cloche sonne annonçant la fermeture du Pink Panthers.

Blue se jette à mon cou : nous avons besoin d'exprimer notre soulagement et entreprenons une danse endiablée sur le comptoir, un brin aguicheuse, sexuelle. C'est notre façon de nous libérer de nos tensions.

Max a les bras croisés et rit, il sait ce que cette danse signifie pour nous. Arizona monte le son et débute *I Follow Rivers (The Magician Remix)* par Lykke Li. Haïtjie grimpe à son tour et, avec une

bouteille dans la main, elle fait mine de chanter. Arizona fonce sur Max et le force à la prendre dans ses bras pour qu'ils dansent ensemble. J'entends ce dernier lâcher un « NOM de Dieu de bonne femme », mais il se laisse faire, comme toujours.

Je ferme les yeux et me laisse porter par les vibrations. Je danse, me trémousse, me vide de tout.

Il n'y a pas que l'angoisse due à la méningite de Lemmy que je veux évacuer. Je cherche aussi à oublier les questions qui tournent dans ma tête depuis que j'ai envoyé ce texto à Mason.

Pourquoi ai-je tout de suite pensé à lui ?

Pourquoi ai-je passé ces dernières heures de boulot à anticiper ce qui m'attendait avec lui ?

Je suis partagée entre différentes émotions contradictoires : l'envie d'être avec lui, passer du bon temps sans rien offrir en échange et une impression de manque latent qui me fait peur.

À la fin de la chanson, je suis loin d'avoir oublié toutes mes questions, mais je suis tellement excitée qu'il ne me vient pas à l'idée d'annuler le rendez-vous. Je saute au sol, me précipite vers notre salle privée récupérer mes affaires. Je prépare mon MP3, avec en fond *Changes (Radio Mix)* de Faul & Wad Ad, et pars vers mon apollon du sexe.

Au passage, je salue la troupe qui est toujours dans la salle et je cours presque vers la sortie, portée par la chaleur de la musique qui vibre dans mes oreilles.

Je plonge dans un taxi, montre l'adresse indiquée sur mon smartphone et ferme mes yeux, tentant de ne pas me rendre malade en analysant trop la situation.

Malgré mes promesses, malgré mes craintes, je me sens attirée par Mason d'une façon différente. Je crois n'avoir jamais rien ressenti de pareil avant. Un lien invisible qui me tire, une force qui m'aspire.

Qu'est-ce que je fais ? À quoi je joue exactement ?

Je vais me brûler les ailes, je vais le tuer à petit feu, mais je suis incapable de renoncer à ce deal que je lui ai moi-même proposé...

Le taxi se gare, je sors et me dirige tête haute vers l'immeuble. Je n'hésite pas : maintenant que je suis ici, il est trop tard pour reculer.

Et je n'en ai aucune envie.

Je pénètre dans l'ascenseur et observe mon reflet dans le miroir, histoire de voir si cette nuit de travail ne m'a pas abîmée. Mais la seule chose que je vois, c'est le regard de ma mère. J'aperçois la tristesse de ma vie, la déception et la peur liée à mon histoire. La peur de ne pas réussir à garder les pieds sur terre, la peur d'être avalée par les abysses et de me noyer dans la noirceur de mon esprit. Comme elle.

Putain de gênes...

L'ascenseur s'arrête, les portes s'ouvrent, et là, face à moi, dans le couloir, se tient mon apollon.

Adossé au mur d'en face, torse nu – je salive rien qu'en admirant ses abdominaux si parfaits –, il a une jambe repliée et les bras croisés sur son ventre, son jean déboutonné négligemment laissant apparaître le V de la victoire.

Bordel, qu'il est beau !

Il ne le sait pas, mais le simple fait de le voir me donne envie de me jeter à ses pieds. C'est fou à quel point une simple image peut stimuler le cerveau et les sens !

Je m'avance vers lui, délicatement, sensuellement, l'air de rien, attendant une réaction de sa part. Heureusement, elle ne se fait pas attendre trop longtemps : il se redresse et me tend la main. Je lui souris et réponds à son invitation en déposant ma main dans la sienne, que je sens chaude et forte. Il me tire alors vers lui et dépose un baiser sur mon front.

L'effet que cela produit sur moi est étrange. Une chaleur inattendue m'envahit et des picotements se font sentir dans tout mon corps.

– Bonsoir, Harper. Je suis content que tu sois là ce soir... enfin, ce matin.

– Bonsoir. En fait, j'ai envoyé une dizaine de SMS, mais tu es le seul à avoir répondu, donc...

Il ne rit pas, ne fronce pas les sourcils. Il garde son regard plongé dans le mien comme s'il pouvait lire en moi. Sans un mot, il m'invite à pénétrer dans son cocon, ce lieu qui, je le réaliserai plus tard, deviendra le repaire de notre aventure, notre bar à sexe.

La porte est à peine fermée qu'il se jette sur moi. En un instant, il me déshabille entièrement. Je me laisse faire comme une poupée de chiffon. Ce soir, je serai sa chose, et étrangement, cela me plaît.

Je me retrouve nue face à son regard de braise qui me trouble. Ainsi, devant lui, je me sens *étrangement* belle. Pas comme l'est habituellement la Harper sexy et aguicheuse du Pink Panthers. Plus... moi.

Tel un prédateur, mon amant passe sa langue sur ses lèvres et ôte son jean d'un seul mouvement pour le jeter assez loin dans le salon. Il s'avance vers moi et, à cet instant précis, mon cerveau cesse de fonctionner. Je suis focalisée sur son membre dressé et sur ce corps délicieux.

C'est inhumain d'être si beau et si parfait.

Il soupire et, avec une grande maîtrise, il caresse doucement ma joue du bout de son pouce.

Nos corps se frôlent, se touchent, et dès le premier mouvement, c'est comme s'ils se souvenaient de l'effet que cela produit lorsque nous sommes proches, comme une symbiose de deux êtres. Comme deux pièces d'un puzzle, comme deux aimants.

Je halète d'impatience, je le veux là maintenant, je ne peux plus attendre.

C'est comme une évidence : il m'a manqué.

Je me jette sur sa bouche et l'embrasse fougueusement, brutalement, lui indiquant mon désir. Il agrippe mes cheveux et répond à mon baiser, me pénétrant avec sa langue.

De son autre main, il caresse ma hanche puis, sans attendre plus longtemps, il me fait basculer et me prend dans ses bras musclés et réconfortants, pour m'emporter dans sa chambre. Pas un instant, il ne quitte mes yeux ou ma bouche, comme si le simple fait de nous arrêter allait rompre la magie.

Il me pose le plus doucement possible sur son lit. J'entends le bruit du tiroir de sa commode et le déchirement magique. Après quelques secondes, il se couche sur moi, écarte mes jambes et me pénètre. C'est doux, sensuel, lent, à l'opposé de ce que je vis habituellement. Je le ressens au fond moi, et c'est totalement déstabilisant. Mais à ma grande surprise, ça me plaît énormément.

Il me fait l'amour le plus délicatement possible comme si c'était notre dernière fois. À cette idée, j'ai peur car je me retrouve finalement prise à mon propre piège. Je voulais être seul maître de notre pacte, celle qui décide, domine, impose, mais sa façon de me faire l'amour me prouve à présent que les règles du jeu ne sont plus celles que je souhaitais.

Pourtant pas un mot entre nous, juste des souffles, des baisers et son va-et-vient incessant. Je m'agrippe aux draps d'une main et de l'autre je caresse son dos, pouvant ainsi sentir les muscles saillants et la force physique de mon amant, de mon aimant. Il ne me quitte pas des yeux, le regard toujours braqué dans mes iris, dans mes entrailles, pensant peut-être voir une autre facette de mon âme. Je ferme les yeux, et lentement, me laisse glisser dans un orgasme intense, faisant vibrer chaque parcelle de mon être. Lorsqu'il prend conscience que j'ai décollé, Mason se laisse alors partir à son tour. Dans un dernier souffle, il jouit silencieusement pour ensuite se coucher doucement sur moi et embrasser ma poitrine du bout des lèvres.

Nous restons ainsi quelques minutes l'un sur l'autre, l'un en l'autre en silence.

Finalement, c'est lui qui met fin à ce moment pour s'allonger à mes côtés. Je tourne la tête vers la baie vitrée de sa chambre, observant le jour se lever et les immeubles alentour. Je profite de cet instant de pur plaisir où mon corps est heureux, et mon esprit encore flottant.

– Harper, si nous devons jouer à ce jeu un moment, as-tu des demandes précises ?

Mason rompt la magie pour me ramener à la réalité de notre pseudo-histoire, loin des livres de contes de fées.

– Mason, je sais que je t'en demande beaucoup et je comprendrai que tu refuses de jouer à ce jeu. Je n'avais pas imaginé un seul instant proposer une chose pareille, c'est arrivé comme ça et... et vraiment je comprendrais si tu faisais marche arrière, je t'assure.

Il soupire et passe sa main dans ses cheveux. Il médite une réponse que j'imagine négative, mais tournée de façon à ne pas trop me blesser. J'ai presque envie de l'inciter à me dire réellement ce qu'il en pense sans enjoliver la réalité. Car plus rien en moi ne peut souffrir, tout est déjà réduit à néant, contrairement à ce que je peux laisser paraître.

S'il savait ce que je cache à tous...

– Harper, je t’avoue que j’ai été surpris par cette histoire de pacte sexuel et, en temps normal, j’aurais refusé. Mais j’ai envie de passer du temps avec toi malgré tout, et si c’est de cette manière que tu m’y autorises, alors je le ferai tant que j’en ai envie.

Je suis glacée sur place, je ne m’attendais pas à tant d’obstination de sa part, lui, le fils à papa, le dieu du sexe, qui a tout et peut avoir toutes les femmes à ses pieds. Pourquoi accepter si peu de ma part et surtout quelque chose de si peu valorisant ?

– Mason, ce que je t’ai proposé à l’hôpital tient toujours, les règles n’ont pas changé : nous ne sommes pas un couple, juste des copains de baise. Pas de repas, de coups à boire, rien, juste un SMS, un peu de bon temps, et ça suffira largement. Je ne veux rien de plus, Mason, je veux rester libre et seul maître de ma vie.

– OK.

– OK ?

– Tu as compris. Aucun souci, je te l’ai déjà dit. Tu bipes, si je suis dispo, tu viens, sinon on repousse. Pas de promesses, pas de faux-semblants. Mais je ne te promets pas de ne pas ressentir des sentiments pour toi à un moment donné. Je ne suis pas comme toi, Harper.

– Alors promets-moi encore qu’à ce moment-là tu me le diras et tu partiras en courant.

– Pourquoi ? Pourquoi es-tu ainsi ?

– Je me refuse juste de promettre l’inconcevable à quelqu’un. Rien n’est éternel, et un jour ou l’autre, malgré tout l’amour que l’on porte à l’autre, on est voué à le faire souffrir et à le décevoir. Je refuse de voir ça dans le regard de quelqu’un. J’ai un boulot que j’aime plus que tout, une vie sociale riche, des amies extraordinaires, un bon train de vie, j’ai tout ce que je peux espérer...

– Mais au final, tu es seule chaque soir chez toi dans ton lit, et un jour ou l’autre, tu sentiras cette absence, Harper. La vie est faite de cycles, chaque personne évolue à son rythme, mais tes amies finiront par partir vers d’autres horizons, ton travail ne te suffira plus car tu en auras fait le tour.

Je sens les larmes monter. Comment peut-il oser me dire ce genre de choses ?

Je me relève du lit et me dirige vers le salon où sont restées mes affaires. Je m’habille mais, contrairement à la première nuit, il ne me suit pas, il n’est pas là derrière moi. Il me laisse seule avec ses paroles.

Petit prétentieux de merde, tu passes un diplôme de médecine et tu te crois permis de psychanalyser tout le monde.

Furieuse, je pars en claquant la porte le plus violemment possible.

Mais bordel, qu’est-ce qui m’a pris aussi ?...

6. A Tribe Called Red – *Electric Pow Wow Drum*

Une semaine depuis cette fameuse conversation qui n'en était même pas une.

Une semaine à errer comme un zombie.

Je suis d'une humeur massacrate et ça me gonfle encore plus. Je ne supporte rien, ni personne, au point d'aller vider mon trop-plein d'énergie deux heures chaque matin à la salle de sport. J'ai même sauté la partie de poker du mardi, et de ce fait, l'équipe se pose mille questions. Pour ne rien arranger, Max passe ses nuits à me surveiller du coin de l'œil depuis que j'ai foutu mon poing dans la tronche d'un type, il y a deux soirs.

– Ton tee-shirt, c'est un avertissement ?

Je sors de ma torpeur et, le temps de comprendre, je baisse mon regard sur mes nichons, où il est indiqué « Bitch ». Je relève le regard vers Arizona plantée à côté de moi, le visage fermé.

– Dans mon bureau, à la fin de ton service, et t'as plutôt intérêt de parler et de vider ton sac.

Merde ! Quand Ari se mêle de nos humeurs, c'est généralement mauvais signe.

Je suis à bout, les nerfs en pelote. Ce qui m'énerve le plus, c'est que je ne comprends pas pourquoi. Je n'ai pas de nouvelles de Gordon et c'est exactement ce que je voulais. Malgré tout, je ne peux me résigner à effacer la date de ma mémoire. Ça approche et je sens comme une déchirure au fond de mon ventre. Je suis nouée et complètement affolée à l'idée de ce qu'il va se passer.

– Eh, Harper, demain je vais à une fête étudiante dans une villa avec piscine, ça te dit de venir ? lance Blue.

– Oh non, merci.

– Allez, viens, fais pas ta frigide coincée !

– Demande aux autres, Blue, je suis pas d'humeur.

– Bah, c'est déjà fait, mais Monroe veut rester au chaud avec Lemmy, et Haïttie s'est mise à rire en entendant le mot « étudiant ». Quelle vieille bique !

– Et donc, il ne te reste que moi, la copine de mauvaise humeur, c'est ça ?

Elle joint ses mains comme pour une prière, penche sa tête de côté et fait semblant de me supplier. Forcément, je suis incapable de refuser.

– Putain, t'es vraiment chiant. OK, je viens, mais je te préviens : dès que j'en ai marre, on rentre, OK ?

En guise de réponse, elle se met à hurler de joie et à sautiller comme une sauterelle tout en

m'indiquant que « oui, pas de souci ».

Je me retourne et me concentre sur mon service au bar. Les clients se succèdent, les heures défilent. Tel un automate, j'exécute mes tâches, joue mon rôle, me fonds dans la masse.

La cloche sonne indiquant la fermeture. Max pousse les récalcitrants vers la sortie. Nous entamons le nettoyage lorsqu'Arizona me siffle :

– C'est l'heure de rendre des comptes.

Mon masque va tomber, je vais devoir ouvrir une porte sur ma vie si je veux conserver sa confiance.

J'entre dans son bureau, ferme la porte derrière moi et prends place dans le fauteuil face à elle. Comme pour un dernier combat, je patiente en la regardant droit dans les yeux.

– J'attends, Harper.

– Comment ça ?

– Te fous pas de moi. Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu as cassé le nez d'un client, tu es exécration, irritable, et tu tires la gueule. Passe encore sur ta mauvaise humeur, mais l'altercation, non. Je n'étais pas présente et Max m'a assuré que le type l'avait cherché, sauf que je ne peux tolérer ce genre de comportements de la part de mes employés. Vous êtes triées sur le volet, vous représentez le Pink, notre marque de fabrique. Je refuse de passer pour un bar de seconde zone, est-ce bien clair Harper ? Si tu recommences ce genre de choses, tu dégages illico presto de mon bar, tu comprends ?

Je sens les larmes monter en moi, le dernier soupir est là, je perds pied, je tressaille.

– Je suis navrée, Ari...

– C'est quoi le souci, Harper ? Si tu ne te confies pas, je ne peux pas t'aider, tu le sais ?

J'hésite entre avouer qui je suis vraiment et continuer de simuler. Si je lui raconte, Arizona changera, la pitié se lira sur son visage. Je refuse de devenir cette pauvre petite chose à ses yeux.

– Harper, tu te souviens de ce que je vous dis lors de vos entretiens ? Qu'ici vous êtes en sécurité, vous entrez dans la famille, vous devenez qui vous voulez, vous fuyez ce qui vous fait peur. Je respecte vos choix, mais vous devez respecter les miens et mon bar. Vous représentez un symbole, je sais que c'est parfois compliqué à gérer, mais vous êtes averties. Vous avez le droit de taire votre passé et de ne pas mêler votre ancienne vie à la nouvelle. Mais si le poids est trop dur à porter, il faut me le dire, que je cherche une solution.

Je baisse les yeux comme une enfant. Je tire machinalement sur ma jupe en cuir rouge, sentant mon cœur battre encore et encore plus fort. L'heure de la révélation est proche, je ne vais pas pouvoir l'éviter.

– C'est à cause de cet homme qui est passé il y a quelques jours ?

– C'est Gordon.

– Un ex ?

– Non, Gordon est l'avocat de ma mère.

Je relève la tête vers elle, je veux voir le dernier moment, enregistrer dans ma mémoire ce dernier instant, avant que ne change l'expression de ses yeux.

Arizona ne dit rien. Ses épaules s'abaissent, elle se repositionne dans le fond de son siège attendant la suite de mon histoire.

– Gordon m'a contactée parce que dans quelques semaines aura lieu le procès de ma mère.

Je soupire, puis me jette dans le vide face à elle.

– Lorsque j'étais enfant, je ne voyais pas trop qu'elle était différente des autres mères, c'était ma maman et je l'aimais malgré ses bizarreries. Mais un jour, mon petit frère est tombé malade, et après des semaines d'hospitalisation, il est décédé des suites de sa maladie. C'est à l'instant même où la vie quittait son regard que ma mère s'est éteinte également. Elle a commencé à être différente, étrange, agressive, distante. Mon père voyageait beaucoup pour rapporter de l'argent à la maison, ma mère étant incapable depuis toujours de sortir de chez nous. Je pensais qu'elle préférait passer sa vie à nous élever, nous faire passer au premier plan, mais je me trompais.

Je stoppe mon monologue, le temps de me ressaisir un instant, de reprendre mon souffle, puis je reprends :

– Mon père appelait chaque soir, mais après le décès de mon frère, il me demandait moi et me répétait sans cesse : « Surveille bien maman, vérifie qu'elle prend bien ses médicaments, et si tu as un souci, appelle tante Suzy. » En rentrant de l'école, je vérifiais si ma mère s'était lavée, si elle avait mangé, m'assurais que rien ne brûlait, que les factures étaient payées, et j'en passe. Je devais aussi supporter ses délires : selon elle, nous étions surveillés, mon père était un tueur de la CIA et mon frère avait été enlevé par quelqu'un. Parfois, elle était simplement elle, ma maman. Mais la plupart du temps, elle était cette étrangère abominable qui ne me reconnaissait pas et me faisait des confidences atroces. Je gérais, je pensais que c'était mon rôle de supporter et d'aider ma mère, encore plus après la mort de mon frère. Chaque soir, je rassurais donc mon père en lui signifiant que tout allait pour le mieux, qu'elle prenait bien ses médicaments et qu'elle était on ne peut plus normale.

Je m'interromps encore, de plus en plus oppressée par le poids des souvenirs.

– Mais un jour, mon père a attrapé une grippe et a dû écourter un voyage professionnel. Il n'avait pas réussi à nous joindre, nous ne savions pas qu'il allait rentrer ce soir-là. Lorsque, tard dans la soirée, ma mère a entendu du bruit au rez-de-chaussée, elle a pensé à un cambriolage... ou à je ne sais à quoi. Elle a descendu les escaliers sur la pointe des pieds et a tué mon père de six coups de revolver. Il est mort avant même que je ne le rejoigne. Ma mère était là sans être là, elle ne s'est pas rendu compte que c'était lui, même après, en observant son corps inerte. Elle n'était plus là depuis bien longtemps. Elle nous avait quittés des années auparavant. Et parce que j'ai été lâche et parce que j'ai caché la vérité à mon père, j'ai laissé ce drame se produire.

– Oh, Harper, je suis désolée.

Sa compassion me fait mal, je ne veux pas qu'elle ait pitié. Je baisse les yeux et finis mon histoire le plus vite possible, comme on arracherait un pansement rapidement pour souffrir le moins possible.

– Ma mère est schizophrène, comme ma grand-mère l'était. C'est ma tante Suzy qui me l'a dit après le décès de mon père. Ils l'ont toujours su et ils pensaient gérer la situation. Mais lorsque mon frère nous a quittés, ma mère a négligé son traitement et le monstre qui sommeillait en elle a repris vie.

Le silence est à présent comme un plomb dans mon cœur. Je suis face à Arizona, une personne qui compte pour moi et à qui je viens d'avouer ma véritable nature, mes peurs, mes démons, et surtout qui je suis vraiment. Moi, la fille d'une tueuse, la fille aux gènes de cinglé qui a quatre-vingt-dix pour cent de risque d'avoir le même monstre endormi en elle.

– Tu comptes y aller ?

Je hausse les sourcils à cette étrange question. Ce n'est absolument pas ce à quoi je m'attendais.

– Pardon ?

– Tu comptes aller au procès ?

– Non.

– OK. Écoute, je pense qu'en ce moment, c'est compliqué pour toi et je suis navrée. Si tu as besoin de quelques jours, n'hésite pas, d'accord ?

– Merci, mais ça ira. Je ne te demande rien, Ari, je ne veux pas d'aide, de pitié ou de je ne sais quoi. J'ai déconné, je te dois des excuses. Je peux disjoncter par moments, je vis assez mal certaines émotions et c'est pour toutes ces raisons que je te devais la vérité. Je savais qu'un jour ou l'autre je devrais en arriver là. C'est chose faite, mais s'il te plaît, ne change pas ta façon d'être avec moi...

– Je garde tout ça pour moi, mais si tu changes d'avis pour le procès, je t'accompagnerai, et Max aussi. On sera là pour toi. Je te remercie de t'être ouverte à moi ce soir, d'avoir osé confier tes secrets. Nous avons tous une boîte de Pandore, des choses à dissimuler. Je ne suis pas là pour te juger, mais pour te tendre la main. Tu sais bien qu'ici, c'est un tremplin dans vos vies, un remède naturel, et lorsque vous êtes guéries, vous êtes libres de partir vers d'autres horizons. Je ne vais pas te donner de conseils, mais laisse-moi te dire un truc : rien n'est de ta faute, Harper ; tout ce qui est arrivé, c'est la faute de ta famille, de tes parents, et non la tienne. Ce n'est que mon avis, il vaut ce qu'il vaut. Tu n'étais qu'une petite fille qui a subi les conséquences des secrets des adultes. Ils essayaient de te protéger d'une vérité trop douloureuse et pensaient sûrement bien faire. Ta mère aurait dû être prise en charge bien avant ça.

Je me rends compte à ce moment-là que j'ai arrêté de respirer en écoutant Ari. Je suis incapable d'assimiler le sens de ses paroles pour l'instant, trop d'émotions se mêlent en moi.

– Pour les jours de repos, de toute façon, tu vas en prendre puisque nous partons à Miami, précise-t-elle.

Je relève les yeux, surprise par cette révélation, et je la découvre souriant de toutes ses dents.

– Je suis au courant. Dottie ne sait pas garder un secret ! Par contre, je n'ai rien dit aux autres, je ferai croire à la surprise, donc motus !

Cet aveu, c'est sa façon à elle de me montrer qu'elle me fait confiance comme avant, que la conversation est close et qu'on peut passer à autre chose.

– Je ferais bien d'y retourner. Merci pour tout, Ari. Merci.

- De rien, ma belle, mais plus de pétage de dents, ça me coûte trop cher.
- Promis, juré, craché. Je crache pour de vrai, ou ça ira ?

Elle attrape un dossier et me le jette à la figure tout en rigolant :

- Dégage de là avant que je ne te vire, effrontée.

Je sors en réalisant que finalement dire mes secrets à haute voix n'était pas si terrible. Je ne suis pas morte, elle n'a pas changé de regard, la pitié ne s'est pas lue sur son visage. Je suis toujours Harper, la serveuse du Pink, et le monde ne s'est pas écroulé...

Quelques heures après mon service, je me réveille doucement, reposée. Cela faisait plusieurs jours que je n'avais pas dormi ainsi et mon corps en avait vraiment besoin.

Je sors de mon lit tout en m'étirant et me dirige vers la cuisine. Déjà treize heures. Il ne me reste plus qu'une petite heure avant l'arrivée de Blue.

Quelle galère ! Je m'en veux d'avoir accepté de l'accompagner. Je vais devoir prendre un sac car, la connaissant, ça va s'étirer en longueur et nous allons devoir courir directement de la fête au bar. En plus, nous sommes samedi : une des pires soirées de la semaine en termes de travail. Alors, cet après-midi, j'ai dans l'idée de me trouver un coin tranquille pour me poser un peu avant le service.

Histoire de me fondre dans la masse des étudiants, j'opte pour un short en jean blanc, un débardeur noir, que j'enfile par-dessus un bikini. J'attrape mon sac de voyage, y mets délicatement mes chaussures à talon, un pantalon en skaï noir et un top blanc sans manches pour le boulot.

À peine suis-je coiffée que l'interphone sonne.

- Ouais ?
- Salut, bitch, prête pour des heures d'orgasme chez les fils à papa ?
- La ferme, Blue ! Je descends dans deux minutes.

Je prends mon sac, mes clefs, mes lunettes de soleil et quitte mon appartement pour rejoindre mon amie.

Elle attend dehors, adossée à un taxi. Elle est encore moins habillée que moi : son but semble effectivement d'avoir un orgasme cet après-midi.

- Nom de Dieu, à ce compte-là, tu aurais dû te foutre à poil, le message aurait été encore plus clair.
- Tu n'aimes pas ma robe ? Elle m'a coûté une blinde.
- Oh, aucun doute là-dessus. Plus c'est petit, plus c'est cher.

Nous grimpons à l'arrière du taxi. Blue indique l'adresse où se tient la fiesta.

- Qui t'a invitée ?

– Un mec à la salle de sport. C’est une fraternité qui organise ça une fois par mois. Un barbeuc, de la bière, des parties de poker et de billard, le tout dans une baraque avec piscine. Le pied total, quoi !

Mouais, nous n’avons pas forcément la même définition de l’expression « pied total ».

Le trajet se passe en silence, nous observons le monde extérieur par les vitres, et nous écoutons tranquillement la musique que diffuse l’autoradio du chauffeur.

Après quarante minutes de trajet, nous pénétrons dans l’enceinte d’une résidence où de nombreuses voitures sont garées. Enfant, je rêvais de faire des études, d’apprendre, de découvrir... Mais avec mes fondations brisées, impossible pour moi de concrétiser mes rêves. J’ai donc effacé cet idéal de vie pour entrer rapidement dans le monde des adultes. Une part de moi envie ces jeunes étudiants totalement insouciants, profitant de tout ce que l’existence peut leur offrir.

Nous nous arrêtons devant une énorme bâtisse et je soupire intérieurement à l’idée du supplice que je vais vivre. Blue règle le chauffeur, nous récupérons nos sacs et sortons.

Il y a déjà du monde en train de boire et de rire, des filles en maillots de bain sans aucune pudeur, riant aux blagues stupides de mecs plus musclés et bronzés les uns des autres.

Nous passons devant l’assemblée et l’effet est immédiat : tous se retournent. Les Pink ne laissent pas indifférents : les hommes salivent, les femmes nous jalouent. C’est aussi sur ces critères qu’Arizona recrute ses serveuses. Aucune de nous ne peut être taxée de banalité.

Nous entrons alors dans la maison : des dizaines de jeunes gens sont là, à boire, à danser, à crier. Cette façon d’occuper leur temps libre n’est vraiment pas la mienne. Je ne sais pas si c’est moi qui ai un problème ou eux, mais je ne me sens pas à ma place.

Putain, un shoot de morphine serait bienvenu.

– Viens, on va poser nos sacs dans un endroit calme et ensuite on ira se chercher à boire, me lance gaiement Blue.

Je la suis. Elle ne connaît pas l’endroit, mais elle semble totalement à son aise, ouvrant les portes une à une jusqu’à trouver une chambre bien ordonnée le plus loin possible de la fête. Nous rangeons nos affaires dans le fond de la pièce, puis nous retournons sur nos pas.

Je me dirige vers le bar à l’extérieur, près de la piscine, laissant Blue sur la piste de danse improvisée du salon.

– Salut, beauté, tu veux boire quoi ?

– Salut, un mojito, s’il te plaît.

Le mec derrière le bar est grand, très grand, il ne porte qu’un caleçon de bain. Il n’est pas mal, mais bien moins beau que mon apollon.

Merde ! Voilà que je pense à mon histoire de cul pendant mon temps libre !

Le barman me mate sans aucune retenue. S'il pouvait me foutre à poil sur place, il ne se gênerait pas un seul instant.

– Bon, il vient, ce verre ?

– Désolé, mais je me demandais où je t'avais déjà rencontrée. Tu étudies quelle matière ?

– Aucune, et tu ne m'as jamais vue auparavant.

Il hausse un sourcil comme s'il ne gobait pas mon mensonge et continuait de chercher. Il finit enfin de préparer mon cocktail et me le tend tout en souriant de ses belles dents.

– Merci.

Mon verre à la main, je pars à la recherche d'un endroit calme. J'aperçois au loin des transats libres. Nickel pour moi.

J'ôte mon top et me couche sur le dos. Je vais finalement pouvoir passer cet après-midi à faire une petite sieste tout en respectant ma promesse d'accompagner Blue.

Au bout de quelques minutes, je sens comme une ombre au-dessus de moi, la présence de quelqu'un. Étonnement, mon épine dorsale me chatouille et réagit instantanément.

J'ouvre mes paupières, et stupeur ! Je découvre Mason près de moi. Il porte un short taille basse et un tee-shirt blanc moulant son corps à la perfection, me rappelant ce qui se cache en dessous.

– Salut, toi.

– Heu... salut.

Je suis déconcertée de le voir ici. Si j'avais su, je ne serais jamais venue.

– Je peux ? Ou c'est interdit par tes règles ?

Je suis du regard le bout de son doigt qui indique le transat libre à côté de moi.

– C'est un endroit libre, tu fais ce que bon te semble.

Il soupire à ma réponse et finit par s'installer. Il sort un manuel et commence à bouquiner dans un silence de mort.

Au bout de quelques minutes, curieuse de savoir ce qu'il lit, je tente une approche :

– C'est quoi ? Le *Kâmasûtra* ?

– Non, *nichon magazine*. C'est une règle de base chez nous, les fils à papa : évaluer si nos paluches peuvent les empoigner tous, même les seins les plus gros.

Je me retiens de rigoler. J'adore vraiment son autodérision, mais je ne lui ferai pas le plaisir de le lui montrer et préfère répliquer sur le même mode :

– Ha, je pensais que vous en étiez encore au stade du déroulement de préservatif dans votre fraternité.

Finalement, le cursus est plus rapide.

Il entrouvre ses lèvres, souriant doucement à ma boutade. Je me recouche sur le dos et ferme les yeux, retournant à ma sieste.

– C’est mon manuel de médecine, enfin un de mes manuels.

– Tu viens à une fête de fraternité et tu bosses ? T’es maso ?

– Non, je ne voulais pas venir, mais je n’ai pas eu trop le choix : mon meilleur ami se fait un devoir d’écumer toutes les fêtes et, en bon copain, je l’accompagne. Surtout pour le surveiller et le ramener à la fin. Mais c’est pas mon trip, surtout que j’ai énormément de boulot. Et certains soirs, mes nuits sont assez courtes, une amie vient me voir sur les coups de cinq heures du mat’ pour assouvir certains besoins. Du coup, j’accumule beaucoup de fatigue.

Je prends un air désolé et réponds :

– Oh, tu n’as pas une existence des plus faciles.

– Écoute, Harper. Je voulais m’excuser pour l’autre fois, j’ai été stupide et je n’aurais pas dû te dire tout ça.

Je frotte du bout de mon index une tache invisible sur mon bras, embarrassée par ses mots.

– C’est bon, c’est oublié. Mais ne franchis plus la limite, sinon tout prend fin sur-le-champ.

Il frotte ses tempes comme s’il avait une migraine soudaine, soupire bruyamment pour finir par me dire :

– Pas de souci. J’ai compris la leçon : on baise quand tu veux, où tu veux et ça s’arrête là. Du coup, tu ne vois pas d’objection à ce que je fréquente d’autres personnes, bien sûr ?

Je hoquette de surprise. Je devrais me foutre royalement qu’il baise d’autres filles que moi, mais je sens comme un goût de bile dans ma bouche en imaginant la scène. Mais j’essaie de ne pas lui monter l’effet que sa question a produit sur moi :

– Tu fais ce que bon te semble. Tant que tu ne me rapportes pas de maladies vénériennes, tu restes libre de tes choix.

– OK.

OK ? C’est tout ? Ça s’arrête là ? Il se fout de ma gueule, ce salaud.

– Je vais me chercher à boire. Tu veux un verre ou est-ce également interdit dans notre deal ?

Putain, ça va pas être facile s’il essaie de la jouer cynique.

Avec l’air le plus hautain que je puisse prendre, je lui rétorque :

– Un mojito, merci.

Je ferme les yeux, abaisse mes lunettes de soleil, lui indiquant ainsi que notre conversation prend fin.

Qu'il aille se faire foutre. Je décide où, quand, comment. Je domine, j'exige, et il se plie à mes règles...

Règles que je compte bien respecter même si ce mec est la tentation incarnée...

7. Leonard Cohen – *Nevermind*

Cela fait déjà deux heures que nous sommes arrivées, je n'ai revu ni Blue ni Mason. Je suis toujours couchée sur mon transat à patienter gentiment. Plusieurs mecs se sont pointés comme s'ils se sentaient obligés de venir faire une démonstration de testostérone. Mais avec un bon majeur levé en guise de réponse, ils sont vite repartis la queue entre les jambes.

Je décide enfin de bouger mon corps inerte et endolori pour aller voir où se trouve mon amie. Je me faufile entre les corps bouillants. Certains se pelotent ouvertement, un groupe joue à un jeu débile avec des canettes de bière. Et moi, je soupire... J'avance prudemment dans la maison, j'ai la nette sensation qu'il y a dix fois plus de monde qu'à notre arrivée tout à l'heure. J'entends de la musique dans le salon. Blue ne peut qu'être dans cette pièce, aimantée par le tempo et la danse. Quand j'approche, je la vois effectivement en train de danser entre deux garçons. Les intentions de chacun sont assez explicites et je pense qu'il est préférable de récupérer mon amie immédiatement : il faut qu'elle soit en état ce soir.

Je pousse un des types et glisse à l'oreille de Blue :

– On doit aller bosser.

Elle me regarde à peine, perdue dans sa danse sensuelle entre les deux types. Putain, ça s'annonce plus corsé que je ne le pensais.

– Bon, Blue, si dans cinq minutes t'es pas dans l'entrée, je t'en colle une pour te bouger le cul.

– C'est bon, la coincée, laisse ta copine s'éclater ! À moins que tu sois jalouse.

Celui qui a parlé pue l'alcool à cent mètres. Comment Blue fait-elle pour se retrouver dans des situations aussi merdiques constamment ? Mais surtout, je ne comprends pas comment je fais, moi, pour marcher à chaque fois dans ses plans foireux.

– Toi, le connard, tu fermes ta gueule avant que je te brise les dents. Et évite de me toucher !

Le mec mesure à peu près ma taille, je devrais avoir peur de m'y frotter, mais j'ai du mal à me retenir quand on me parle comme ça.

L'abruti me fixe droit dans les yeux et me sort :

– Tu veux que je te montre qui est l'homme ici, ou quoi ?

– Non, je veux juste rentrer et récupérer au passage ma copine. Ça te pose un problème ?

Il reste planté sur place, Blue a arrêté de danser et se trouve entre nous deux sans trop comprendre ce qu'il se passe et quoi faire pour sauver la situation.

– Bon, Blue, tu dis au revoir à ton don Juan et tu viens maintenant, y en a marre.

- Mais on a encore le temps, Harper, je m’amuse, putain ! Laisse-moi encore une heure.
- Tu vois, tu emmerdes tout le monde, la rabat-joie. Alors, barre-toi et fais pas chier.

Le voilà qui recommence. Je sens monter en moi l’adrénaline. Je tremble de tous mes membres. Je me vois lui coller mon poing dans la tronche, mais me retiens de justesse. Si je fais ça, je vais droit vers les emmerdes et ce n’est pas le moment.

Je recule et crie à Blue :

- Pas de problème, reste ici avec ces pauvres types, je rentre. Mais viens pas te plaindre après si tu t’es encore fait sauter par une tête de gland qui sait à peine différencier ton clito de ton nombril.

À l’instant même où je prononce ces paroles, je sens que la situation dérape. Tout va très vite.

Deux types maintiennent le goret à côté de Blue pour l’empêcher de venir me briser en deux alors que mon corps est soulevé du sol sans ménagement. Je ne vois pas celui qui me porte et je frappe fort, très fort, pour que cette brute me relâche.

C’est seulement une fois au calme à l’extérieur, devant la maison, que l’inconnu me repose au sol. Je suis terriblement énervée et, les pieds à peine par terre, je vais pour lui coller une droite. Mais lorsque je vois le visage de mon apollon, je comprends alors que cet inconnu ne me voulait aucun mal, juste me protéger.

- Putain, Harper, faut te calmer, sans déconner !

Il ne crie pas, mais son ton est froid et le regard qu’il porte sur moi, terriblement sombre. Il est en colère au fond de lui, je peux le sentir. Son visage, si doux habituellement, est fermé et crispé.

- Il m’a cherché, Mason. Il touchait ma copine comme du bétail avec ses sales pattes dégueulasses. Et sa façon de me parler... Navrée, mais t’as de drôles de potes.

- Ce ne sont pas mes « potes », Harper, ce sont des étudiants qui boivent depuis des heures sous une chaleur écrasante. Ils sont en meute, prêts à bouffer tout ce qui passe devant eux. On t’a pas appris la méfiance chez les Pink, ou du moins la retenue ? Putain, t’es suicidaire franchement.

Je ne sais quoi rétorquer. Depuis des années, personne n’a jamais osé me dire quoi faire ni comment le faire. Même enfant, personne ne me faisait de remontrances et de leçons de morale, mais depuis quelque temps, ça devient une habitude. Arizona, et maintenant lui... C’est assez déstabilisant et je ne sais absolument pas quoi répondre à ça.

Il tire de son short de bain un paquet de clopes et s’en allume une.

- Un futur médecin qui fume, y a pas un souci dans l’énoncé ?
- Une serveuse de bar qui cherche la baston avec un gosse, y a pas un souci, là non plus ?

Touchée, coulée...

Heureusement, Blue arrive à ce moment-là complètement paniquée et se jette à mon cou :

– Bordel, Harper, tu m’as fichu une de ces trouilles !

– Tu as perdu la raison, Blue ? Tu es complètement bourrée, et un peu plus, tu te faisais sauter au milieu d’une fraternité ! Toi, une Panther, tu vau mieux que ça, non ? Et si Arizona l’avait appris ? Tu aurais été virée, tu t’en rends compte ?

Elle baisse le regard vers le sol et se tortille comme un ver, ne sachant comment agir face à mes reproches.

– Bon, j’en ai marre. Cette journée est merdique, on a déconné et on doit aller bosser. Où sont nos affaires, Blue ?

– Heu, ben, c’est-à-dire que j’ai pas eu le temps d’aller les chercher avec toute cette agitation. Et si tu veux un conseil, mieux vaut éviter de retourner à l’intérieur.

Putain, c’est pas vrai !

– Où sont vos sacs ? Je vais y aller.

Mason... Oui, il peut gérer ça. Je lui donne les indications. Lorsqu’il reprend le chemin de la maison, je sors mon téléphone pour appeler l’homme qu’il me faut, là tout de suite.

Au premier coup de sonnerie, il décroche comme si son smartphone était collé à son oreille :

– Max, tu peux venir ? Je suis avec Blue.

– Vous allez bien ?

– Oui, mais elle a deux grammes dans le sang et j’ai les nerfs à vif. On peut pas aller au bar dans cet état-là.

– J’arrive.

Après lui avoir indiqué l’adresse, je me retourne vers Blue qui grelotte.

– Max arrive, on va te faire découvrir avant le service, sinon Ari te tue.

Mason ressort de la maison avec nos affaires et me donne le tout en me demandant :

– Elle va bien ?

– Oui, elle a juste trop picolé. Tu peux rentrer, quelqu’un passe nous prendre.

Il soupire tout en frottant son menton :

– Je vais attendre avec vous par sécurité, puis je rentrerai. Je suis de service cette nuit.

Il s’assoit sur le trottoir et, sans un regard vers moi, pianote sur son portable. Je tire sur le bras de Blue et l’invite à s’installer par terre également. On reste là tous les trois sans un mot, à observer ce qui nous entoure.

Le temps passe et je me surprends à espionner du coin de l’œil Mason. Il a un air plus paisible que tout à l’heure. Il est concentré sur son téléphone. Une fossette apparaît sur sa joue alors qu’il sourit

soudain. Il a un grain de beauté au bord des lèvres que je n'avais pas encore remarqué. Il a un charme fou – c'est flagrant –, et je ne peux m'empêcher de le dévisager, absorbée par sa beauté. On dirait un dieu grec, un héros de mythologie, un modèle de perfection.

Il ne s'en rend pas compte, mais lorsqu'il réfléchit, il mordille inconsciemment sa lèvre inférieure et cet effet produit l'embrassement de ma petite culotte. J'imagine des choses totalement déplacées. Je ne suis même pas gênée par le fait que je ne pense qu'à sa bouche sur mon corps alors que je suis assise dans la rue avec mon amie complètement bourrée à côté. Mon cas est vraiment désespéré. Je crois que le sexe est une addiction, une sorte de libération pour mon esprit.

Une voiture se gare devant nous. Je sors de mes rêves érotiques lorsque Mason me dévisage tout en m'indiquant par son regard qu'il est temps d'y aller.

Max sort de la voiture et il fiche la trouille. Il a le regard mauvais, les muscles de ses bras tendus, il porte un bas de treillis et un marcel noir, qui laisse apparaître tous ses tatouages.

– Monte en voiture, Blue, t'as deux minutes. Harper, une explication ?

Mason tressaille légèrement au son de la voix de Max – il impressionne, et rien qu'en nous regardant, il pourrait nous tuer sur place.

– Un connard l'a fait boire à outrance, probablement pour profiter d'elle. Je suis intervenue, il a voulu m'en foutre une.

Je lève Blue et je l'aide à s'installer à l'arrière de la voiture. Je ne veux pas que Max aille castrer ce pauvre type – il en serait capable. On a fait assez de vagues pour aujourd'hui. Je n'ai qu'une envie : me tirer d'ici au plus vite.

Mason m'aide à soutenir Blue, puis il me demande en désignant Max d'un signe de tête :

– C'est qui, ça ? Thor ?

Je ris nerveusement. Thor, ça lui va bien – si ce n'est qu'il a la boule à zéro.

– C'est celui qui nous sauve des méchants. Pas touche à ses filles ! Un conseil : ne l'oublie pas !

Mason recule en haussant un sourcil, mais ne pipe mot. Je saute à l'avant de la voiture, et juste avant de claquer ma portière, je lui dis :

– Merci pour tout à l'heure, le fils à papa, et à bientôt.

La voiture démarre, je me tourne : Blue est couchée sur la banquette. Elle ronfle. Je ne suis même pas certaine qu'elle a bien mesuré l'ampleur de ce qui aurait pu arriver. Le Pink est pour Blue comme pour moi l'une des choses auxquelles nous tenons le plus. Si on perd ça, je ne sais pas ce que l'on devient.

J'ouvre ma fenêtre. Je pique une cigarette à Max et l'allume. On glisse dans les rues comme portés par le vent, l'air me fouette le visage, la nicotine envahit mon cerveau. Je suis fatiguée, vidée par cette vie.

J'ai la nette sensation que tout ce que j'ai tenté de construire peut à tout instant se briser et me laisser ainsi couchée sur le sol fangeux de ma propre merde. Notre vie est faite de leurres, d'apparences, qui n'abusent que nous.

Que ce soit Blue, qui se cache derrière ses conquêtes et l'alcool pour dissimuler son secret...

Monroe, qui se bat pour tenter de paraître normale et élever son enfant dans la plus grande simplicité...

Haitie, qui se mure derrière une grande gueule et des bastons pour que personne ne la voie telle qu'elle est...

Ari, qui ne vit que pour son bar et ses employées.

Et Max, le gros nounours, qui derrière son air de dur est un être tellement sensible.

Je me demande souvent comment le destin a fait pour nous réunir – nous, ces êtres étranges, inadaptés et malheureux. Notre petite tribu, c'est une petite bulle d'air dans nos vies.

J'aimerais connaître la suite, voir notre avenir, être certaine que personne ne va s'effondrer en cours de route, et que tout le monde s'en sortira sain et sauf. On le mérite nous aussi après tout, autant que les autres... Tous ces autres qui rentrent du travail en costard-cravate et vivent normalement, tranquillement, sans se soucier d'autre chose que du choix du repas du soir – c'est en tout cas ce que j'imagine... et qui me met en rogne, quitte à me tromper de colère.

Mais comment ne pas leur en vouloir ? Comment ne pas en vouloir au monde entier ? À ce dieu qui n'existe pas et qui m'a jetée dans une famille ébranlée, incapable de me protéger ? Aujourd'hui, je dois vivre avec ça, assumer les conséquences, et je me questionne sur mes capacités à y arriver.

Je suis tellement absorbée par mes pensées que je ne sens pas la larme qui coule le long de ma joue. C'est seulement lorsque Max me tend un mouchoir sans me regarder que je m'en rends compte. J'essuie cette marque de tristesse et de faiblesse.

Sans un mot, il coupe le moteur et sort de la voiture. Il passe derrière, et tout en prenant Blue dans ses bras, il me dit :

– Reste là, je monte la coucher chez moi et je te dépose au bar.

Je patiente en changeant les stations de radio. Je tente de profiter de cette pause pour souffler et reprendre mes esprits.

Je me dois pour Arizona d'être irréprochable, d'être la Harper pleine de désirs et d'ambition du début, et non la cinglée qui boit, se bat et baise à outrance comme je le fais actuellement.

Quelques dizaines de minutes plus tard, Max prend place derrière son volant, redémarre et me demande l'air innocent :

– Ça ira cette nuit ?

– Oui, ne te tracasse pas. C'était juste une sortie entre jeunes de notre âge qu'on n'a pas su gérer sur la fin. Trop de chaleur, trop d'alcool...

Je tente de le rassurer. Je souris de toutes mes dents pour lui indiquer qu'il ne doit pas se faire de mouron pour moi.

Max ne dira jamais qu'il nous aime ou tient à nous, mais par toutes ses marques d'attention, il se comporte comme un père devrait le faire.

– C'était qui le gus avec vous ?

Je sursaute en l'entendant évoquer Mason – je l'avais un peu oublié dans la précipitation.

– Rien du tout, juste un étudiant qui nous a filé un coup de main.

– C'est pas un client ? Je l'ai déjà vu pourtant.

Merde... Je n'ai pas envie d'avouer que c'est plus qu'un simple client, que je le connais plus intimement.

– Heu, peut-être, je ne sais pas, tu es plus physionomiste que moi.

Il grogne dans sa barbe invisible, comme un homme de Cro-Magnon sentant qu'on le trompe.

– Un jour, Harper, il faudra te libérer de tes souffrances, t'ouvrir au monde. Et ce jour-là, si tu en as besoin, je serai présent. La vie solitaire est triste, Harper, ne l'oublie pas.

Je tourne la tête tellement vite que je suis sur le point de me briser les cervicales. J'ai la bouche ouverte en contemplant mon gros nounours et en entendant ses paroles. Il me connaît peut-être mieux que je ne me connais moi-même, et c'est effrayant. Je ne peux rien lui cacher, il lit en moi comme dans un livre.

– Max, tu t'es libéré, toi ?

Il soupire profondément et me répond :

– Pas encore, et c'est bien le problème. Je m'asphyxie moi-même.

– Max ?

– Oui ?

– Tu lui diras un jour que tu l'aimes ?

Je parle d'Arizona, et il le sait. Pas besoin d'évoquer à voix haute son prénom. S'il peut lire en moi, je peux également lire en lui – on se connaît et on se ressemble trop.

– Un jour... peut-être...

Sur ces paroles, chacun retourne à ses pensées les plus intimes et à ses tortures intérieures. Le silence se fait jusqu'à ce que nous nous garions devant le bar.

– Vas-y, Max. Je vais gérer Ari et l'absence de Blue. Je dirai qu'elle a fait une intoxication, la boss n'y verra que du feu. Ne t'en fais pas, le rassuré-je.

Je lui souris chaleureusement. Je me penche pour l'embrasser délicatement sur le bout du nez. Pas de paroles. Entre nous, pas besoin. Par ces gestes et ces regards, nous nous remercions chacun à notre façon.

– À toute.

Je sors de la voiture et, l'air de rien, j'entre sur mon territoire, là où je reprends vie petit à petit. Mon terrain de chasse, ma maison de famille... The Pink Panthers, c'est tout ça à la fois.

En poussant les portes, j'entends les filles qui rient, postées autour du comptoir. J'avance d'un pas assuré. Tout en souriant, je crie :

– Salut, les filles ! Arizona, Blue a une intoxication alimentaire, elle ne va pas venir.

– Ha, merde ! Bon, je vais gérer le bar avec toi, alors. Allez, les filles, les clients n'attendent pas.

Une heure après, une fois en tenue, et le bar prêt, on se réunit autour d'un *shot*, tout en écoutant notre musique, notre hymne : *Iko Iko*. Max arrive au milieu de la chanson et assure auprès de la patronne.

Lorsque tout le monde prend place dans l'arène, Haïtïe me susurre au creux de l'oreille :

– Tout est OK pour le voyage chez Dottie. On part dans un peu moins de deux semaines. C'est bon de ton côté ?

– Oui, oui, aucun souci.

Je lui glisse un clin d'œil, et en route pour une nuit torride.

8. Awolnation – *Sail*

Plusieurs jours se sont écoulés depuis l'après-midi catastrophe à la villa. Blue est revenue le lendemain au boulot et elle a marché dans notre combine pour sauver ses miches auprès d'Arizona. Depuis, elle se fait discrète. Elle est particulièrement gentille avec Max que je soupçonne de profiter de la situation. Il exige massage et service de bibine comme s'il était un pacha.

Aujourd'hui, c'est mardi. Ce soir, pas de boulot, mais notre partie de poker légendaire. Je sors de chez moi en Levi's et débardeur blanc, petites baskets aux pieds, et saute dans le bus.

De corvée courses pour la troupe, je m'arrête à l'épicerie. Alors que je patiente à la caisse, j'entends un léger :

– Salut !

Je sursaute et me tourne pour tomber nez à nez avec Mason.

– Décidément, je vais penser que tu me suis, tu es partout où je me trouve !

– Et si c'était le cas, ça te dérangerait ?

Je serais tentée de dire oui. Mais étonnamment, mon cœur palpite dix fois plus vite et ma vue se brouille à l'idée qu'il me suive. Serait-ce à interpréter... comme un non ?

– Ce serait assez étrange, limite pervers, m'entends-je répondre à la place. Tu fais quoi dans le coin ? C'est bien loin de chez toi.

– J'étais chez une amie et je rentrais.

Une amie ! Putain, j'espère qu'elle n'est pas plus que ça parce que, en ce moment, des idées de strangulation me viennent à l'esprit.

– Une amie, Harper, rien de plus.

Merde ! Mon visage m'a trahie. Pour ne pas montrer davantage ma faiblesse, je préfère jouer à la fille blasée. Même si je ne suis pas sûre que Mason sera dupe.

– Tu fais ce que tu veux, Mason. Tu as oublié notre pacte ?

– Justement, je n'ai pas eu de nouvelle visite. Je ne te manque pas ? Ou m'aurais-tu remplacé ?

– Non, je suis peut-être bizarre, mais je n'ai pas pour habitude de passer des pactes sexuels avec cinq mecs en même temps.

Il passe sa main dans les cheveux, et bon Dieu, l'effet sur mes sens est incroyable. Je sens le feu reprendre vie dans mes entrailles. Plusieurs jours sans le sentir en moi, et je réalise brutalement le vide qu'il a laissé. J'ai la nette sensation d'être en manque, en manque de lui et de ses caresses. Une drogue

dure et puissante qui dévaste tout sur son chemin...

– Bon, je vais rentrer chez moi. Bonne soirée, Harper.

Et là, sans réfléchir, je lui fais – pour la deuxième fois depuis que je le connais – une proposition qui défie toutes les règles que j’ai imposées :

– Tu veux m’accompagner ? J’ai une soirée poker avec les filles.

Mason semble étonné par mon invitation. Il a les yeux écarquillés et me dévisage avant de répondre :

– Je ne vais pas déranger ?

J’ai l’impression de revenir sur terre. Je suis en proie à une lutte intérieure, comme ça arrive régulièrement. Penser une chose, mais dire le contraire, parler trop vite et le regretter après, lancer une idée, en sachant pertinemment que c’est une putain de grosse idée à la con.

Et là, pas de doute, c’est une fameuse grosse idée à la con que je viens d’avoir... Pourtant, je sens que je vais foncer tête baissée.

– Non, non, ne t’en fais pas. Mais on joue de l’argent, donc si tu veux éviter de te faire plumer, petit homme, tu peux refuser.

Tout en caressant ma joue du bout de ses doigts et en avançant sa bouche près de la mienne, il me glisse :

– Alors, je prends le risque, ma belle.

Il sourit malicieusement, prenant probablement mon commentaire comme un défi. Il semble savourer cet instant. A-t-il compris que je viens de baisser la garde ? Si j’en suis la première étonnée, Mason aussi semble réaliser que quelque chose s’est joué entre nous dans cette petite épicerie.

Et voilà, c’est ainsi que la soirée la plus stressante de ma vie commence, par une invitation irréfléchie. J’imagine déjà les yeux braqués sur nous et les commentaires plus que douteux de mes congénères.

Tout le long du trajet, Mason me parle de ses études, de sa thèse, de ses ambitions. Il est posé, doux, sensible, et il a des idéaux simples et humbles.

Je bois ses paroles comme du petit-lait, je l’admire et l’envie énormément car tout ce à quoi il aspire, il l’obtiendra sûrement.

– Et toi, tu n’as jamais eu envie de continuer tes études ?

Mince ! Me voici coincée ! Il se confie à moi mine de rien, je l’amène à une soirée privée au bar, je suis donc censée être plus ouverte et franche avec lui.

Plus facile à dire qu’à faire...

- Je ne sais pas. Pas pour le moment en tout cas, on verra plus tard.
- Harper, je peux te poser une question même si je sais que ça ne fait pas partie de nos règles ?
- Vas-y. J’y répondrai si je m’en sens capable.
- Qu’est-ce qui pousse une fille de ton âge à tout arrêter pour travailler dans un bar comme ça ?

Je médite longuement ma réponse, trop longtemps certainement car il s’arrête net sur le trottoir pour m’inciter à me confier.

– À vrai dire, je ne sais pas.

Il se fige, pensant certainement que je refuse de m’ouvrir à lui. Alors que pour la première fois, j’en aurais presque envie...

– Non, attends. C’est pas que je ne veux pas te répondre, c’est que je ne sais pas trop en réalité. Je crois que c’est comme si j’avais été un peu paumée en plein désert du Nevada à un moment donné et que, sur mon chemin, il y avait ce bar dont j’ai entendu parler comme d’une oasis. Ces femmes m’attiraient, et j’ai tenté ma chance. J’ai imaginé devenir comme elles, devenir quelqu’un d’autre, quelqu’un de puissant, de fort.

– Et cela s’est produit ?

– En quelque sorte oui. Je suis une Pink, on me connaît et on me reconnaît. J’ai un rôle ici à Sacramento grâce à mon job. Les gens viennent de loin pour nous voir. On est une attraction à nous toutes seules et c’est plaisant comme effet.

– Mais ?

Il ne continue pas sa phrase la laissant planer en suspens, attendant que je m’ouvre encore plus.

– Mais au final, même si j’ai trouvé un boulot que j’adore, une famille que j’aime, je suis toujours aussi seule derrière mon masque.

Il avait raison l’autre soir quand il me parlait de ma solitude. Je me suis enfuie, dévorée par la rage mais aussi la trouille, parce que, au fond de moi, je savais pertinemment qu’il avait compris beaucoup de choses.

Mason s’avance délicatement vers moi, attrape mes hanches de ses larges mains et me tire à lui. Une chaleur émane de son corps et m’aspire dans un tourbillon d’émotions. Grâce à ce contact, qui m’avait tellement manqué que ça en devenait douloureux, je me sens rassurée.

À cet instant, je n’ai plus peur de lui et de ce qu’il a deviné en moi. Je pourrais presque me laisser aller à avoir confiance.

Presque...

Je pose ma tête sur son torse et continue prudemment à me confier :

– Je sais que ma façon d’être et de vivre aujourd’hui ne durera qu’un temps, je ne pourrai pas continuer ainsi toute une vie.

– Alors pourquoi tu refuses toute opportunité, Harper ? Qui t’a tant fait souffrir pour que tu ne croies

plus en rien au point de fuir les autres ?

Ma mère... mon père... mes racines...

Je me refuse de lui répondre, de continuer cette analyse. Je ne veux pas m'effondrer devant lui, ni voir dans son regard des choses terribles.

Il relève mon menton avec sa main, me forçant ainsi à croiser ses yeux. Il m'offre alors le plus beau et le plus langoureux de tous les baisers du monde. Complètement différent des précédents. Mason est doux, attentionné. C'est la première fois de ma vie qu'on m'embrasse ainsi, et mes jambes tremblent comme si elles étaient incapables de supporter plus longtemps le poids de mon corps. Je suis une toute petite chose, je m'effrite, je m'envole.

Au bout de quelques secondes, il s'arrête, me laissant ainsi les yeux fermés, incapable de raisonner et de fuir le plus loin possible.

– Harper, tu sais, le chagrin, c'est comme une maladie. Pour certains, c'est bénin et vite enrayé, mais pour d'autres, la guérison est plus longue et plus compliquée, elle se fait étape par étape.

J'ouvre les yeux et je le vois, là, à mes côtés, en train de m'observer, le plus sincère du monde. Je sens que quelque chose se passe en moi, un pont est franchi. Je suis incapable de comprendre et d'expliquer cette sensation, mais la magie opère à chaque regard qu'il me porte. Une lumière s'allume en moi, j'ai l'espoir soudain de pouvoir guérir un jour de tout ça.

– Mason, tu crois que tu vas être capable de te soumettre encore longtemps à mes règles ? demandé-je presque timidement.

– Honnêtement ? Non, je ne pense pas. Mais je te ferai signe lorsqu'il sera temps pour moi de partir et d'avancer différemment. Ne t'en fais pas, je sais me protéger.

À cet instant précis, je sens la tristesse m'envahir. Je suis terrorisée à l'idée qu'il me quitte. Je sais que nous ne sommes rien, et surtout pas un couple. Par ma faute, parce que je l'avais décidé, c'étaient mes règles. Mais finalement, c'est lui qui m'a eue. Pour la première fois de ma vie, je vois d'autres couleurs dans ma palette : même si le noir et le rouge sont très présents, en raison des drames et du sang qui a coulé sur mon existence, j'entraperçois d'autres nuances quelque part derrière et j'aimerais savoir quel effet cela ferait de rêver à quelque chose de beau et coloré. Est-ce ce dont il parlait tout à l'heure lorsqu'il a utilisé l'image de la guérison ?

– Allez, on y va, sinon tes amies vont se demander où tu es passée, dit-il comme pour m'empêcher de m'appesantir sur mes sentiments.

Il me tire doucement par le bras, et lorsque je suis le mouvement, il me lâche pour enfouir ses mains dans ses poches.

C'est ce que je voulais pourtant : pas d'attaches, pas de rencards, pas de confessions. Et putain, on fait tout de travers, tout le contraire. Mais le plus drôle, c'est que j'en redemande encore et encore...

Lorsque quelques minutes plus tard nous arrivons devant la porte du bar, il a la délicatesse de se

retourner le temps pour moi de taper le code d'entrée. Lorsque la porte s'ouvre sur mon antre, il se tortille d'une jambe à l'autre, certainement un peu nerveux face à la situation. Mais le sourire qu'il tente de dissimuler me prouve qu'il est content d'avoir franchi une nouvelle étape.

- Ne t'en fais pas, dans la vraie vie, ce sont des amours.
- Si tu le dis... Mais j'ai des doutes...

Je ne lui réponds pas, il le découvrira bien assez tôt. Nous entrons dans la grande salle. Tout le monde est déjà arrivé, s'affairant autour de la table de jeu.

Blue me crie sans me regarder :

- Ah, putain, te voilà enfin ! On allait commencer sans...

Elle ne termine pas sa phrase lorsqu'elle découvre que, pour la première fois en un an, je suis accompagnée.

Haittie, qui était en train de boire, recrache la gorgée tout juste avalée en voyant Mason près de moi.

- Salut, la compagnie. J'ai amené un ami. Ça ne dérange pas, j'espère ?

J'essaie de paraître détendue, mais je ne le suis pas vraiment. Je me rends compte qu'aux yeux des Pink, me radiner avec un mec est peut-être la chose la plus bizarre que je pouvais faire. Personne ici n'a de relation assez forte et suivie pour agir ainsi. Aucune de nous ne veut prendre le risque d'être blessée et de souffrir. On est toutes comme ça, et me radiner avec Mason ici, c'est avouer un début de confiance en lui... Inimaginable pour une Pink.

Max se lève. Je vois à ses yeux qu'il reconnaît Mason sur-le-champ. Il s'approche de nous et, sans serrer la main de notre invité, il me dit :

- Il sait qu'on joue pas dans la cour de récréation, ici, ton bébé ?

Soulagée qu'il ne foute pas Mason dehors immédiatement, je donne une tape dans les côtes de Max et reprends un peu d'assurance :

- Sois gentil et sers-lui un verre. Et que ça saute !

Je tourne la tête vers Mason, qui doit se demander à quelle sauce il va être dévoré.

- Pas d'inquiétude, souris et ça se passera bien, je lui murmure, rassurante.

– Mouais. Mouais. Enfin, tu avais oublié de préciser que Castrator était présent. J'aurais mis mes couilles à l'abri.

Je me mets à rire, l'image est bien trouvée.

Mason et moi avançons prudemment vers la table, j'y dépose mes achats et fais les présentations officielles.

– Mason, je te présente mes amies. La petite chose, là, c’est Blue. Ne te fie pas à son joli minois et à sa taille, elle peut tuer d’un claquement de doigts. Là, c’est Haïttie. Je serais toi, j’évitais de boire avec elle : tu perdrais d’office. Là, c’est Monroe, notre mère poule. Puis tu as Arizona, notre patronne. Et enfin, Max, mais tu le connais.

Mason salue en levant la main, mais la troupe reste de marbre, encore sous le choc de son apparition.

– Vous allez répondre, ou quoi ?

Arizona est la première à lui tendre la main, tout en lui indiquant qu’il est le bienvenu. Les filles avancent, et chacune à leur tour, elles viennent lui claquer la bise. Des bruits de pas se font soudain entendre et Lemmy apparaît du fond de la salle. Il court vers moi et me saute au cou, m’embrassant partout.

– Mon petit homme, comment vas-tu ?

– Bien, tata Harper. Je suis content que tu sois là.

– Moi aussi, je suis contente de te voir en pleine forme.

Je le repose délicatement au sol. À ce moment, il s’aperçoit de la présence de Mason et lui demande en fronçant ses petits sourcils :

– Mais tu es le docteur de l’hôpital, toi ? T’es venu pour moi ?

En posant la question, Lemmy arbore un sourire radieux, comme s’il était heureux de revoir Mason. Leur première rencontre a l’air d’avoir laissé un bon souvenir dans sa petite tête, malgré les circonstances. Ce qui ne m’étonne pas : Mason est un homme doux et patient car, sans cela, il n’aurait pas réussi à m’approcher.

– Heu oui, je suis le docteur, répond Mason à Lemmy. Tu as de la mémoire, dis donc, champion. Mais non, je ne suis pas venu pour toi. J’ai été invité par Harper, elle voulait que quelqu’un apprenne enfin les vraies règles du poker à ses amis.

Les cris d’indignation des filles se font entendre. Et à cet instant, je sais qu’elles l’ont adopté.

– Petit prétentieux de mes deux, tu vas pleurer, lance Haïttie, prête à en découdre face à cette provocation.

Toute la joyeuse bande prend alors place autour de la table. On se partage les jetons, on se sert à boire et on ouvre les paquets de chips.

Alors que je me rends aux toilettes avant la distribution des cartes, Arizona m’attrape en chemin par le bras et me dit :

– Harper, c’est qui, ce mec ?

Je m’attendais à cette question. Ces soirées poker sont organisées uniquement pour les membres de l’équipe, qui sont comme une famille. Or, Mason n’en fait pas partie et j’imagine qu’Ari a peur que je

fasse voler en éclats le fragile équilibre de notre groupe en invitant un élément qui pourrait être perturbateur.

– C’est un ami, je te l’ai dit.

– Te fous pas de ma gueule, Harper. J’ai des tas d’amis et je n’en invite aucun à nos sauteries. C’est le doc de l’autre jour, en plus.

– Bon, et si je te dis que c’est mon sex-toy, ça te va ?

Elle me lâche de surprise et croise ses bras sur son ventre.

– Ça veut dire quoi ? Que tu t’en sers comme d’un vibromasseur ? Et ça dure depuis longtemps ?

– Je m’amuse, Ari, fous-moi un peu la paix. Je ne fais rien de mal, je prends du bon temps avec un dieu du sexe et sans aucune contrainte. Que demander de mieux ?

– Jouer avec les sentiments des autres, ça te gêne pas ? C’est pour ça que je ne veux pas que vous ayez de relation avec les clients, Harper ! Pour ne pas leur faire de mal, à eux aussi ! Vous vous en foutez de ma putain de règle, je le vois, je suis pas idiote. Mais, jusqu’ici, aucune Pink n’a été assez conne pour rendre un mec accro et le ramener au bar en dehors des heures d’ouverture. On peut être brisée, mais on n’entraîne pas les autres dans sa chute, bordel ! Tu fais quoi, Harper ? Je ne te reconnais pas en ce moment. Tu disjonctes.

En entendant ce dernier mot sortir de sa bouche, rappel douloureux de la maladie qui me guette, je tressaille et fais un mouvement de recul. Après lui avoir ouvert mon cœur, lui avoir raconté mon histoire, elle ne peut pas me jeter ça à la figure ainsi !

Elle comprend au moment même où elle voit que je suis prête à fuir et me retient en me serrant dans ses bras :

– Ce n’est pas ce que je voulais dire, Harper, ne te méprends pas. Tu sais bien que ce n’est pas mon genre, c’est juste une façon de parler.

Je tremble de peur, de colère, de rage, je ne sais plus...

– Écoute, Harper, je ne sais pas ce qu’il t’arrive actuellement. Je pense que cela a un rapport avec ta mère et le procès qui arrive, mais tu dois te ressaisir. Je n’aurais pas dû te dire ça, je m’en excuse, mais je ne sais plus trop comment te prendre. Je veux juste que tu fasses attention à toi et aux gens qui t’entourent.

Elle s’arrête, attendant un signe de ma part. Cette pause me permet de me ressaisir.

– Il représente quoi, ce mec, pour toi ? reprend Ari.

– Rien !

Ça sort plus vite et plus violemment que je ne le souhaite. À n’en pas douter, elle comprend à cette réaction que je mens.

– Harper, que tu le veuilles ou non, va falloir que tu graves ceci dans ta petite cervelle : ne laisse pas la peur t’envahir, tu en mourrais à petit feu.

– Je n’ai pas peur, tu te trompes.

– Si, tu es terrorisée à l’idée d’être aimée, terrorisée à l’idée d’aimer quelqu’un et de déconner. Effrayée de t’ouvrir à une autre personne et de te montrer telle que tu es. Si tu n’essaies pas, tu ne sauras jamais. Ne regarde pas ton reflet à travers le regard de ta mère Harper, tu es loin d’être comme elle. Et sois honnête avec les autres et avec toi-même.

Je suis scotchée sur place, incapable de bouger, de respirer, étonnée par sa perspicacité et son analyse. Je suis effectivement effrayée par toute mon histoire personnelle et mon avenir, coincée entre deux rives. Et cette peur me paralyse.

– Je suis désolée, Harper, mais aimer quelqu’un, c’est aussi le pousser dans ses retranchements, le secouer fort, pour qu’il reprenne vie. Je suis là pour ça en ce moment, pour te secouer, et je le referai si besoin.

Je reprends ma respiration. Ce qu’elle vient de faire est le plus beau geste d’amour qui m’ait été offert et je lui en suis reconnaissante.

– Allez, va te repoudrer le nez, je retourne dans la salle.

Elle me gratifie d’un regard maternel et me quitte ainsi. Des larmes glissent le long de mes joues. Je m’asperge le visage d’eau, tentant d’en effacer les traces.

Une fois présentable, je retourne sur mes pas pour retrouver mes amis. Je les contemple du fond de la pièce. Blue et Monroe rient avec Mason, qui a finalement l’air d’être à l’aise. Max et Haïttie font un concours de bras de fer. Arizona, quant à elle, est derrière le comptoir pour tamiser la lumière et allumer la radio.

Je sais au fond de moi qu’elle a raison, il faudra bien un jour que j’avance.

– Bon, tu rappliques ? m’apostrophe Blue. On t’attend pour débiter la partie. Monroe ne doit pas traîner, elle a confié Lemmy à sa gérante, et l’heure tourne.

Je m’avance et je prends place autour de la table. Je souris malicieusement à Mason qui se tient à l’autre bout. Finalement, je ne regrette pas mon invitation, bien au contraire.

Les heures passent et les parties s’enchaînent. On rit, on se taquine, tout est simple, et c’est ce qu’il y a de meilleur. Personne n’a l’air de m’en vouloir d’avoir convié Mason à notre rendez-vous hebdomadaire. Le petit malin a su cacher son jeu, il nous a laissés gagner au début, mais depuis, il nous fout au tapis à chaque coup, énervant Max. Ce qui n’est pas l’idée la plus brillante de l’année.

– Alors, doc, tu vas encore nous piquer notre fric longtemps, comme ça ? Parce que déjà qu’on te tolère, mais si en plus tu la joues ainsi, je peux assurer que t’es un homme mort.

Je ris en entendant Arizona le menacer avec une grosse voix et je vois que Mason a la même réaction que moi.

– Je n’oserais pas ! Mais fallait pas me défier dès mon arrivée.

Touché.

– Il fait chier, ton doc, Harper ! Que tu te permettes d’amener un mec pour la première fois à notre petite sauterie sans notre accord, passe encore, mais qu’il se donne le droit de rafler la mise, ça me reste au travers de la gorge.

– De toute façon, t’as toujours été nulle au poker, Ari, la chambré-je, c’est nous qui te tolérons chaque mardi !

Elle me tire la langue et me fait un énorme doigt d’honneur en guise de réponse.

À la fin de la partie, Max se lève, se dirige vers le bar et revient avec un paquet cadeau. Il annonce de sa grosse voix grave :

– Bon, je pense qu’il est l’heure. Tiens, patronne, joyeux anniversaire.

L’intéressée semble complètement surprise par ce geste, et pour une fois, ne trouve rien à dire.

– Tu rougis ? C’est pas possible, la boss est surprise ! la charrie Blue, ce qui fait rire l’assemblée.

Arizona ne répond toujours rien, elle préfère se jeter sur le papier cadeau. Elle découvre sa surprise avec des yeux gros comme des ballons. Elle ment à la perfection puisqu’elle m’a avoué il y a quelques jours être au courant.

– Oh, je rêve ! On part à Miami ?

– Tu ne rêves pas, on part en vacances chez Dottie tous ensemble, lui confirme Max gentiment.

– Tous ensemble ?

– Oui, on a tous nos billets, on t’accompagne. En route vers la plage !

Arizona est touchée par notre enthousiasme. Elle se lève et nous étreint chacun à notre tour dans ses bras en guise de remerciement. Puis attrape au vol une bouteille de champagne. Tout en l’ouvrant et en la secouant sur nous, elle s’exclame :

– Merci, merci à tous. En route vers les vacances !

On est tous heureux d’avoir réussi notre petit coup. Monroe monte le son de la radio et nous voici, Haïti, Monroe, Blue et moi-même, debout sur le comptoir en train de danser une petite chorégraphie inventée il y a quelques mois pour le plaisir.

Ce sont ces instants si simples qui font la richesse de nos vies, je le sais maintenant. Rien ne vaut la chaleur d’un endroit, le regard des gens qu’on aime. Plus rien n’a d’importance car vous savez que, quoi qu’il arrive, vous êtes armé pour tout affronter ensemble. Je ne sais pas si c’est ma rencontre avec Mason, mais je me sens plus optimiste que je ne l’ai jamais été. Et ça me fait un bien fou !

Après notre petite danse, je saute par terre et m’avance vers Mason qui s’est mêlé à l’euphorie du moment.

– C’est super que vous partiez ensemble ! Tu avais raison, ils sont extra.

– Oui, ils sont formidables, c’est ma famille.

Il ne pipe mot, ne me demande pas où est ma vraie famille. Il sait que je dissimule quelque chose et que, s’il va trop vite, je vais fuir. Sa délicatesse me touche vraiment.

– Bon, je vais y aller. Merci pour cette soirée.

– Ça te dit que je rentre avec toi, ou tu préfères dormir ?

Il passe sa langue sur sa lèvre et, à ce simple geste, je sais ce que les heures à venir me réservent.

– Hum, si tu as des idées derrière la tête, je peux faire un effort et tenter de rester éveillé. Après tout, ce sont les règles de notre jeu, non ?

Je me mords les lèvres avant de dire une bêtise.

Après un au revoir rapide et un avertissement grossier d’Arizona, nous voici enfin en route. Dans le taxi qui nous mène à son appartement, il ne me lâche pas la main un seul instant, serrant de temps en temps mes doigts. Comme s’il s’assurait que j’étais bien réelle, là, assise à ses côtés.

Je passe ma main le long de son entrejambe et je sens gonfler son désir. Il siffle entre ses dents, et me repousse délicatement, me montrant en silence le chauffeur. Je souris, fière de lui faire cet effet, mais il est temps d’arriver, ou je ne réponds plus de rien, chauffeur ou pas chauffeur.

Une fois devant l’immeuble, il règle la course et nous entrons dans le hall. La porte de l’ascenseur à peine fermée, il me plaque contre la paroi pour m’embrasser goulûment dans le cou. Je me dandine et ferme les yeux savourant l’humidité de sa langue sur ma chair bouillante.

Il déboutonne mon jean, fait glisser une main à l’intérieur, qui trouve ainsi mon sexe. Je suis déjà à bout de souffle, mais j’en veux encore plus.

Quand notre ascension prend fin, il s’extirpe avec regret et me tire par le bras pour sortir de la cabine. Il se met à courir vers la porte de son appartement, m’emportant dans sa frénésie, puis d’un mouvement, il l’ouvre. Enfin, nous voici seuls dans l’obscurité.

Je le pousse dans son canapé puis me recule et commence lentement un strip-tease sensuel. Je veux qu’il me désire si fort que ça en devienne presque insupportable. Je tire doucement sur mon tee-shirt, le soulevant délicatement, ne dévoilant ma chair que centimètre par centimètre. Il tire sur son pantalon et grogne, laissant ainsi son désir s’exprimer.

Je retire enfin mon haut et, d’un mouvement souple, lui jette à la figure. Puis, dos à lui, je commence à faire lentement glisser mon jean. Lorsque je me retrouve en string, baissée au maximum dans une pose langoureuse, pour passer mon pantalon au niveau de mes pieds, je l’entends siffler et me dire :

– Tu es exquisite, Harper, si belle que ça en est douloureux.

Étrangement, une émotion complètement inconnue, que je serais bien incapable de décrire, me traverse. J’ai souvent entendu les mecs me faire ce genre de commentaires, mais je n’y prêtais pas

vraiment attention, comme un passage obligé avant le plaisir physique.

Serait-ce différent aujourd'hui parce que ces mots sortent de la bouche de Mason ? Je préfère ne pas chercher la réponse à cette question et me concentrer sur notre plaisir. Je m'avance sur la pointe des pieds vers lui pour m'agenouiller entre ses jambes. Il comprend instantanément quelles sont mes intentions. À cette simple idée, il ferme les yeux et passe sa langue sur ses lèvres.

J'ouvre sa braguette et tire délicatement sur son pantalon, et sur son boxer d'un même mouvement, pour enfin voir ce que je désire tant. Mason est nu devant moi, entre mes mains, me laissant seul maître de la situation et me faisant entièrement confiance.

S'il savait à quel point il est sexy...

Je me penche et commence à lécher son sexe sans le quitter des yeux. Il a la tête renversée en arrière, les bras écartés de chaque côté de son corps et gémit tout doucement. Attentive à ses réactions, je commence à accélérer mon mouvement pour enfin le prendre en entier dans ma bouche. Il m'appartient à cet instant-là, il n'est qu'à moi et à personne d'autre, et j'ai tout pouvoir sur lui.

C'est ce qu'il y a de plus drôle avec les hommes, ces êtres qui se sentent supérieurs mais qui se liquéfient sur place dès qu'on les suce...

Comme quoi, le monde ne tient pas à grand-chose !

Pourtant, Mason me semble bien loin de ces pensées cyniques en cet instant. Chaque fois que nous avons couché ensemble, j'ai ressenti une complicité, une tendresse, plutôt qu'un rapport de force et de soumission. Et c'est peut-être pour ça qu'il a réussi à fendiller la carapace que je croyais indestructible.

Sous mes doigts et dans ma bouche, je le sens se contracter. Sa respiration se fait de plus en plus saccadée, mais au lieu de se laisser aller au plaisir, il se redresse et me relève doucement.

– J'ai envie de te voir jouir, dit-il simplement, comme si c'était évident.

Après un léger baiser sur mes lèvres humides et gonflées de désir, il récupère un préservatif dans son jean et l'enfile rapidement. J'enlève ma culotte et m'agenouille de part et d'autre de son entrejambe. Ses mains se posent sur mes hanches et ce simple contact me rend folle. D'un seul coup, je m'empale sur lui.

La sensation est incroyable : à la douleur d'être encore un peu trop étroite pour l'accueillir se mêle le soulagement de l'avoir enfin en moi.

Je commence mes mouvements de va-et-vient, doucement, le temps de m'ouvrir à lui, puis lorsque son sexe se fond enfin en moi, j'accentue mes mouvements de plus en plus fort. Mason me guide de ses mains puissantes, attentif à chaque expression de mon plaisir. Il embrasse ma poitrine, mordille mes tétons l'un après l'autre. Sa langue humide se délectant de moi m'électrise et amplifie mes sensations. Mason ne me laisse aucun répit, ses mains et sa bouche se font caresses. Je penche ma tête en arrière, je ferme les yeux pour apprécier et savourer ce moment au maximum, et soudain, je ne peux plus résister. Je me laisse aller totalement, gémissant et criant son nom sans pouvoir m'en empêcher. Je suis proche d'un orgasme qui promet d'être dévastateur. C'est fort, intense, et je sens qu'il apprécie la scène qui se joue.

Il agrippe mes hanches plus solidement et susurre du bout des lèvres au creux de mon oreille :

– Harper, Harper... tu vas me faire perdre la tête.

Le ton de sa voix est comme une mélodie envoûtante, l'entendre glisser mon prénom aussi délicatement me donne de délicieux frissons.

Enfin, nous jouissons ensemble, hurlant notre désir sans nous inquiéter des voisins.

Après la violence de cet incroyable orgasme, je reprends peu à peu mes esprits et tente de retrouver mon souffle. Je me force à me relever, puis récupère mes habits que j'enfile prestement.

Il ne dit rien comme toujours, il m'observe en silence, espérant certainement autre chose de ma part, un peu plus de moi.

Je reviens vers lui, l'embrasse et lui glisse malicieusement :

– Merci, mon apollon, à très vite.

Je ne suis pas encore prête à lui accorder plus que ce remerciement sincère, auquel il ne répond rien.

Ça me fait mal au cœur de le laisser après ce que nous venons de vivre.

Mais même si je sens que quelque chose de nouveau s'épanouit en moi, je suis incapable d'avancer plus vite. Je veux aller à mon rythme, jouer le tempo qui me convient, sous peine de fuir aux moindres obstacles. Et si dans l'avenir je peux accélérer la cadence, alors j'aviserais à ce moment-là.

9. Broken Back – *Halcyon Birds*

Les jours défilent à une vitesse incroyable. Je n'ai pas revu Mason depuis la soirée poker car nos emplois du temps ne correspondent pas. Lorsque je suis de repos, il est de garde, et lorsqu'il est chez lui, prêt à m'accueillir, je bosse au bar.

Je passe mes matinées à la salle de sport avec Haïttie et l'après-midi je prépare notre voyage à Miami.

Toute l'équipe est impatiente de partir pour souffler un peu et surtout retrouver Dottie.

Le départ est imminent maintenant : nous nous envolons demain matin après le service. Ma valise est fin prête et mes derniers achats sont faits depuis hier.

Le seul souci dans mon planning est de ne pas pouvoir retrouver Mason avant de décoller.

Sur le trajet du Pink, je suis plongée dans mes pensées où un beau médecin au corps de rêve me susurre des mots tendres.

Quand j'arrive enfin, l'esprit encore un peu ailleurs, j'entends des piaillements et des ricanements provenant du fond du bar. J'avance rapidement pour comprendre ce qui provoque tant d'euphorie et je découvre, stupéfaite, Max avec un énorme chapeau de paille dressé sur la tête, et les filles hilares à côté. En observant les traits de mon vider préféré, je comprends que l'idée ne vient pas de lui.

– Mon Dieu, Max, c'est quoi, cet accoutrement ? Rassure-moi, tu ne vas pas venir ainsi demain, à l'aéroport ?

Il me répond par un grognement animal et croise les bras sur son torse dans une attitude faussement boudeuse.

Blue qui rit toujours me répond :

– C'est un cadeau ! Je trouve que cela lui va à merveille. Pas toi, Harper ?

– Oh, pitié, jetez cette horreur !

En même temps que je prononce ces paroles, je m'avance vers lui, déterminée, et fais mine de jeter le ridicule chapeau au sol.

– Où est Ari ? Elle devrait te punir pour avoir fait subir cette humiliation à Max.

– Elle ne viendra pas cette nuit, enfin pas avant la fermeture, elle n'a pas préparé ses affaires, précise Haïttie. Elle devait également faire les comptes avant le départ et amener ses chats à sa voisine. Donc, on lui a en quelque sorte donné sa soirée. Sympa, non, la dernière nuit de taf sans la patronne ? ajoute-t-elle en me faisant un clin d'œil, m'indiquant ainsi que nous sommes en roue libre.

Je lui souris malicieusement et pars me préparer dans notre repaire personnel. Je réajuste ma petite robe jaune en cuir sans bretelles et contrôle que les lacets de mes escarpins sont bien enroulés autour de mes jambes jusqu'à mes mollets. Un rapide coup d'œil dans le miroir pour vérifier ma queue-de-cheval, et hop !, en piste pour une nouvelle nuit.

Iko Iko résonne déjà dans le bar, les verres sont servis, nous trinquons sans piper mot, mais tout en nous regardant. Des regards et des gestes suffisent lorsque les gens vous connaissent par cœur, c'est ça qui me plaît tant dans ma famille d'adoption.

Cela fait déjà deux heures que nous avons ouvert. Le bar ne désemplit pas depuis, et je suis claquée. J'ai négligé mon sommeil cette semaine et je commence à le regretter. Je suis en train de prendre la commande de deux jeunes femmes lorsque j'entends quelqu'un toussoter à côté assez fort pour attirer mon attention.

Je tourne la tête et j'ai la surprise de découvrir Gordon, l'avocat de ma mère, ici, dans un endroit qui ne lui correspond pas, à cette heure avancée de la nuit. Je me raidis en l'espace de quelques secondes, et tout en appuyant ma main sur ma hanche, je lui jette :

– Gordon, que fais-tu ici ? Je bosse, j'espère que ça en vaut vraiment la peine.

– Bonsoir, Harper. C'est important, sinon je serais chez moi avec ma femme. Mais comme tu m'évites et refuses de me rencontrer pour parler, j'ai décidé de venir moi-même.

S'il y a bien une chose que l'on peut reconnaître à Gordon, c'est sa conscience professionnelle. Sauf que je ne lui ai rien demandé et j'aurais préféré qu'il soit chez lui plutôt qu'ici à m'emmerder. Je lui fais signe de se décaler au bout du comptoir où il y a moins de monde. Il me suit et pose sur le zinc un dossier, qu'il pousse vers moi du bout du doigt.

– Tu es venu pour faire quoi, exactement ? Me raconter une énième fois la même chose ? Je me fous de tout ça, Gordon, et ce n'est pas près de changer.

– Détrompe-toi. Si tu t'en fichais, tu vivrais ta vie comme tu la rêvais avant, tu ne serais pas ici coincée dans ce bar, seule, et surtout tu ne continuerais pas à aller la voir aussi souvent. Je me trompe ?

Je ne réponds pas. Il m'énerve et je sens que je vais perdre patience. Il reprend alors :

– Je ne te demande rien, juste de lire ce dossier.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ce sont les témoignages de vos anciens voisins, de tes instituteurs, les parents de tes amis, ta tante et les différentes expertises médicales faites avant et après le drame. Je ne te demande qu'une chose : lire le tout. Ensuite, tu pourras prendre ta décision : venir et témoigner, ou nier la réalité et fuir en la laissant tomber.

Je n'ose toucher le dossier, comme si le simple fait de le prendre allait me brûler les doigts.

Il desserre sa cravate et me souffle :

– Ne l’abandonne pas, Harper, elle n’a plus que toi. Lui ne l’a jamais laissée tomber. Pense à leur amour, même si la fin est tragique. Tu ne peux pas changer le passé, mais tu peux lui tendre la main, une dernière fois. Il faut que tu viennes témoigner, parler de cette mère attentive et aimante que tu avais avant le décès de ton frère, du drame qui a tout changé... Grâce à ton récit, à tes souvenirs, elle a des chances de ne pas être reconnue coupable pénalement. Tu le sais aussi bien que moi : sa place est dans un institut auprès de médecins, et non dans une prison avec toutes sortes de criminels.

À la fin de sa tirade, je repousse de toutes mes forces les émotions qui menacent de m’envahir. Je refuse de ressentir quoi que ce soit. Je lui réponds froidement, comme si tout ça ne m’atteignait pas :

– Tu dois y aller maintenant, Gordon, et ne reviens pas.

Il reste un instant silencieux, avant de s’écarter du comptoir.

– Au revoir, Harper, et n’oublie pas : deux semaines, il te reste deux semaines pour faire ton choix et ensuite tu devras vivre toute ta vie avec ta conscience.

Je relève les yeux, les fixant sur lui, alors que ses dernières paroles se fraient un chemin peu à peu dans mon esprit. Je connais Gordon depuis des années, c’était le fils d’un collègue de papa. Nous nous voyions de temps en temps lors de notre enfance, et je ne sais pour quelles raisons, après le cyclone qui a bousillé mon existence, son nom a clignoté dans ma tête. Je ne me voyais pas confier l’affaire et la destinée de ma mère à un inconnu. Gordon était avocat, le choix a été rapide.

Il a fait de son mieux, aidant maman, réglant les papiers, l’affaire, et gérant mes démons de loin. Il garde un œil sur moi, me protégeant comme il peut, même s’il doit aussi se battre continuellement contre mon refus de m’investir dans la procédure.

Je prends le dossier et, tout en me tournant vers Blue qui est avec moi derrière le comptoir, je lui signifie que je prends ma pause.

Je quitte mon poste plus rapidement que je ne le voudrais et fonce vers notre salle privative pour cacher l’atroce vérité dans le fond de mon casier. Au passage, je vais pour me servir un verre d’eau lorsque j’entends frapper doucement à la porte. Je me retourne en me demandant où est Max pour avoir autorisé cette infraction.

C’est alors que je vois mon superhéros du sexe appuyé au chambranle de la porte, me dévorant du regard, un sourire espiègle sur le visage. Mason porte un pantalon de costume gris, une chemise blanche ouverte et une veste sur mesure. Il est à tomber.

Je ne lui laisse pas le temps de m’expliquer la raison de sa venue, je fonce sur lui. Des jours et des jours que j’attends de le revoir, de le sentir sur moi et en moi. La frustration est si grande que je refuse de perdre une minute de plus.

Je sais que cela va à l’encontre de toutes mes règles, et de celles du Pink, mais au point où j’en suis, je ne suis plus à une transgression près.

Je saute sur ses lèvres, l’embrassant comme si ma vie en dépendait. Il doit sentir les émotions qui se

mêlent en moi, ma colère, ma peur et maintenant ma faim de lui. Après un instant de surprise, il cède finalement à la frénésie du désir. Il me colle contre la porte qu'il a refermée et se plaque contre mon corps. Son érection chatouille mon ventre, et il n'en faut pas plus pour me faire perdre la raison. Je lui ôte sa veste brutalement et je tire sur sa chemise pour l'ouvrir entièrement. Il faufile ses mains sous ma robe et la relève pour ensuite faire glisser mon string sur mes chevilles. Je lève mes pieds pour le faire tomber au sol et ainsi me libérer de cette dernière entrave.

Tout en continuant de l'embrasser fougueusement, je fais glisser ma paume sur son entrejambe, l'empoignant à pleine main. Il me laisse le déboutonner et descendre sa braguette, dévoilant ainsi toute son anatomie.

J'attrape le préservatif sorti de nulle part qu'il me tend. Je ne sais où il l'a trouvé, mais à cet instant, ça n'a pas d'importance. Je le déroule lentement sur son pénis. Il observe la scène tout en se léchant les lèvres, ses yeux pleins de malice.

Puis il me soulève et, tout en m'accrochant à son cou, j'enroule mes jambes autour de sa taille. J'ai envie de lui comme jamais je n'ai voulu un homme. Mason s'empresse de me pénétrer. Le premier coup est une sensation si exquise et libératrice que je ne peux m'empêcher de laisser échapper un cri. Mon amant se recule légèrement et plonge son regard bleu profondément en moi pour vérifier que j'aime ce qu'il me fait. Et il comprend rapidement que j'en veux plus. Il m'assène alors de violents va-et-vient qui font monter la déferlante du plaisir au rythme de ses coups de reins.

Je suis en train de m'envoler, inconsciente de ce qui se passe derrière la porte, du monde qui nous entoure et qui ne se soucie pas un instant de nous. J'oublie mes collègues, j'oublie mes responsabilités, les conséquences de mes actes, mon passé, le procès... j'oublie tout. Je me perds dans ce nuage de désir et c'est une sensation inouïe.

Mon corps tremble, ma respiration se fait haletante, mon cœur bat si fort que j'ai l'impression qu'il va sortir de ma poitrine. Je me perds, je saute dans le vide, je m'élève, tout ça à la fois.

Dans un dernier souffle, après avoir répondu à tous mes souhaits, comme toujours, il me pénètre une dernière fois avant qu'un orgasme nous envahisse. Le plaisir est extraordinaire, violent, puissant... Nous mettons un moment avant de reprendre notre respiration et, après avoir déposé un baiser sur mon front, Mason me repose délicatement sur le sol.

Pas un instant il ne m'a quittée des yeux, à chaque moment il est resté présent, en moi, avec moi...

Une fois certain que je suis en équilibre et remise de mes émotions, il ôte sa main de ma hanche et recule pour remonter son pantalon et se rajuster.

Quant à moi, je reste là, à moitié nue, et je l'observe. Stupéfaite de son effet sur moi. Je sens que ce n'est pas uniquement physique, lui et moi. Même si nous n'avons pas parlé, je devine qu'aucun autre homme que lui n'aurait pu m'apaiser ainsi. Je suis bien incapable de comprendre ce qui m'arrive.

Après un silence gênant, où l'un comme l'autre nous réalisons la puissance de notre désir, Mason est le premier à retrouver sa voix :

– Bonsoir, Harper, toi aussi, tu m’as manqué. Je suis navré, je sais que tu refuses ma visite ici, mais je passais seulement te saluer car je suis accompagné.

Une violente colère s’empare de moi en entendant le mot « accompagné ». Je me crispe instinctivement, m’imaginant une autre femme qu’il aurait laissée seule pour venir me sauter ici en cachette. Cette idée m’écœure, mais je n’arrive pas à la repousser.

– Je ne t’ai pas interdit de venir. C’est juste que je n’aime pas quand les hommes se repointent ici pour obtenir plus. Par contre, que va dire ta conquête d’avoir été négligée ainsi durant de longues minutes ? Elle sait pourquoi tu t’es absenté ?

Il recule, surpris par mon ton, et tout en soupirant et en passant la main dans ses cheveux, il me répond :

– Je suis avec mon père, il voulait découvrir cet endroit dont tout le monde parle à Sacramento, c’est tout. Et lorsque je suis arrivé, Max m’a indiqué où tu te trouvais. J’ai pensé qu’il m’invitait à te saluer comme toute connaissance le ferait.

Je comprends mieux comment il a pu venir jusqu’ici. Et surtout, à quel point je viens de me tourner en ridicule avec mes soupçons à la con.

– Attends... Ton père ? m’écric-je, stupéfaite.

– Heu oui, mon père. Il me rend visite pour quelques jours. Pourquoi ? Cela pose un problème ?

– Non. C’est juste que nous venons de baiser comme des bêtes, que cela doit se voir sur nos têtes et que ton père patiente dans la salle. Mais c’est un détail.

Mon ton est bien plus détendu maintenant que l’image de lui enlaçant une autre femme s’est estompée. Mason me sourit, et bordel, à chaque fois je me liquéfie sur place.

– Je t’avoue que lorsqu’il a émis l’idée de faire un tour dans ce bar mythique de la ville, je n’ai pas trop hésité. Je voulais te voir et te souhaiter de bonnes vacances à Miami. Profites-en au maximum avec tes amis.

Je ne sais quoi répondre, gênée par cette attention, mais fort heureusement, Mason le comprend très bien. Il reste naturel, sans en demander plus de ma part.

– Je vais y retourner, il va finir par se demander où je suis passé. Fais-moi signe à ton retour !

– Heu... OK. À plus, Mason.

Sur ces paroles, il s’avance délicatement vers moi, pose un dernier baiser sur ma tempe, rouvre la porte nous séparant de l’euphorie extérieure et quitte la pièce. Pour la première fois depuis le début de notre pseudo-pacte sexuel, c’est lui qui me laisse seule après une séance de baise.

Je tente de me ressaisir, réajuste ma robe, et file à mon poste en espérant ne pas avoir attisé la curiosité de mes amies.

En arrivant derrière le comptoir, je vois Blue en sueur qui court partout. La pauvre, je me suis

absentée trop longtemps et elle croule sous les commandes. Je me dirige vers un groupe et prends la commande tout en cherchant Mason du regard. Impossible de le voir avec toute cette agitation.

Lorsque soudain j'entends :

– La table à gauche. D'ailleurs pas mal du tout le mec qui l'accompagne ! Tu pourrais peut-être me présenter ?

Je fais un bond et constate qu'Haittie est plantée à côté de moi – je ne l'avais pas vue arriver.

– T'as du cul, ma vieille, que la patronne ne soit pas là. Parce que les parties de jambes en l'air dans nos locaux, elle aime pas du tout, du tout...

Merde, elles savent !

Haittie me fait un clin d'œil et part aussi vite qu'elle est arrivée. Je n'ai plus qu'à prier pour qu'Arizona ne l'apprenne jamais. Je ne peux me retenir bien longtemps de jeter un regard dans la direction indiquée par Haittie et découvre effectivement mon superhéros installé à une table avec un homme.

Si Mason ne m'avait pas dit qu'il était venu avec son père, j'aurais pu prendre l'homme à ses côtés pour son frère. La ressemblance est frappante et son père paraît si jeune... Ils sont concentrés sur leur conversation, et étrangement, je ressens une pointe de déception. Je crois que j'aurais aimé qu'il me cherche du regard, qu'il ait envie de me présenter...

Je suis finalement déçue qu'il ait déjà oublié notre petit aparté dans les coulisses et qu'il reprenne le cours de sa vie, sans moi. Mais n'est-ce pas cela que je souhaitais depuis le début ? Une relation basée sur une envie primaire et bestiale, et rien de plus ?

Maintenant que je suis parvenue à mes fins, j'ai une sensation de vide en moi, un peu comme si je glissais dans un trou noir. Cette réaction est déstabilisante. Je ne suis pas comme ça. Habituellement, je ne m'attache pas, je ne souffre pas, je me protège toujours.

Que suis-je en train de faire ?

10. Mark Ayres – *Miami Vice*

Après la fermeture, nous sommes toutes rentrées chez nous pour tenter de dormir un peu avant le départ, mais ce fut peine perdue pour moi. Je n'ai pas revu Mason de la soirée, pas d'au revoir, pas de petits signes de main, rien de rien. Et ça me pèse.

Je ferme ma valise et saute dans mes sandalettes en cuir avant un dernier coup d'œil à mon appartement, histoire de vérifier que tout est OK, puis je ferme la porte à clef.

En bas de mon immeuble, je rejoins Max, appuyé contre sa voiture, en short et lunettes de soleil sur le nez. Cette simple vision me redonne automatiquement le sourire. Arrivée à sa hauteur, prise d'une impulsion, je me jette dans ses gros bras. Il me serre fort et m'embrasse le crâne sans rien dire. Il sait qu'en ce moment je suis en train de vivre un changement déterminant, douloureux et bouleversant. Il me surveille du coin de l'œil, me protège et me réconforte.

Je me sens comme en équilibre sur un fil. Je peux prendre à gauche comme à droite, et je sais au fond de moi que la décision me revient et qu'elle pourrait bien changer mon avenir. Je m'interdisais certaines options, je me vois aujourd'hui face à elles, à mes démons, et même si je refuse d'y penser et d'opter pour certains choix, je dois comprendre pourquoi.

Protégée par les bras de Max, la peur qui m'habite face à tout cela reflue un peu. Je recule légèrement, il me gratifie d'un sourire, attrape ma valise et la jette dans le coffre.

Nous nous installons dans la voiture, Max derrière le volant puis, toujours sans un mot, il démarre et prend la route de l'aéroport.

Il ne nous faut pas longtemps pour arriver et décharger le coffre, n'ayant qu'une valise chacun. Dans le hall, nous retrouvons la troupe au grand complet, et je suis heureuse de découvrir que même Lemmy est avec nous. Monroe rayonne de bonheur en nous voyant approcher et nous saute au cou pour nous embrasser.

– Oh, je suis si heureuse que tout le monde soit là ! Des vacances en famille ! C'est vraiment le nirvana !

– Moi aussi, je suis heureuse, je lui réponds en souriant. Les vacances arrivent pile au bon moment.

Je me penche pour prendre Lemmy dans les bras.

– Salut, mon cœur, tu vas bien ? Tu as ta crème solaire, et tout ?

– Oui, tata Harper, j'ai même apporté un Harry Potter pour lire le soir.

Je reste interloquée et fais remarquer à Monroe :

- Si ce même de 7 ans peut lire un roman pareil, comment cela se fait-il que son instituteur l’ait pris en grippe ?
- Va savoir ! Sans doute parce qu’il est élevé par une mère célibataire qui sert des cocktails la nuit.
- Super, les préjugés.
- M’en parle pas. Bon, où est Blue encore ?

À cet instant précis, nous entendons des talons aiguilles résonner sur le sol de l’aéroport. Nous nous retournons tous pour découvrir Blue courir entre les gens en enchaînant les « pardon », « excusez-moi », le tout en tirant deux énormes valises derrière son tout petit corps.

- Elle sait que nous ne partons que quelques jours ?

Max soupire en posant sa question à l’assemblée, et nous nous mettons toutes à rire car effectivement Blue peut largement s’absenter des semaines vu la taille de ses bagages.

- Oups, désolée, je suis en retard, mais impossible de me décider en faisant mes valises !
- Et donc, tu as tout emporté ? demande Haïtjie en levant les yeux au ciel.
- Vas-y, moque-toi ! Et non, j’ai laissé deux sacs chez moi, je n’arrivais pas à tout traîner. J’ai essayé pourtant !
- Oh, mon Dieu, c’est qu’elle est sérieuse en plus !

Je me glisse dans la conversation pour que les filles ne se lancent pas dans un échange de taquineries dont elles ont le secret et qui peut durer des heures :

- Allez, on y va. Dottie nous attend !

Sur ce, nous nous dirigeons joyeusement vers la zone d’embarquement. Tous ensemble, comme toutes les familles du monde entier, nous allons prendre du bon temps, nous reposer et oublier.

Après quelques heures de voyage durant lesquelles j’ai finalement trouvé le sommeil, nous atterrissons à Miami.

Max charge nos affaires sur un chariot et installe Lemmy dessus, qui se laisse pousser fièrement.

En arrivant de l’autre côté des portes, nous découvrons Dottie plus rayonnante que jamais, qui nous attend avec une énorme pancarte où est inscrit « Pink Panthers », ce qui a le don de nous faire rire sur-le-champ. Comme toujours, elle ne fait pas dans la discrétion, portant une robe rose fluo, un boa bleu et des talons vertigineux.

Après nous avoir embrassé chacun notre tour, Dottie semble émue et nous dit :

- Ah, mes enfants, vous voilà ! Comme j’avais hâte de vous revoir...

Chacun y va de son petit commentaire, et lorsque vient mon tour, elle me serre fort dans ses bras telle une mère bienveillante, puis me susurre à l’oreille :

– Ma toute belle.

Je ne la remercierai jamais assez de cette attention et de tout cet amour qu'elle nous donne constamment. Elle a beau n'avoir eu qu'une enfant biologique, elle aime chaque être humain comme s'il était de son propre sang. C'est une femme de caractère, et sous une enveloppe d'ours, elle a un cœur immense et fragile.

Dottie me sourit délicatement. Lorsque je tourne la tête, j'aperçois Arizona nous observer, ce qui me laisse penser qu'elle a parlé de moi et de mes soucis actuels à Dottie. Même si cela me met mal à l'aise, je sais qu'elle l'a fait pour prendre conseil auprès de sa mère et m'aider du mieux qu'elle peut. Elle a la chance d'avoir quelqu'un de sa famille sur qui compter et je comprends qu'elle s'appuie sur elle. Si je l'avais pu, j'en aurais fait autant avec ma propre mère.

– En voiture, la troupe, nous lance Dottie, une fois les embrassades terminées. Sammy nous attend dehors, et en général, le laisser seul dans un lieu public ne donne rien de bon.

À cette annonce, Lemmy part en courant vers l'extérieur, suivi de près par Max.

– Tu n'as pas changé ? C'est encore Samuel ?

La remarque de Blue est pertinente, Dottie a le don de changer d'hommes comme de chaussures et elle a un succès fou malgré son âge.

– Petite garce ! Non, je n'ai pas changé ! Il fait des cunis comme personne, ajoute-t-elle malicieusement.

– Maman, arrête, par pitié.

Arizona se frotte les yeux comme pour ôter certaines images de sa tête et nous voici tous à rire encore une fois. Dottie adore embarrasser Ari.

– Je t'ai élevée dans la liberté sexuelle, ma fille, surenchérit-elle, et puis tu n'es pas née grâce à mes oreilles.

– On se retrouve à la voiture !

Arizona part devant, bien décidée à ne plus écouter les commentaires libidineux de sa mère.

– Il va vraiment falloir lui trouver un dieu du pénis, les filles, elle s'encrasse.

– Dottie, arrête ! Tu sais bien que tu la mets mal à l'aise.

Monroe toujours présente pour mater et sauver les faibles...

– Peut-être, mais je suis comme ça, ouverte et sans limites. Elle devrait le savoir, et à mon âge, hors de question de changer ! Et puis, est-ce qu'elle m'aimerait toujours autant si j'étais différente ? Allez, on y va, accélérons un peu.

Dottie prend les choses en main, coupant court à la conversation. Les valises enfin chargées dans les deux voitures, et tout le monde installé, nous voici lancés à travers les rues de la ville.

J'en profite pour sortir mon portable : aucunes nouvelles de Mason. Je commence à taper un SMS pour finalement me raviser.

Je ne suis pas cette fille, je lui ai imposé des règles et je dois m'y tenir également, n'est-ce pas ? Je range l'objet de torture dans le fond de mon sac à main. Je m'allume une cigarette tout en baissant la vitre. Je m'enferme ainsi dans ma bulle, laissant les autres papoter à leur guise.

Je suis tellement absorbée par mes pensées que je ne vois pas le temps passer. Quand les voitures s'arrêtent devant une grille en fer forgé, qui finit par s'ouvrir sur une cour gigantesque et magnifiquement arborée, j'ai l'impression qu'à peine quelques minutes se sont écoulées. Des palmiers sont dressés de chaque côté, et au milieu de la place trône une sublime fontaine. La maison est incroyablement grande et magnifique.

– Bienvenue dans mon antre !

Haittie siffle d'admiration. Elle est aussi stupéfaite que moi. Dottie est riche, mais on ne s'attendait pas à un tel décor paradisiaque.

Nous entrons dans le hall et c'est encore plus beau que l'extérieur, décoré avec soin et élégance.

– Bon, à gauche la cuisine, à droite les différents salons. À l'étage, les chambres – chacune la vôtre –, et toutes avec salle de bains. Pas de bagarre comme ça. À l'arrière, le jardin avec la piscine, le jacuzzi, et au fond, le ponton pour aller sur le yacht, débite à toute vitesse Dottie. Chacun est libre de son temps, pas d'impératifs. Profitez, vous êtes chez vous.

Blue court à l'étage en nous provoquant comme une adolescente :

– Je vais choisir la meilleure chambre. Salut, les pouffes !

À cette déclaration, Monroe et Lemmy partent à ses trouses, bien décidés à ne pas se laisser faire. Avec Max, nous les suivons, laissant ainsi mère et fille se retrouver un peu.

En haut, Blue ne sait pas quelle pièce choisir, il faut dire qu'elles sont toutes sublimes. Après avoir jeté mon dévolu sur l'une des chambres, je prends possession des lieux. Au bout d'un moment, j'entends les autres descendre tandis que Lemmy s'enthousiasme à l'idée de se baigner. Je souris en l'entendant si joyeux, son bonheur est communicatif. Je cherche mon bikini dans ma valise, puis me prépare pour les rejoindre.

Quand j'arrive dans le jardin, tout le monde est déjà installé sur les transats autour de la piscine.

Dottie parle avec Max. J'espère qu'elle va l'encourager à exprimer ses sentiments. L'avis de Dottie compte beaucoup pour lui et peut-être lui donnera-t-elle le courage de se déclarer auprès d'Arizona...

Lemmy est au fond du jardin en pleine partie de ballon avec Samuel, ce qui semble ravir le petit garçon.

Haittie apporte une sono et la musique qu'elle choisit a pour effet de réveiller en nous les danseuses

qui sommeillent. Blue et Monroe se mettent à s'agiter dans la piscine, dans un ballet entre natation synchronisée et aquagym. Arizona se relève de son transat pour les imiter. Pour ma part, je feins d'être la chanteuse du jour. Et voici notre petit groupe enfin en train de savourer les vacances. Dottie rit à nos côtés et Max sourit en nous observant.

Je me libère, je sens en moi la tension de ces dernières heures me quitter et je me laisse gagner par l'euphorie de l'instant. Pas de chichis, pas de faux-semblants, juste nous, des gens simples, aux vies compliquées et douloureuses, nous laissant aller complètement, à l'abri du reste de la planète. Ici, nous ne sommes que des amis, une famille ; pas de Pink, pas de responsabilités, pas d'images à donner, rien...

11. Synapson – *Djon Maya Mai*

Après notre après-midi détente, nous nous sommes changés et avons dîné sur la terrasse. Ce soir, rien de prévu au programme, malgré les plaintes incessantes de Blue qui aspirait à une virée dans les boîtes de la ville.

Je me prélasse avec mon mojito sur le ponton, lorsque j'entends quelqu'un me rejoindre.

– On papote entre filles ? me demande Dottie qui s'est avancée jusqu'à moi.

– Bien sûr.

– Alors, qu'est-ce qui se passe, Harper ? Arizona m'a dit que tu déconnais pas mal en ce moment. Tu as brisé les dents d'un client, tu es en retard, irritable. Ce n'est pas ton habitude, ma belle.

Je souffle, sachant pertinemment que je la déçois. Même si elle n'a plus son mot à dire sur le bar et le personnel, Arizona lui raconte tout et lui demande son avis régulièrement.

– Je suis fatiguée, Dottie.

– Fatiguée de quoi ? De ton boulot, de ta vie, de quoi, Harper ?

Je regarde l'horizon si paisible et si silencieux...

– Je suis fatiguée de ma vie. J'ai la sensation que tout ce que j'ai tenté de construire il y a plus d'un an maintenant est en train de s'effriter sous mes pieds.

– Hum, je vois ce que tu veux dire.

Elle s'arrête un instant, puis reprend :

– Tu sais, lorsque je suis tombée enceinte, j'étais à un tournant de ma vie. Je menais ma boîte seule et d'une main de fer. Après des années de bataille, je tenais le bon bout. La reconnaissance était là. Je vivais en parallèle des histoires passionnées avec des hommes d'un soir. J'étais persuadée d'être plus forte que tous mes congénères, que je pouvais mettre le monde à mes pieds. Je m'étais fixé des règles et rien ne pouvait me faire flancher. Puis Arizona a grandi en moi, et mon monde s'est écroulé. J'ai pensé pendant des jours me faire avorter, pour rester maître de ma liberté. Mais j'ai été incapable de prendre la décision.

Elle s'arrête un instant, reprenant son souffle, et par respect, je ne la regarde pas pendant cet instant de confession. Je reste là à fixer l'horizon devant moi, agrippant mon verre.

Puis elle reprend :

– J'ai vécu ma grossesse de loin, plongée dans le travail, certainement une façon de me protéger, pensant que je pouvais oublier, repousser cette échéance. Puis le jour de sa naissance est arrivé. En

voyant son visage et ses jolis yeux, j'ai vite compris que rien n'est insurmontable, que je ferais tout pour elle, sans me perdre. Tout est réalisable avec de la détermination. Ne laisse pas la peur prendre les décisions à ta place, Harper.

Je pleure encore, comme bien trop souvent en ce moment. C'est un torrent de larmes qui coule sur mes joues, et je suis incapable de contrôler cette réaction. Mon corps exprime des émotions que je ne peux traduire avec des mots.

Dottie attrape ma main, et tout en la serrant fort, elle continue son discours.

– Je te dis tout ceci car j'ai moi-même eu peur, il y a longtemps. Je suis née d'un viol, et tu peux comprendre par ce simple mot ce que cela a pu engendrer dans la vie de ma mère et la mienne. Je ne me laissais pas faire, sachant ce qui était arrivé lors de ma conception. Je voulais rendre hommage à ma mère, à la force qu'elle a dû trouver pour me mettre au monde et me regarder chaque jour de sa vie. J'ai mené ma barque comme bon me semblait, avec de l'ambition, refusant de laisser quiconque me briser. J'avais déclaré la guerre à la maternité. Jusqu'à ce jour divin où j'ai donné la vie à mon tour et où j'ai su que j'avais tort sur tout. Ma soif de revanche m'avait rendue aveugle, m'empêchant de voir la beauté du monde. Arizona m'a redonné toute la clairvoyance dont j'avais besoin. C'est à ce moment-là que j'ai su que le Pink devait être un tremplin pour d'autres femmes. Un endroit où il est possible de poser ses bagages, de puiser du réconfort auprès d'une famille de cœur, de se perdre puis de se retrouver et enfin de prendre son envol.

Elle se tait et, tout en essuyant mes larmes, elle me gratifie d'un sourire. Son histoire m'a bouleversée. Elle a dû se battre encore plus que je ne l'imaginai.

– Tu es forte, Dottie, soufflé-je.

– Et toi, Harper ?

Je sais qu'elle attend que je me confie. Et je décide de m'ouvrir un peu à cette femme si intelligente et d'une extrême bienveillance.

– Je suis la fille d'une schizophrène, commencé-je, hésitante. J'ai passé des années à faire semblant, à cacher la réalité, à vivre dans une prison dorée, puis un jour mon monde s'est écroulé devant mes yeux. J'ai tout perdu lorsque la personne qui m'a mise au monde a tué mon père. Aujourd'hui, ma mère doit être jugée et je suis incapable de savoir si je dois témoigner ou non.

– Et c'est ça qui t'empêche de respirer, Harper ?

– Je suis perdue, j'ai tenté d'oublier, de laisser mes démons loin derrière moi dans mon ancienne vie, mais plus je me débats, plus c'est dur.

– Et jusqu'à quand vas-tu te débattre ainsi ? Ne laisse pas la tristesse de ton passé et la peur de ton futur gâcher ton présent, tu le regretterais toute ta vie.

– Je sais, mais c'est si douloureux. Ça brûle en moi, là.

En prononçant ces paroles, je montre ma poitrine.

– J'ai peur, Dottie, peur d'être habitée par le même monstre que ma mère.

– Et tu te refuses de vivre de peur de blesser quelqu'un. Tu sais, il est normal d'être effrayée, mais le

courage, c'est de faire face à ses craintes.

– Je suis tellement fatiguée.

Je m'effondre dans ses bras en larmes comme une enfant cherchant du réconfort dans les bras d'une maman.

– Ta maman a besoin de toi, Harper. Ne la juge pas pour son acte, aussi terrible soit-il, alors qu'elle est malade. Et pour le gène de la schizophrénie, tu as un pourcentage minime de l'avoir, tout comme celui de l'épilepsie, de l'obésité ou de la connerie.

Je suis noyée dans mes larmes, mais malgré cela, je me mets à rire de sa conclusion tellement désopilante.

– J'avais peur de devenir mère, peur d'être trop égoïste, incapable de m'occuper entièrement d'un autre être humain, mais le destin en a décidé autrement. Et mon Dieu, je suis si heureuse maintenant qu'il aurait été terrible que je ne découvre pas les joies de la maternité. Car non, mon destin ne ressemble pas à celui de mes parents, je suis la personne que j'ai décidé d'être. Ne stagne pas, décide de ta route, et tu auras tout le temps d'analyser plus tard, conclut-elle.

Je renifle vulgairement, puis me redresse pour plonger mes yeux dans les siens. Son visage est doux et bienveillant, aimant et respectueux. Elle a les marques d'une vie sur son visage, mais ses rides prouvent qu'elle a vécu.

– Merci, Dottie. Que ferait-on sans toi ?

– Pas grand-chose, hélas ! Allez, appelle ce mec que tu as amené à la soirée poker. S'il t'a accompagnée, c'est qu'il représente bien plus qu'un coup d'un soir, non ?

Je m'esclaffe. Bien évidemment, cela ne pouvait pas rester sous silence, car comme dans toute famille aimante, il n'y a pas de secret.

– Je remonte, je te laisse l'appeler. Il sera content de voir qu'il est autre chose qu'un amusement ! Et si tu ne te sens pas prête à lui offrir quelque chose, laisse-le s'envoler avant de lui briser les ailes.

Sur ces paroles, elle me quitte et me laisse ainsi face à la solitude de la nuit, face à cet horizon qui me fait signe. Je décide donc de prendre mon courage à deux mains et de l'appeler.

Il ne décroche qu'au bout de plusieurs sonneries et c'est un brin angoissée que j'entame la conversation :

– Coucou, Mason, c'est moi.

Je l'entends respirer profondément, certainement surpris par cette démarche étonnante de ma part.

– Bonsoir, Harper. Tu n'es pas à Miami en ce moment ?

Sa voix grave me fait frémir.

- Si, si, mais je voulais juste te parler, entendre le son de ta voix.
- Pourquoi ?
- Je ne sais pas. Tu me manquais. Je ne t’ai pas vu hier soir après...
- Après nos ébats dans la loge ?

Je perçois un petit sourire dans sa voix, et ça me touche. Mais en fond sonore, j’entends des cris et de la musique, il doit être avec des amis... Merde, je tombe mal ! Finalement, c’était une erreur de l’appeler.

- Écoute, je te dérange, je n’aurais pas dû...
- Harper, attends. Attends un instant. Pourquoi tu appelles réellement ?
- Je... heu... je ne sais pas Mason, je ne sais pas.

Il soupire et crie à quelqu’un qu’il arrive dans un instant.

- Je suis désolé, je suis chez mes parents. Je suis rentré chez moi ce matin.
- Ah bon ? Et tes cours ?
- Je devais rentrer, obligations familiales.
- C’est pour ça que ton père était là hier ?
- Oui.

Je sens qu’il n’en dira pas plus. En même temps, je ne peux pas m’étonner de cette réaction, je suis comme lui.

- Tu vas bien, Harper ? Tu appelles qui, ce soir ? Ton ami de baise ou ton ami tout court ?
- Je ne sais pas, Mason, répété-je. Tu n’es pas parti à cause de moi ?
- Non. Je suis rentré parce que ma sœur est malade et que mon père a besoin de moi.
- Oh, je suis désolée. Qu’est-ce qu’elle a ?
- Harper, je ne veux pas parler de ça avec toi, pas ce soir en tout cas. Ne m’en veux pas, mais je ne peux pas.
- Pas de souci, je comprends. Je te ferai signe lorsque je rentrerai.
- Très bien !
- Au revoir, Mason.
- Salut, Harper.

Je raccroche le cœur lourd, encore plus lourd qu’avant. Entendre sa voix m’a fait du bien, mais en même temps, comprendre qu’il m’éloigne de lui et de sa vie ainsi menace de me faire sombrer. Je suis totalement perdue, je suis incapable de me ressaisir, incapable de me contrôler. Je ne me reconnais pas en ce moment, devenant la petite chose qui me fait tant horreur depuis toujours.

Comment la rencontre avec un inconnu peut-elle tant influencer votre vie en l’espace de si peu de temps ?

Les cris de mes amis me ramènent à la réalité. En me tournant, je peux apercevoir le jardin illuminé et les filles danser autour de la piscine. La soirée s’annonce arrosée, apparemment.

Nos vieux démons refont surface, c’était trop calme pour que ça dure.

Je décide de les rejoindre, comme on rejoint une lumière dans la nuit. Haïttie me sert un nouveau verre, et me voici lâchant prise. Je ferme les yeux, je lève les bras en l'air et me laisse porter par la mélodie. Le soleil est couché, seule la musique se fait entendre, les bougies éclairent le jardin, et les filles dansent. Dansent. Pour oublier.

Je suis plongée dans un sommeil profond lorsque soudain la porte s'ouvre à grand fracas et je sens une présence sur mon lit. Le petit démon se met alors à sauter autour de mon corps endolori, tout en riant aux éclats.

Je suis épuisée, j'ai la sensation de m'endormir tout juste. Ma tête me fait atrocement souffrir, et c'est avec un grognement animal que je me tourne sur le ventre pour appuyer ma tête dans le matelas, tentant de m'asphyxier une bonne fois pour toutes.

Le calvaire continuant, je me racle la gorge et hurle :

– Mais c'est quoi, ce bordel ? On est en vacances, laissez-moi dormir !

Je suis incapable d'ouvrir les paupières, collées par si peu de sommeil. Des pas lourds se font entendre et la grosse voix de Max résonne dans mon crâne.

– Allez, petit homme, laissons la Belle au bois dormant découvrir.

– Découvrir ? Ça veut dire quoi, tonton ?

Le lit rebondit, Max ayant extrait le petit Lemmy de mon univers. Ouf, je vais pouvoir tenter de sombrer à nouveau dans mes rêves !

– Ça signifie qu'elle a bu comme un trou pensant qu'elle pouvait tenir et qu'aujourd'hui elle va le regretter, et nous aussi par la même occasion, car nous allons devoir supporter ses sautes d'humeur.

– Ha. Ben moi, je boirai pas comme un trou.

Max rit et lui répond tout en sortant de ma chambre :

– Tu feras bien ce que tu veux, Lemmy. Allez, viens, on va déjeuner.

La porte claque. De nouveau seule, je me tourne sur le flanc et je peux voir la clarté du jour à travers les fenêtres.

Après plusieurs minutes à essayer de retrouver le sommeil en vain, je décide finalement d'extirper mon corps de ce nid douillet et de me lever. J'enfile un shorty et un débardeur, puis je sors et descends l'escalier. La maison est vide : ils sont tous sur la terrasse. Je les retrouve attablés en train de papoter du programme de la journée.

– Tiens, te voilà, l'alcoolique. Ça va, le foie, ce matin ?

– Haïttie, la ferme. C'est à cause de toi si je suis dans cet état.

– Tu plaisantes ? Je ne t’ai pas foutu un flingue sur la tempe, ma vieille, tu voulais me suivre. Avoue que je suis le maître.

– Mouais, niveau connerie surtout.

À ce moment, mon visage est frappé par une serviette, et en la repoussant, je vois Haïttie rire, heureuse d’assister à ma déchéance du jour. Je suis incapable de lui répondre, mais je m’en souviendrai la prochaine fois !

– Bon, les filles, intervient Dottie, aujourd’hui rendez-vous sur le pont ! Mon matelot nous emmène toute la journée sur le yacht. Au programme : baignade, bronzage et scooter des mers. Vous repartez demain, j’ai envie qu’on profite de cette journée tous ensemble. Ça vous va ?

– Oh oui, oui, oui, merci Dottie.

Blue est comme toujours en train de piailler, par nature emballée par tout, que ce soit les choses habituelles ou sortant de l’ordinaire, comme la sortie que nous a préparée Dottie.

– Bon, c’est décidé alors, rendez-vous dans une heure. Et Harper, par pitié, fais quelque chose pour tes cheveux, tu vas faire peur aux poissons.

Sur ces paroles, Dottie quitte la table, me laissant, là, face à l’assemblée hilare.

Une heure plus tard, comme convenu, nous voici fin prêts. J’ai enfilé une petite tunique rose et en dessous mon bikini blanc. Je prends mon sac de plage et, au dernier moment, après un instant d’hésitation, j’y glisse ma boîte de Pandore. Je ne sais toujours pas si je vais lire ce dossier, si j’en suis capable ou non, mais par dépit, je l’ai tout de même apporté ici à Miami. Comme si le simple fait de le lire loin de chez moi, de mon environnement, allait me protéger de l’horreur qui s’y trouve.

Je claque ma porte et descends pour grimper sur le yacht de Dottie et de son jeune amant. Après un ronronnement, le bateau démarre. Nous voici tous embarqués vers l’horizon.

Monroe et Arizona décident de faire une séance bronzage, Dottie s’est enfermée dans une cabine avec Samuel, et Max fait la sieste sur une banquette. Lorsque le bateau s’arrête enfin au milieu de l’océan, je regarde Haïttie et la provoque :

– Séance baignade, miss connasse ?

– Tu vas pas avoir peur, miss poivrote ?

Je ris et me lève bien déterminée à lui montrer que je suis capable de tout. Après une tape sur son épaule, je me dirige vers le bord du bateau. Tout en lui faisant un doigt d’honneur, je saute pour rejoindre le fond des abysses.

L’eau claque mon corps violemment, mais durant un instant, pendant ma descente, je me sens totalement libérée. Ne pouvant rester plus longtemps en apnée, je remonte à la surface pour découvrir Haïttie prête à sauter à son tour. Puis c’est au tour de Blue de faire le grand plongeon.

Dottie nous fait alors signe du pont de monter sur les scooters, il ne faut pas nous prier trop longtemps et nous les atteignons rapidement avant de grimper dessus.

Je conduis et derrière moi je sens Blue s'agripper. Sur le second scooter se trouve Haïttie qui, comme je m'y attendais, me fait signe de la suivre dans une course folle.

Après quelques tâtonnements pour maîtriser les engins, nous allons à une vitesse incroyable, planant au-dessus de l'océan, légères comme le vent.

La brise marine fouette nos visages, et Blue rit derrière moi, tellement heureuse de lâcher prise, de cette inconscience générale.

C'est si bon de se sentir vivante. Si je pouvais faire un souhait, alors ce serait celui-ci : rester figée dans cet instant présent, sans passé et sans lendemain...

12. Teemid – Crazy

Le yacht reprend place près de la maison de Dottie. Tout le monde est détendu, rit. Nous avons passé une excellente journée, entre farniente et sport aquatique.

Je tiens Lemmy par la main pour descendre et sauter à terre, puis je lui lance un petit défi :

– Le premier arrivé gagne le droit de se faire servir toute la soirée. Prêt ?

Il ne me répond même pas et court déjà comme un fou vers la maison, balançant au passage ses affaires, histoire de se soulager de leur poids.

Sale gosse !

En arrivant bonne dernière, essoufflée, dans le salon, je me rends compte que mon portable est posé sur le canapé. Il a dû glisser de mon sac. Je me penche donc pour le récupérer et vois une notification SMS.

[Bonjour, beauté. Désolé pour hier soir.

Si demain soir, à ton retour, ça te dit

une nuit agitée, fais-moi signe.]

Je sens mon visage s'illuminer bien trop vite à mon goût, traîtreusement.

– Ah, une bonne nouvelle ?

Je fais un bond de surprise. Max est derrière moi, le regard interrogatif, curieux de savoir ce qui me rend si joyeuse.

– Non, rien, dis-je comme une adolescente prise en faute.

– Ne serait-ce pas ton Marlon machin ?

– Mason, c'est Mason. Et non, ce n'est pas lui.

– Pourquoi ai-je le sentiment que tu mens ?

– Parce que tu me connais trop bien et que tu ne peux pas t'empêcher de jouer au papa avec moi.

Il grogne. Le simple fait d'évoquer l'idée de la paternité le rend malade.

– Bon, je vais me laver, mais n'oublie pas : je suis là et je peux broyer des couilles pour toi, si besoin.

Je ris. Effectivement, je ne doute pas un instant de ses capacités dans ce domaine.

Dottie et Arizona arrivent à leur tour, nous interrompant.

– Ça ne dérange personne si ce soir je sors avec Dottie ? On voudrait dîner toutes les deux, nous demande Ari.

– Non, au contraire, profitez-en ! Je compte me reposer pour tenter de récupérer un peu de sommeil après ma gueule de bois, je lui réponds.

– Ça marche. Sam sort également de son côté, vous avez la maison pour vous ! s'exclame Dottie. Le frigo est plein, servez-vous !

Une heure plus tard me voilà toute fraîche pour aller dîner au salon. Blue a décrété qu'elle allait gérer le repas. Le fumet émanant de la cuisine ne présage rien de bon, pas plus que la mine déconfite de Max, qui a vraisemblablement la nausée. Monroe est dehors avec Lemmy et Haïttie.

Je décide dans une inspiration soudaine d'ouvrir le fameux dossier. Je m'installe dans le salon, et seule face à moi-même, j'entame la lecture en quête de vérité. Les premiers documents que je consulte sont d'anciens rapports médicaux. La tâche est plus épuisante que je ne l'imaginai. Il est indiqué que ma mère a toujours souffert de cette maladie, diagnostiquée alors qu'elle était enfant. Un traitement a été prescrit et il a semblé convenir durant toute une partie de sa vie.

Contrairement à ce que je pensais, ma grand-mère ne souffrait pas du même mal. Les médecins sont unanimes : aucun gène délétère ne vient de mes grands-parents. Et c'est comme un soulagement : ce n'est peut-être pas héréditaire. Je vais peut-être pouvoir y échapper.

Je lis ensuite les témoignages de voisins, amis, enseignants, tous parlent d'une femme souriante, aimante, attentionnée. Une mère maternant ses enfants, toujours prête à tout pour eux. Une femme aimant passionnément son mari, parlant de lui avec fierté et attendant constamment son retour.

Puis vient l'événement marquant de notre vie : le décès de mon frère. Les psychiatres parlent d'une dépression terrible, entraînant la chute lente de ma mère. Les expertises se succèdent et une conclusion évidente s'en dégage : après ce genre d'événement tragique, de nombreuses mères auraient sombré, alors ajoutée à cela une maladie telle que la sienne, il était pratiquement impossible qu'elle ne fuie pas la réalité. Elle a préféré se murer dans son monde et ses visions pour faire abstraction de la perte de son fils. Pour eux, elle était perdue le jour même du décès de mon frère, qui a aggravé sa maladie.

Certains spécialistes en ont parlé à mon père, lui recommandant vivement de la placer en institut avant qu'une catastrophe ne se produise. Ils lui ont expliqué les risques, encore et encore, mais il a toujours refusé de se séparer d'elle, de la faire interner. Elle était sa femme, son premier amour, il ne la laisserait jamais tomber. Je découvre ou redécouvre les paroles de mon père. Je le reconnais bien là. Il était fou amoureux d'elle et il faisait tout pour la rendre heureuse. J'avais presque oublié tout ceci, ces fragments de vie étaient enterrés loin dans mon esprit. Mais aujourd'hui, tout me revient en pleine figure, tous ces moments oubliés, les pires comme les meilleurs.

Je continue ma lecture, et lorsque j'arrive au soir du meurtre, je ne peux plus contenir mes larmes. Peu de choses sont notées, mis à part les déclarations des policiers présents sur place. On y décrit mon

silence, les cris de ma mère, le sang sur mes vêtements, et le décès de mon père, tué sur le coup.

Cette partie-là, il n'y a que moi qui peux la raconter, qui peux rétablir la vérité en rapportant avec exactitude la scène, tout ce qui s'est passé ce soir-là. Je ne peux me dérober. Ni taire ce qu'était ma vie, ce que ma mère me faisait endurer malgré elle, les peurs de mon père, ses interrogatoires chaque soir, mes mensonges pour le rassurer... Je le dois à ma mère, à mon père, à moi aussi.

Ces derniers temps, je me suis ouverte aux autres en leur racontant une partie de mon histoire, ils m'ont apporté le regard extérieur dont j'avais besoin. Ils m'ont permis de comprendre ce que je dois faire... Alors, oui, j'irai témoigner, par respect pour mes parents et par respect pour moi-même. Je ne peux me taire et laisser ma mère à son sort. Au fond de mes tripes, ma décision est prise.

Je referme le dossier en pleurs et à bout de souffle. Il est difficile émotionnellement de découvrir cette partie de ma vie sur papier, racontée par des inconnus. J'ai le sentiment d'être passée sous un rouleau compresseur, et encore une fois, je suis en colère contre le destin. Je suis née dans une famille aimante, faite pour le bonheur, j'aurais pu avoir un bel avenir, tout était possible. Mais la mort a frappé et a tout réduit à néant...

La vie est injuste, terriblement injuste.

J'ai dû parler tout haut, car la voix grave de Max, que je n'ai pas entendu approcher, me sort de ma torpeur :

- Mais tu peux changer le cours des choses, Harper. Ne t'inquiète pas, tout ira bien, j'y veillerai.
- Tu ne me laisseras pas, tu me le promets ?
- Oui. C'est ce que font les amis, non ?

Il n'en faut pas davantage pour que je me mette à pleurer dix fois plus et que je me jette dans ses bras. Il est là, mes amis sont là.

Peut-être que la vie n'est pas si injuste que cela.

Le retour se fait dans un calme impressionnant. Blue et Haïtïe dorment paisiblement dans leur fauteuil, Max et Monroe jouent aux cartes avec Lemmy. Arizona lit un roman, et moi, je ne peux détacher mon regard du hublot, réfléchissant encore aux témoignages du dossier.

Après avoir atterri et récupéré mes affaires, je salue tout le monde et file rapidement pour tenter d'attraper un taxi. Avant que je ne les quitte, Blue a tout juste le temps de me lancer :

- Et n'oublie pas d'aller baiser avant le boulot, ça te fera le plus grand bien !

Je me tourne, et tout en allumant une cigarette, je lui fais un doigt d'honneur affectueux, comme à notre habitude.

Une fois assise dans la voiture, je me surprends à donner au chauffeur une autre adresse que la mienne.

Apparemment, j'ai effectivement un grand besoin primaire à satisfaire, comme le sentait si bien Blue. Je ris toute seule en imaginant sa tête si elle savait qu'elle avait raison sur toute la ligne.

Le taxi se gare devant son immeuble, je saute dehors, puis le temps de prendre ma valise, je pénètre dans l'antre de ma *Sex Bomb*. Le gardien me salue, habitué maintenant à me voir, ce qui me laisse penser que je suis peut-être en train de m'installer dans une certaine routine. Et bizarrement, ça ne me fait pas fuir en courant. En appuyant sur le bouton d'appel de l'ascenseur, je réalise que je n'ai pas prévenu Mason. Mais en même temps, qui refuserait une bonne partie de jambes en l'air improvisée ?

Lorsque les portes s'ouvrent, je suis déjà toute moite de désir. Mon entrejambe me brûle, j'ai chaud, je tremble. Je n'en peux plus d'attendre, trop de temps s'est écoulé depuis notre dernière séance torride.

Je pose ma valise devant sa porte. Je frappe, un brin angoissée de voir sa réaction. J'ouvre mon chemisier blanc, laissant ainsi apparaître mon soutien-gorge en dentelle, je détache ma queue-de-cheval, et tout en m'appuyant sur l'encadrement de la porte, je tente de prendre la position la plus sexy possible. La porte s'ouvre après des minutes paraissant des heures, et je le vois enfin. Il ne porte qu'un jean déboutonné, faisant apparaître la toison de son intimité. Il a des lunettes sur le nez, un accessoire qui lui offre un air encore plus sensuel, et je me répète « Bordel, ce qu'il est beau ! ».

Mason a un mouvement de surprise, mais quand il plonge son regard dans le mien, il me sourit, un sourire à faire fondre n'importe quelle culotte. Et sans attendre un instant de plus, je lui saute au cou pour l'embrasser voracement. Ma langue s'immisce à travers ses lèvres, l'invitant à suivre ma cadence.

Mon Dieu, ce qu'il m'a manqué !

Sa bouche a un goût de bière et de chocolat. Je succombe de tout mon être à celui qui est arrivé dans ma vie sans que je m'y attende un seul instant.

Mason me tire violemment contre lui, agrippe mes fesses dans ses mains, et tout en me faisant entrer dans son appartement, il repousse la porte du pied derrière nous. Il m'entraîne directement dans sa chambre et me bascule délicatement sur son lit. Il a senti que j'avais besoin de le retrouver, de l'avoir en moi.

Je suis allongée sur le dos, l'observant, lui qui hante mes pensées depuis quelques semaines déjà.

Il commence lentement à ôter son jean. Il se retrouve ainsi nu devant moi.

Il est plus que beau, il est parfait.

Quand bien même aurait-il un défaut physique que je m'en foutrais. Mason semble fait pour moi, il me comprend, son corps répond au mien comme aucun autre. Il sait et supporte mes indécisions, mes règles qui n'en sont pas, mes besoins de son corps, mes silences... Il me regarde de telle façon que je me sens belle.

Il entreprend de me déshabiller entièrement et ses mains commencent à se promener partout sur mon corps, comme s'il était affamé et en manque. Il pose ses lèvres dans mon cou et mord légèrement ma peau, me faisant pousser un cri de surprise. Je tire doucement ses cheveux, l'obligeant ainsi à relever sa

tête et à stopper ses élans. S'il continue, je vais avoir un orgasme sans l'avoir eu en moi, et c'est hors de question ! Quand il se redresse et me fait face, je ne peux résister à la tentation de glisser ma main le long de son ventre. Je touche son sexe, déjà fort et dur. Tout en gardant mes yeux rivés aux siens, je commence à effectuer un va-et-vient lent et sensuel. Il penche la tête vers moi et, tout en fermant ses paupières, grogne de plaisir.

– Je n'en peux plus, Harper, tu vas me tuer ! Je veux être en toi... maintenant.

Comme moi, il ne peut plus attendre et cela me touche bien plus qu'un simple désir physique ne le devrait. Mason se penche vers la table de nuit, récupère un préservatif et l'enfile, puis délicatement, il se couche sur moi, ouvrant mes cuisses autant qu'il le peut. Son sexe effleure le mien, ma frustration est à son comble, j'ai envie qu'il me pénètre maintenant ! Lui sourit malicieusement car il sait ce qu'il provoque en moi et s'en amuse.

Décidant de jouer le même jeu que lui, je soulève légèrement mon bassin en de lentes caresses de mon intimité contre son érection. Ses yeux se voilent de désir. Cette fois, c'est moi qui lui souris. Et enfin, n'y tenant plus, il me pénètre, un cri profond et aigu m'échappe tant le plaisir est fort.

Mason s'arrête un instant, comme cherchant un signe de souffrance sur mon visage, mais tout en caressant sa joue, je lui indique sans avoir à prononcer un mot que tout va bien. Son bassin entame alors une danse sensuelle qui me laisse plusieurs fois au bord de l'orgasme, à voguer dans l'océan du désir, encore et encore. Il embrasse ma bouche, caresse mes seins, mord mes épaules... Il est partout à la fois, comme s'il avait besoin de s'approprier chaque parcelle de ma peau, dans une urgence que je ressens aussi. On croirait des drogués en manque de leur dose, en manque de l'autre.

J'agrippe ses fesses dans mes mains, je le griffe, lui faisant lâcher un râle animal, bestial.

Le rythme ralentit, s'accélère, c'est doux, c'est bon, douloureux, léger, brutal...

Puis après un dernier coup de reins, il gémit fort en répétant mon prénom, ce qui a l'effet automatique de me faire partir moi aussi de l'autre côté de la frontière.

Mason se tient au-dessus de moi et nous restons ainsi plusieurs minutes ensemble sans bouger, sans parler, presque sans respirer. Je lui caresse les cheveux et j'inspire son odeur si exquise après tant d'ardeur. Il m'appartient, entièrement. Il n'est qu'à moi, il veut mon plaisir, ne se plaint jamais, et moi je suis là, profitant de lui comme je peux, me demandant parfois ce que je vais bien pouvoir faire demain lorsque le soleil se lèvera.

Après de longues minutes passées ainsi, il se relève et se dirige vers la salle de bains, me laissant admirer à l'envi son corps divin. Sa musculature est impressionnante, une perfection totale, comme sortie tout droit du pinceau d'un peintre.

Je suis incapable de bouger, pleinement satisfaite, apaisée, sereine. Je fixe mes yeux sur le plafond et ne peux m'empêcher de penser que je reviens sans cesse vers le même homme depuis quelque temps. Que cela soit pour coucher avec lui ou pour trouver un apaisement psychologique. Avec Mason, j'ai l'impression que les blessures se referment, que la vie reprend ses droits, que ma peur reflue.

Je ne peux pas expliquer cette attirance, cette envie primaire qui habitent en moi depuis notre rencontre, c'est totalement inconnu comme sentiment. Mais étrangement, encore une fois, je n'ai pas peur. Quoi qu'il arrive, pour le moment, Mason est le remède à tous mes maux et je me satisfais de cet état passager.

Lorsqu'il revient de la salle de bains, il a l'air étonné de me trouver encore là. Il se couche près de moi sans me toucher. Il suit mon regard pour fixer à son tour le plafond, et dans un souffle, il me glisse :

– Bonjour, vous.

Je souris, amusée de la situation. Je suis en train de franchir une étape. Je viens de m'envoyer en l'air avec lui, et pour la première fois, je ne prends pas la fuite en silence. J'aspire même à prolonger ce moment.

– Bonjour, toi, lui réponds-je en souriant.

– Je t'ai manqué, apparemment. Tes vacances n'étaient pas aussi jouissives que ton copain de baise ?

– Si, c'était parfait, mais mon corps a des envies insatiables. Et sur place, il n'y avait que deux hommes : Max, qui pourrait être mon père, et Sam, le chéri de Dottie. Donc, j'ai dû prendre mon mal en patience.

– Fort heureusement, ta *Sex Bomb* attendait bien sagement à la maison.

– Oui, j'en ai de la chance, n'est-ce pas ?

Il rit, mais ne répond pas.

– Je t'ai manqué, Mason ?

Il soupire fort, marque un temps d'arrêt, méditant probablement le mensonge qu'il va devoir me servir.

– Un peu, mais j'étais avec ma sœur, donc le temps est passé vite.

Je suis surprise par l'honnêteté dont il fait preuve, sa réponse me déstabilise.

– Je ne savais pas que tu avais une sœur, commenté-je, ne trouvant rien de spirituel à dire.

– En même temps, tu ne sais rien de moi, Harper. Entre nous, c'est du sexe et rien de plus ; le reste, tu refuses.

Je ferme les yeux, sa réflexion me fait mal. Je suis incapable d'accepter la situation. J'ai parlé d'un pacte entre nous, de règles, mais depuis le début, je suis perdue. Comment peut-il ne pas le voir ?

Pourtant, je sens que la magie opère en moi depuis un moment, mais trouillardes comme je suis, je refuse de voir la réalité en face et de reconnaître mon erreur.

– Ne fais pas ça, Mason, s'il te plaît, murmuré-je, les yeux toujours fixés au plafond.

– Ne fais pas quoi ? Énoncer à voix haute une vérité blessante ?

Il se lève, pour se positionner face à moi, le regard dur et brûlant de colère.

J'abandonne le lit à mon tour, et tout en récupérant mes vêtements, je baisse la tête pour ne plus avoir à l'affronter.

– Harper, regarde-moi.

Je garde le silence, incapable de me battre, de réagir.

– Regarde-moi, putain ! Harper, tu fais quoi ? Tu fuis encore une fois, c'est ça ?

– Tu veux quoi ? lui demandé-je, incapable de répondre autrement qu'en l'agressant. Sauver une pauvre fille et avoir la gratitude éternelle dont tu as tant besoin, pour pouvoir continuer à te regarder dans un miroir chaque matin ?

– Tu ne comprends vraiment rien, Harper...

Il recule pour s'asseoir contre le mur, me faisant penser à un enfant terrifié et malheureux.

– Je suis fou de toi depuis le début. Dès que j'ai posé les yeux sur toi, il y a un an, je suis tombé sous le charme.

Un an ?

Mais cela ne fait que quelques semaines que nous nous voyons ! À moins que j'aie loupé un truc ?

Je suis clouée sur place en entendant cette confidence,

– Ça te laisse sur le cul, hein ? Oui, un an, Harper. J'étais là lors de ton premier soir de travail. Tu m'as subjuguée. Tu me paraissais tellement belle et si assurée. Et à cet instant précis, j'ai su que je serais incapable de t'ôter de mon esprit. Je suis resté ainsi pendant des mois à t'observer de loin, assistant à tes danses endiablées, à tes fous rires, mais surtout à te voir draguer avec indécence les clients. J'en étais malade, mais je ne pouvais rien faire d'autre que te regarder de loin, trop timide pour venir t'aborder, toi la nouvelle Pink dont tout le monde parlait.

Je me laisse aller contre le mur à côté de Mason, ébahie par ce qu'il me raconte et que j'étais loin d'imaginer.

– C'est ma sœur qui m'a dit de tenter ma chance, que je ne risquais rien. Au contraire, j'avais tout à y gagner. Tu sais, ma sœur est quelqu'un de très pragmatique. Elle est mon modèle, et sans elle, je serais toujours dans un coin du bar à imaginer l'effet de tes lèvres sur les miennes.

– Pourquoi ? Pourquoi tu me dis ça maintenant, Mason ? demandé-je doucement.

– Parce que ma sœur est malade, gravement malade... condamnée, et que j'ai envie de me rappeler tout ce qu'elle a fait pour moi. Elle m'a accompagné un soir au Pink, elle t'a vue et elle m'a souri. Et du haut de ses 18 ans, elle m'a dit : « Si tu n'essaies pas, tu ne sauras jamais. Si elle te plaît, dis-le-lui car les cœurs sont brisés par les regrets. Les mots qui ne sont pas dits sont les pires. Profite de chaque instant de ta vie, s'il te plaît, pour moi. »

Il sanglote doucement tout en se tenant la tête. Je me rapproche de lui pour tenter de le réconforter, mais au moment où il sent mes mains le toucher, il me repousse brutalement.

– Laisse-moi, Harper, ne me fais pas plus de mal que tu n'en as déjà fait.

– Tu savais, Mason, je ne t'ai jamais menti.

– Non, mais je suis un sentimental et j'espérais, je priais chaque jour pour que la magie opère et que tu t'ouvres enfin à moi. Mais depuis le début, je ne suis que ton jouet, une chose que tu peux jeter dans une poubelle.

Je pleure devant l'ironie du destin. Mason lui aussi va perdre sa sœur et en sera peut-être abîmé à jamais comme moi. Je connais cette douleur, mais je suis incapable de le réconforter, au risque de lui faire encore plus mal. Je pleure aussi devant l'impasse de la situation. Il me plaît, je me sens bien à ses côtés, mais lui désire plus et je suis encore incapable d'offrir davantage. Je sais que je peux y arriver, mais pas encore, pas maintenant.

– Tu vis dans ton passé, tu te refuses au futur. Pourquoi tu ne me fais pas confiance ? m'interroge Mason.

– Laisser autrui entrer dans ta vie, c'est lui donner le pouvoir de te détruire, tu sais. Je n'arriverai pas à soulager ta souffrance, et toi, tu m'abandonneras un jour, je te ferai trop de mal, je serai un fardeau...

Je suis incapable de continuer ma phrase, les larmes me montent aux yeux à l'idée que je puisse faire vivre à Mason ce que mon père a vécu avec ma mère. Je m'y refuse de toutes mes forces. Arizona avait raison de me mettre en garde : je ne dois pas blesser Mason, je ne dois pas penser qu'à moi.

– Je sais que tu souffres. Je l'ai vu dès le premier jour, et malgré cela je n'ai pas pris le large. Au contraire. J'ai eu peur, mais j'ai eu envie de tenter quand même, j'ai accepté tout de toi. Et tu sais pourquoi ? Parce que, non, je ne suis pas ce connard de fils à papa, je suis quelqu'un de bien qui, depuis qu'il est petit, vit dans une famille attendant la mort d'un enfant. Pourtant, j'ai les pieds sur terre et je veux croire en l'être humain, à sa capacité d'aider les autres. Mais tu es tellement aveuglée par ta souffrance, ta peur et ta colère que tu ne vois rien.

J'ai envie de hurler, de le frapper, de tout casser, mais aucun muscle de mon corps ne réagit. Et nous pleurons tous les deux, face à face. Je ne sais quoi dire, mais j'ai envie de lui faire comprendre que, malgré tout, il y a un petit espoir pour nous deux.

– Je suis navrée, Mason, je ne peux pas... pas encore.

– Je t'aime beaucoup, Harper, me répond-il en se relevant, mais je refuse de souffrir davantage. Pour moi, aimer est le plus beau cadeau au monde ; pour toi, il est plus facile de mourir que d'aimer. Alors donne-toi le mal de vivre, je me donne le mal d'amour.

Je ne sais pas exactement ce qu'il cherche à me faire comprendre avec sa dernière phrase, mais je sens par le poids du silence qui suit que quelque chose va se produire. Un pressentiment de mauvais augure que je refuse et qui me terrifie.

Mason plonge son regard attristé en moi. J'ai l'impression qu'il me supplie de dire quelque chose pour éviter ce qui va suivre.

Face à mon mutisme, il ouvre la bouche, et dans un dernier souffle, dans un dernier effort, il me glisse :

– Je suis navré, tu m’avais demandé de te prévenir, c’est chose faite : je suis incapable d’aller plus loin à tes côtés.

Je suis anéantie, et sous un flot de larmes, je me relève sans aucune dignité. Je le regarde une dernière fois, pour graver à tout jamais son visage dans mon esprit. J’ai imposé les règles du jeu, je lui ai toujours laissé la possibilité d’arrêter notre relation lorsqu’il ne pourrait plus supporter mes conditions, je savais depuis le début que ce moment pouvait arriver.

Ce nouveau chaos dans ma vie, j’en suis l’unique responsable...

13. Tom Odell – *Another Love*

Je quitte l'appartement aussi vite que je peux, faisant claquer mes talons sur le sol carrelé de l'immeuble. Je dévale les escaliers quatre à quatre pour débouler comme une furie dans le hall. Je vois le gardien me jeter un regard affolé, mais je n'y prête pas attention. Je sors de l'immeuble, ôte mes chaussures et je cours, en pleurant toutes les larmes de mon corps. Un torrent s'écoule de mes yeux. Je suis incapable de maîtriser mes émotions, dévastée par ce qui vient de se passer.

Je le déteste, je le hais plus que tout au monde, mais je me déteste tout autant de m'être attachée, d'avoir cédé à la tentation en faillant à mes promesses, d'avoir été incapable de changer au bon moment pour lui, pour moi...

À bout de souffle, sans vraiment m'en rendre compte, j'arrive jusque devant chez Max. Mon subconscient m'a poussée à me rendre chez lui en premier. Je frappe violemment à sa porte et, quelques minutes plus tard, lorsqu'il m'ouvre enfin, je me jette en larmes dans ses bras. Je suis incapable de parler, incapable de lui expliquer la situation. Je sais qu'il doit angoisser et imaginer n'importe quoi, mais pour le moment, je ne souhaite qu'une seule chose : la tendresse et le réconfort d'un ami.

Comme toujours, il comprend et ne dit rien. Il me soulève dans ses bras, claque la porte avec son pied et me fait entrer chez lui, en sécurité. Il traverse l'appartement et me couche dans le lit, borde la couette, créant ainsi un cocon impénétrable et protecteur.

Je continue de pleurer encore et encore, toujours éperdue de chagrin.

Mason m'a laissée tomber. Comme tous les autres. Comme ma mère, comme mon père. Et c'est de ma faute : je suis incapable de répondre à ses attentes.

Comment ai-je pu croire que tout allait changer ?

Je suis à nouveau seule, livrée à moi-même, alors que j'apercevais de la lumière au fond du tunnel.

Je les hais tous autant qu'ils sont. Je n'ai pas besoin d'eux pour survivre.

Je sors de ma torpeur, attirée par une odeur de café. J'ouvre les yeux, et l'espace d'un instant, je ne comprends pas où je suis. Puis soudain, je me remémore les événements de la veille : Mason, ma fuite, les bras de Max, le sommeil libérateur.

La réalité me fouette le visage violemment sans ménagement, et je suis sur le point de craquer à nouveau. J'ai dû sombrer de fatigue à un moment donné, épuisée de chagrin. Je refuse de poser un pied à terre, comme si cela allait m'obliger à affronter les conséquences d'hier soir.

Je porte la couette sur mon visage et me mets en position fœtale, comme lorsque j'étais enfant et que ma mère divaguait – c'était la seule façon pour moi de me protéger et d'oublier la souffrance qui habitait en elle.

J'aimerais tellement me réveiller de ce cauchemar et voir que tout ce qui a été ma vie jusqu'à aujourd'hui n'a jamais existé. Que je suis Harper, 21 ans, étudiante, avec une famille heureuse et aimante, une bande d'amis et surtout un fiancé.

Je ne veux plus de cette Harper alcoolique, droguée à la fête, à la danse et au sexe, handicapée des sentiments, incapable d'empathie. Je ne supporte plus cette fille qui se plaint et ne voit rien.

Putain, mais qu'est-ce que Mason a bousillé en moi ? Jusque-là, cette existence m'allait bien, je me débrouillais, je n'avais pas d'état d'âme, je ne demandais rien de plus. Il a fallu qu'il arrive pour me faire croire en un monde meilleur. Je pleure encore et encore, usée, seule, perdue, réalisant que la Harper d'avant vivait dans le mensonge, mais que celle d'aujourd'hui ne sait pas comment faire autrement.

J'entends des pas et des chuchotements qui me sortent une nouvelle fois des ténèbres. Je tourne mon corps qui me fait mal d'être resté dans la même position si longtemps, pour découvrir Max et Arizona à mon chevet. Ari me gratifie de son plus beau sourire.

- Bonjour, Belle au bois dormant, tu vas mieux ? me glisse-t-elle tout doucement.
- Je dors depuis combien de temps ? Je vais me lever. Ne t'en fais pas, je serai prête pour le service.
- Taratata ! Ce soir, c'est congé pour toi. Tu as des heures à récupérer, tout est déjà arrangé.
- Il est dix-sept heures, ajoute Max. Tu dors depuis ton arrivée, tu avais du sommeil en retard. Je vais aller bosser et j'ai préféré mettre Ari au courant de la situation, parce que les histoires d'hormones et de femmes, ça me fait flipper.

Je souris, je sais qu'il s'inquiète de me voir tant souffrir, et comme à son habitude, il ne sait pas l'exprimer.

- Je suis désolée, Arizona, pour tous les désagréments. Tu dois regretter de m'avoir dans ton équipe.
- Arrête tes conneries, tu sais bien que je t'adore. Et ce que tu traverses est bon signe : tu es vivante et tu commences à sortir la tête de l'eau. C'était le but, non ?

Je ne sais pas ce qu'elle raconte, mais je n'ai pas la force de lui poser plus de questions. Je ferme les yeux et tente de plonger à nouveau dans ce sommeil qui me fait tout oublier.

- À demain, Harper. Et si besoin, tu téléphones au bar, on débarquera rapidement.
- OK, merci, trouvé-je la force de lui dire.

Je me tourne, indiquant ainsi que la conversation est terminée. Je n'ai plus de forces, je ne veux plus parler. À personne.

J'entends alors la porte de l'appartement claquer et me voici seule à nouveau face à mes pensées.

Mason m'a reproché de me servir des autres, de jouer avec leurs sentiments. Il a tort, je suis attentive aux gens que j'apprécie, c'est juste que je m'y prends mal. Il a sous-entendu que j'étais incapable d'aimer quelqu'un plus que moi-même. Est-ce que c'est vrai ? Je ne le crois pas. Je me déteste et je suis incapable d'aimer un homme.

Et d'ailleurs, pour quoi faire ?

Rentrer dans une routine, appartenir à une autre personne, ne plus être libre de rien, devoir constamment le rendre heureux et fier ? Pourquoi ? Pourquoi désirer cela alors qu'en étant seule, on n'a pas à se soucier du regard de l'autre ?

Mon père n'arrêtait pas de s'inquiéter pour ma mère et elle se fichait bien de ce que cela impliquait. Il était constamment en train de la surveiller, d'épier ses moindres faits et gestes, pour être certain qu'elle ne commette pas d'impairs. Il ne vivait que pour elle et elle se moquait de lui, de ses idéaux, de ses aspirations. Elle le faisait souffrir et elle me faisait souffrir.

Est-ce une vie pour une famille ? Mon père a-t-il mérité cette existence-là ? Et moi, serai-je capable de construire un autre modèle familial que celui de mon enfance ? Je préfère laisser Mason trouver l'amour auprès d'une femme qui le mérite et qui sera à même de l'aimer respectueusement.

Cette conclusion est si douloureuse que je pleure à nouveau, dévastée jusqu'au fond de mon cœur. Incapable d'en supporter davantage, je replonge dans les abysses des ténèbres.

Et c'est à cet instant précis que la porte s'ouvre délicatement. J'entends les pas de quelqu'un approcher. Je sens le lit s'affaisser sous le poids d'un corps qui se couche près de moi. Je me fiche bien de savoir qui c'est tant qu'on me fout la paix.

Mais lorsque j'entends ce son de voix si familier qui fredonne doucement, je suis la plus heureuse du monde. Dottie est là, allongée à mes côtés, et elle me serre fort dans ses bras maternels.

– Chut, ça va aller, ma petite, ça va aller, je suis là. Laisse-toi faire.

Comme une mère rassurant son enfant apeuré, elle me cajole avec un amour inconditionnel. Quoi qu'il arrive, elle sera là. J'ai beau penser que je peux survivre seule, le sentiment de plénitude qui m'envahit grâce à la présence de Dottie tendrait à prouver que ce n'est pas vrai.

Je ferme les yeux et me plonge dans de vieux, très vieux souvenirs dont je n'imaginai même pas l'existence. Je suis tombée de mon vélo, et maman est arrivée en courant les mains pleines de farine pour me prendre dans ses bras et me soigner. Un jour, elle m'a aimée. Un jour, elle s'est souciée de moi. Un jour, elle a vu que j'existais, elle ne m'a pas laissée tomber.

Maman...

Le soleil frappe mon visage, j'ouvre les yeux gonflés par toutes les larmes que j'ai versées. Un nouveau jour se lève, et il est temps pour moi de me lever également. Il faut que j'affronte tout ça.

Je sors du lit et constate que je porte toujours ma robe. Je l'ôte et attrape un tee-shirt de Max qui traîne sur une chaise à côté. Dans le salon, je découvre Dottie couchée dans le canapé, un roman à la main.

– Ah, bonjour, te voilà revenue d'entre les morts.

Je souris et hoche la tête. Je me dirige vers la cafetière pour me servir un énorme bol, sachant que la journée s'annonce longue et pénible.

– Merci.

C'est la seule chose qui me vient à l'esprit en la voyant là, à des kilomètres de chez elle. Ils ont dû l'appeler à l'aide et elle a débarqué ici pour moi, pour me porter secours.

– De rien, c'est fait pour ça, la famille.

Je prends place à ses côtés en tailleur et je glisse un plaid sur mes jambes.

– Alors, tu me racontes ? Ça fait deux jours que tu dors et que tu pleures, tu as même hurlé dans ton sommeil. Que se passe-t-il, Harper ?

Je braque mon regard vers la fenêtre et, après un reniflement peu féminin, je décide de lui dire la vérité nue et brute :

– Mason m'a quittée.

– Mason ? Ton copain de baise ? Comment peut-on quitter quelqu'un lorsqu'on n'est pas un couple, Harper ? C'est un nouveau code de conduite chez les jeunes ?

Je ris. En l'entendant formuler les choses ainsi, je me rends compte que la situation est encore plus absurde que ce que je pensais.

– Nous n'étions pas un couple, non...

– Très bien. Alors pourquoi te mettre dans un tel état ? Tu le savais bien que ça allait s'arrêter à un moment donné, tu le lui avais même demandé ! Alors pourquoi tant de pleurs aujourd'hui ?

– Je sais, Dottie. Je suis perdue, je n'ai aucun repère, je n'arrive pas à gérer, je ne pensais pas que Mason était aussi important pour moi...

– Écoute, soupire-t-elle, je pense que tu es amoureuse de ton grand pénis. Il est magique, il t'a eue, et alors ? Est-ce si terrible d'envisager un avenir à deux ?

– Oui ! je m'exclame.

– Bien, bien, bien. Donc, conclusion : tu es attirée par son sexe, il est amoureux, mais tu refuses une relation durable. De ce fait, il se barre avant qu'il ne soit trop tard pour lui, ce qui te plonge dans le coma. Bon, que faisons-nous maintenant, petite ?

Je me mure dans le silence, la réalité énoncée de cette façon, par quelqu'un comme Dottie, me dérouté. Je me sens ridicule. Et le suis probablement depuis que j'ai rencontré Mason...

– Je ne sais pas quoi faire, Dottie. Je sens qu'au fond de moi quelque chose s'est brisé lorsqu'il m'a quittée. Mais il a fait exactement ce que j'attendais de lui. Tu crois que je suis en train de devenir folle ?

Elle rit et me répond :

– Si tu es folle, alors la majorité des gens le sont. Non, tu es une jeune femme amoureuse, mais effrayée, car tu as grandi trop vite au sein d'une famille hors norme, étrange, aimante aussi, mais c'était de l'amour poussé à l'extrême, destructeur car abîmé par la maladie, les secrets. C'est donc légitime que tu ne saches pas comment faire et que tu sois effrayée car l'inconnu fait peur. Tu vas rester ainsi combien de temps, à vivre à demi et à tenter de garder la tête hors de l'eau ? Cela n'a rien de sain, ma petite, bien au contraire. Tu te tues à petit feu...

– Mais si...

– Mais si quoi, Harper ? Mais si tu étais comme elle ? Tu as peu de risques de l'être, sinon tu aurais déjà eu des signes. Et sortir avec un futur médecin, c'est la preuve que tu es saine d'esprit, sinon il serait bidon en diagnostic, ton mec.

Je me mets à rire. Son raisonnement n'a rien de scientifique encore une fois, mais Dottie a le don de dédramatiser n'importe quelle situation.

– Tu as tout autant de risques de mourir écrasée sur la route, tuée par un taré, étouffée dans ton vomi, d'avoir un cancer, et j'en passe, ajoute-t-elle. Personne n'est à l'abri d'un drame, c'est ainsi, c'est la vie. Mais si nous vivons dans le passé et dans la peur du futur, nous mourons sans avoir vraiment vécu, incapables d'avancer. Je te l'ai déjà dit, Harper. Et aujourd'hui, tu te fais du mal à toi-même.

– Et si je le décevais ? Je refuse de voir ça dans ses yeux.

– Mais aimer, c'est aussi ça, c'est vivre des tas d'émotions à deux, pour se relever plus fort et plus beau à chaque fois. C'est toi qui n'as pas compris le sens du mot « aimer ». Tu es persuadée qu'il s'agit d'un mythe où chaque être humain devient divin et ne doit pas commettre d'erreurs. Arrête la picole, ma vieille ! Je ne sais pas ce que tu prends, mais ça attaque. En plus, le fait que tu ne veuilles pas qu'il souffre est la preuve même que tu l'aimes de toute façon, malgré toi. Mais en le mettant à l'écart ainsi, tu le fais souffrir aussi. Tu souffriras, il souffrira ! Et c'est s'autoriser à aimer qui permet de soulager toute cette souffrance !

Le silence s'installe. Je prends conscience au fur et à mesure de tout ce qu'elle me dit.

– Depuis petite, commencé-je la gorge nouée, je n'ai pas de parents à qui demander conseil, pas de sœurs à qui me confier, pas d'amies pour prendre exemple. Personne... Et je pense que je me suis créé un monde bien à moi, égoïste parfois.

– C'est normal et je ne te juge pas. Mais si tu veux un conseil : il est grand temps de reprendre pied dans la réalité et de changer le cours de ton avenir. Tu as la chance d'avoir rencontré un homme brillant qui t'aime et te regarde comme si tu étais la huitième merveille du monde. Profites-en avant qu'il ne soit trop tard et de le regretter toute ta vie.

– Je sais...

– Tu sais... mais il te faut encore du temps pour l'admettre. Mais attention, Harper, n'attends pas l'instant parfait, saisis l'instant et rends-le parfait.

– Et s'il était déjà trop tard ? S'il partait à tout jamais de ma vie parce qu'il refuse d'attendre plus longtemps ?

– Si une personne t'aime vraiment, elle ne part jamais. Comme disait Gandhi : « Sois le changement que tu veux voir dans le monde. »

Je médite le sens de ces paroles. Que suis-je censée décider maintenant ?

Je me demande ce que Gandhi ferait à place... et cette idée me fait rire intérieurement. Ses problématiques étaient autrement plus compliquées que les miennes !

Et c'est à moi de savoir quelles décisions prendre avant qu'il ne soit trop tard.

14. Lily Allen – *Somewhere Only We Know*

Cela fait six jours que je suis chez Max, allant du lit au canapé, passant mon temps à dormir ou à pleurer. Malgré mes bonnes résolutions, je n'ai pas trouvé la force de changer. Je suis vraiment sur un fil.

Mais aujourd'hui, je sens que ce n'est plus possible et que je ne peux pas rester ici éternellement.

Je sors de la chambre, et lorsque j'arrive dans le salon, je me rends compte que je suis seule : c'est vide et silencieux. Sur le bar, je découvre un petit mot de Dottie :

Je suis navrée, je devais rentrer à Miami : les affaires n'attendent pas et mon vagin n'en pouvait plus. Mais je ne me fais plus de souci pour toi, tu vas t'en sortir, tu es sur le chemin de la guérison. Tu voulais des conseils, des exemples, une écoute, alors je vais exaucer ta prière, petite. Le bonheur est un oiseau qui se pose sur ta main ; pour le garder, il ne faut surtout pas essayer de le saisir, mais il faut apprendre à voler à ses côtés. Je te souhaite plein de bonheur pour la suite, ma belle. Vis, profite, respire, aime... mais surtout lave-toi. Bisous de ta Dottie préférée.

Je ris à sa dernière injonction : effectivement, une douche s'impose !

Je bois le café que Max a préparé, puis je fonce à la salle de bains, écoutant le conseil avisé de ma vieille amie. L'eau bouillante revigore chaque partie de mon corps, me rappelant que je suis vivante. J'enfile ma robe de l'autre soir – je n'ai rien d'autre de plus présentable –, je change les draps, puis retourne au salon, bien décidée à attendre le retour de Max. Trente minutes plus tard, le voilà qui arrive.

– Salut, Max.

– Salut, Harper, dit-il de sa grosse voix que j'aime tant. Tu vas mieux ?

– Oui, je crois que cette fois-ci, ça y est. Merci, merci pour tout.

– De rien. Et je n'ai rien fait, ce sont les filles qui ont géré.

– Arrête. Tu m'as offert l'hospitalité, le refuge antisismique dont j'avais besoin, c'est énorme pour moi.

– Si je pouvais lui péter les rotules, ce serait encore mieux.

– Interdiction de toucher à Mason, il n'a rien à voir là-dedans. Ça ne concerne que moi, et moi seule, mon histoire, mes racines, rien de plus.

– Il t'a jetée.

– Non, il a obéi à mes règles, il s'est protégé au moment où il comprenait qu'il tombait amoureux.

– Et c'est ce que tu voulais ?

Il se recule et me regarde comme si j'étais maso, puis reprend :

– Tu te tires dans le pied toute seule, tu le sais ?

– Oui et non, j'avais besoin de me retrouver et de me connaître avant de pouvoir apprendre à connaître quelqu'un. C'est légitime, tu ne penses pas ?

– Mouais, je sais pas, je suis pas psy.

Il frotte sa tempe comme si parler sérieusement lui filait la migraine. Je ris devant cette parodie car Max est bien plus intelligent qu’il ne le pense lui-même.

– C’est vrai, tu es mal placé pour me donner des conseils, Hercule, le taquiné-je. Tu es fou amoureux de ta patronne et incapable de le lui dire, tu préfères la regarder partir aux bras d’autres hommes. Dans le genre maso, tu gagnes la couronne !

– Oh, la ferme, sale gosse. Allez, dégage de chez moi avant que je ne réponde plus de moi ! s’exclame-t-il avec un sourire affectueux.

Je me mets sur la pointe des pieds et l’embrasse sur la joue.

– Je t’aime, Thor, chuchoté-je à son oreille, plus que tu ne peux l’imaginer.

Je cours prendre ma pochette, enfiler mes chaussures, et sors, aussi rapidement que mon corps le permet. Après plusieurs jours à ne rien faire, mes muscles et articulations souffrent mais, pour l’instant, ce n’est pas mon problème principal.

Je prends un taxi et file chez moi. Je veux me changer, jeter des vieilles choses, faire un tri dans ma vie. C’est le commencement de ma nouvelle existence et je vais prendre les choses en main.

Mais avant cela, je fais un arrêt dans une petite boutique. Une idée vient de germer dans mon esprit et je pense que c’est la meilleure façon de démarrer le premier jour du reste de ma vie.

La nuit retombe sur Sacramento, et encore une fois, je cours après le temps... et un taxi. La chance est avec moi, en voilà un qui passe.

Je porte un *skinny* rouge et un haut en dentelle blanche. Je me sens légère, attirante, désirable. Après une course rapide dans les rues, mon chauffeur d’un soir s’arrête devant le Pink. Je lui paie sa course et j’entre dans ma taverne. Alors que je me dirige d’un pas alerte vers le comptoir, les filles arrêtent leur discussion et Blue court vers moi pour me prendre dans ses bras.

– Haaaaaààààààà, je suis tellement heureuse de te revoir. Putain, tu me manquais !

– Merci, ça fait du bien de revenir, lui dis-je sincèrement touchée.

Haïttie arrive devant moi, et tout en me tapant sur l’épaule, elle me lance :

– Revoilà la petite joueuse. Alors, tu t’es décidée à revenir nous voir finalement ?

– J’étais malade, mais Arizona a dû vous le dire, non ?

– Mouais, tu parles, la mononucléose à ton âge, mon cul ! Je pencherais plus pour la syphilis.

Je manque de m’étrangler en entendant l’excuse qu’Arizona a donnée à l’équipe. La mononucléose ? Après tout, pourquoi pas ? Ça justifie plutôt bien mon envie de dormir incessante.

– Bordel de merde, s'exclame Monroe me faisant sursauter, t'as coupé tes cheveux, Harper ? T'es tarée, ou quoi ?

Effectivement, c'était la première étape de mon changement intérieur : dire adieu à l'ancienne Harper sous toutes ses formes. Je touche machinalement mon petit carré plongeant.

– Tu n'aimes pas ?

– Si carrément ! Mais ça te change, tu fais plus femme, plus déterminée.

– Femme d'affaires, je dirais même, nous coupe Arizona tout en avançant doucement vers moi. Tu es resplendissante, Harper, tu es devenue une vraie femme. Bravo !

Seules elle et moi savons ce que cela signifie vraiment. Les filles nous regardent étrangement, sentant que quelque chose se cache derrière cette remarque qui, pour moi, signifie tout.

– Merci, Ari, merci pour tout.

Elle me répond par un clin d'œil puis, tout en frappant dans ses mains, elle nous crie, comme si de rien n'était :

– Allez, au boulot, les filles, le fric n'attend pas.

Chacune à leur tour, elles me tapent dans la main, me signifiant un bon retour, et comme chaque soir, nous entamons notre rituel. Mais cette fois, ce rituel a une saveur particulière pour moi. Je sens que tout est à la fois identique et si différent...

J'attends avec impatience les changements à venir, mais je suis aussi heureuse que certaines choses perdurent. Comme les filles et Max, comme le Pink...

Iko Iko résonne dans les enceintes, Haïttie sert des verres à tout le monde. Nous trinquons et buvons cul sec le poison ambré. Sans un mot, dans un silence religieux, nous prenons place et Max ouvre enfin notre paradis aux clients.

15. Mo – *New Year's Eve*

Je m'éclate comme une folle à servir mes clients. Cette ambiance m'avait manqué. Monroe et Haïttie sont en salle et me font rire par leurs anecdotes sexuelles qu'elles me glissent quand elles passent près du comptoir.

Max est toujours sur son tabouret à l'entrée de l'établissement. Je sens régulièrement ses coups d'œil sur nous. Blue est avec moi, chantant et dansant. On anime comme chaque nuit le bar, on séduit, on joue, on domine, on maîtrise la situation... C'est bon de se sentir vivante, à sa place au moins pour quelques heures.

C'est alors que Blue sort de je ne sais où un violon, puis se hisse sur le comptoir.

Toute la salle applaudit sachant pertinemment que cela annonce un petit spectacle. La renommée du bar, des Pink vient aussi du fait qu'elles ont toutes quelques dons qu'elles choisissent de dévoiler ou non.

Apparemment, celui de Blue, entre autres, est le violon, un secret qu'elle a bien conservé jusque-là. En tenue de cuir, la voilà qui commence à jouer un air assez rock'n'roll et c'est absolument génial à écouter.

Entraînées par le son, Monroe et Haïttie sautent à leur tour sur le comptoir et commencent à réaliser des pas de danse country.

Je ris, heureuse d'assister une nouvelle fois à tant de simplicité et de complicité entre elles. Ari se tient dans le fond, observant la scène avec amusement, et me fait signe de grimper à mon tour. La foule applaudit, hurle, crie nos prénoms, appréciant le spectacle.

Je monte donc rejoindre mes amies, et danse, tourne, vole avec elles, sans retenue, sans gêne. Libre, détachée, espiègle, je suis bien, je suis heureuse, et certainement plus moi-même que je ne l'ai jamais été.

Mon talent caché, c'est la scène. Enfant, je faisais du théâtre, j'adorais ça, interpréter, jouer un rôle de composition. Avec le temps, tout ceci s'est effacé, mais lorsque je suis au Pink et que je monte sur le zinc pour danser, virevolter, j'ai la sensation de revivre la même chose, d'être sur une scène et de lâcher prise. De libérer celle qui sommeille en moi...

La cloche sonne annonçant une nouvelle fois la fermeture. J'essuie les verres lorsque Monroe s'approche de moi et me glisse :

– Alors, heureuse ?

– Oh oui ! Plus que tu ne peux l'imaginer. Dis, Monroe... heu... tu me prêterais Lemmy cet après-midi ?

– Pardon ? Prêter ? Ce n'est pas un objet, tu sais, et il a cours jusqu'à dix-sept heures. C'est pour quoi ?

Je médite une réponse, celle qui paraîtra la moins absurde :

– Désolée, ce n'était peut-être pas « prêter » le bon mot. Tu sais comme je l'aime... En fait, disons que j'ai besoin de lui pour conquérir un oiseau qui s'est posé sur ma main.

Je la vois froncer les sourcils tellement ma phrase n'a aucun sens. Moi, je souris intérieurement sachant très bien à quoi je fais allusion.

– Heu, si ce n'est pas dangereux, alors je serais tentée de te dire oui, mais j'ai un doute, là. J'ai l'impression que ta mononucléose a détérioré tes neurones.

Je m'esclaffe car, après tout, c'est peut-être ça le secret : des neurones de merde en moins pour laisser place à du plus sain.

– Merci, Monroe, je te revaudrai ça, ma vieille.

– Mouais, j'espère bien.

Je salue tout le monde et rentre chez moi en paix avec moi-même, soulagée d'avoir retrouvé le chemin du travail sans encombre.

Pour la première fois depuis des lustres, je me couche et plonge dans un sommeil profond où les cauchemars cèdent leur place à de merveilleux rêves pleins de promesses.

Il est dix-sept heures trente, je tiens Lemmy par la main, et il me raconte sa journée d'école. Ce gamin est un rayon de soleil, il est tellement intelligent que ça en est parfois déstabilisant. En le regardant, je ne peux m'empêcher de me demander à quoi ressemblerait mon petit frère, ce qu'il ferait dans la vie, ce qu'il aimerait, si nous serions proches.

Il y a encore quelque temps, le simple fait d'évoquer ce souvenir m'aurait déprimée. Aujourd'hui, je souris en pensant à lui et à sa frimousse. Je sais que là où il est, il est avec papa, il n'est plus seul.

J'entre dans le grand bâtiment blanc avec mon petit compagnon pour me diriger vers l'accueil. L'infirmière nous demande ce qui nous amène et, après un piètre mensonge à propos de Lemmy, je suis autorisée à monter au service pédiatrique.

J'ai appelé plus tôt dans la journée, je sais donc que Mason est de garde aujourd'hui. Je suis vêtue d'un simple jean et d'un débardeur noir, je refusais de mettre ma seconde peau, celle de la Pink qu'il a toujours connue.

Lemmy est au courant de mon scénario et il sait quoi faire. Une infirmière nous installe dans un box et tire le rideau.

– Ça va aller, tata Harper ? Tu vas pas encore boire comme un trou, si tu échoues ?

J'éclate de rire. Max et ses conneries ! Il va falloir que je lui apprenne à épargner les chastes oreilles.

– Non. Et tu sais pourquoi ? Parce que, à partir du moment où j'essaie, je ne peux pas totalement échouer. J'ai déjà gagné en quelque sorte.

– Ha. Je comprends pas tout, mais si tu le dis.

Je souris délicatement devant ce petit trésor si innocent.

Le rideau s'ouvre derrière moi au son d'une voix qui me fait sursauter, reconnaissable entre toutes : c'est lui, mon superhéros, c'est Mason. Je me tourne doucement pour lui faire face et plonger mes yeux dans les siens.

Lorsqu'il me reconnaît, il a un mouvement de recul. Il ne semble pas savoir comment réagir.

– Heu, bonjour, Harper. Salut, Lemmy. Vous avez un souci ?

– Elle a le cœur malade.

La voix de Lemmy me ramène à la réalité. J'étais absorbée par la beauté de mon amant en blouse blanche, un stéthoscope autour du cou. Il est encore plus beau que dans mes souvenirs, malgré l'air fatigué qu'il traîne.

– Alors, je ne peux rien faire, répond Mason, je suis pédiatre, et non cardiologue.

Lemmy explose de rire et continue :

– Mais non, gros idiot, pas ça.

– Pardon ?

Je m'avance donc pour demander à Mason de rester là un instant avec Lemmy, le temps pour moi d'aller chercher le gros sac que j'ai trimballé jusqu'ici. J'en sors d'énormes ballons roses en forme de cœur, je lui tends le tout et je commence alors mon monologue :

– Ne me coupe pas la parole, s'il te plaît, le supplié-je presque. Laisse-moi aller au bout de ce que je souhaite te dire. Je te demande juste quelques minutes de ton temps pour me laisser m'expliquer... Très jeune, j'ai été livrée à moi-même, j'ai dû grandir très vite, devenir la mère de ma propre mère, assumer ses responsabilités, la rassurer, lui faire oublier ses peurs, panser ses blessures. J'ai dû nettoyer le sang de mon père le jour où elle l'a tué, voir la vie quitter son regard. Durant de nombreuses années, je pensais que le monstre qui habitait en elle vivait aussi en moi, que j'allais un jour perdre la raison et faire du mal aux gens présents autour de moi. Par peur et lâcheté, je me suis refusée à tout projet d'avenir, j'ai repoussé toutes les mains qui se tendaient devant moi et j'ai craché sur le bonheur. Je pensais réellement que c'était la seule façon d'aborder la vie. Mais je m'asphyxiais à petit feu...

Je souffle et reprends ma respiration, avant d'enchaîner :

– Puis un jour, j'ai rencontré un superhéros. Il est arrivé avec sa cape et ses super-pouvoirs. Il m'a

aidé à comprendre que je n'étais pas comme ma mère, il m'a montré que derrière les ténèbres se tenait la beauté du monde... C'est toi qui as raison sur toute la ligne, Mason. Je sais qu'on se connaît assez peu finalement, je serais bien incapable de dire quelle est ta couleur préférée, ton équipe de base-ball préférée, rien de tout ça. Mais je sais malgré tout que je suis folle de toi et que je veux par-dessus tout me soigner et guérir pour t'ouvrir mon cœur. Je ne peux plus vivre dans le chagrin et l'amertume, en refusant d'aimer par peur de souffrir ; c'est comme refuser de vivre par peur de mourir, ça ne sert à rien. J'ai encore une longue route sinueuse devant moi, mais avec toi, je sens que tout est possible.

Je fixe mon regard au sol, incapable d'affronter le sien. J'ai à présent tout dit, ou presque :

– Je te demande pardon, pardon de t'avoir utilisé, de t'avoir traité de la sorte. Je suis navrée si je t'ai fait du mal, je ne le voulais pas, vraiment. Si je pouvais changer le cours des choses, je le ferais immédiatement. Je m'excuse d'avoir été le monstre que j'avais peur de devenir. Et je comprendrais que tu ne veuilles pas me donner une seconde chance après ça...

Ne sachant comment continuer, je relève la tête pour le regarder une dernière fois avant qu'il ne disparaisse à tout jamais de mon univers. Lui ne dit rien, il baisse le regard, comme gêné par tant de confidences soudaines. Je prends Lemmy dans mes bras, et lorsque je passe à côté de Mason, je lui glisse une dernière confidence :

– Tu sais, tu n'es pas resté longtemps *Sex Bomb* dans les contacts de mon téléphone, j'ai vite changé pour *Superhéros*.

Il me regarde interloqué par ce surnom que je n'ai jamais employé devant lui.

– C'est peut-être cliché, expliqué-je, mais tu es le superhéros qui m'a sauvée des ténèbres, celui qui m'a montré que je pouvais éprouver des émotions fortes et intenses, mais surtout que malgré mon histoire quelqu'un pouvait m'aimer pour ce que je suis. Mon superhéros de l'amour...

À ces paroles, je sors du box et pars sans un autre regard vers lui. J'en suis incapable. Mason ne cherche pas à me rattraper. Une unique larme coule sur ma joue.

Lemmy agrippe ma main aussi fort qu'il le peut, indiquant qu'il m'aime et qu'il est avec moi dans cette épreuve. Il ne doit pas tout comprendre, je me suis servi de lui, et comme souvent, je n'ai pas pensé aux autres avant d'agir. Je ne changerai pas du jour au lendemain, mais je peux le faire.

En sortant de l'hôpital, je m'arrête, lève la tête vers le ciel et respire tout l'air dont je suis capable.

J'ai été obligée d'assumer les conséquences de mes actes, de lui demander pardon de l'avoir déçu. Mais au final, rien ne s'est abattu sur moi. Au contraire, je viens de remporter une première bataille. Moi qui me croyais plus mature que les jeunes de mon âge, je me trompais et je grandis enfin.

Je regarde mon petit homme, le seul que j'ai toujours aimé de façon inconditionnelle :

– Mac Do, mon petit cœur ?

Il se met automatiquement à sautiller sur place en hurlant :

– Oh ouiiiiiiiiiii, merci, tata Harper.

Nous voici donc, lui et moi, main dans la main, dans une nouvelle direction...

16. The Weeknd – *The Hills*

Il est vingt-trois heures. J'ai beau ne pas avoir eu de signe de vie de Mason, je suis sereine. Dans une autre vie, j'aurais certainement pété un câble, je me serais vengée sur d'autres hommes, mais là, j'accepte totalement ce silence.

Blue me fouette les fesses avec son torchon et me dit :

– Alors, pétasse, ça te dit un après-midi sur le campus, demain ? Une amie m'invite.

Je ris jaune en repensant à ce qui s'est passé la dernière fois où je l'ai accompagnée.

– Certainement pas ! Tu as déjà oublié l'après-midi piscine et ce que Max a été obligé de faire pour sauver tes miches ?

– C'était rien du tout. Allez, viens !

– Non, désolée, mais demain, je ne suis pas libre.

– Tu vas faire quoi ? Voir ton pacte sexuel ? Il doit en avoir une magique pour que l'inconstante Harper reste dans un seul lit.

Je continue de servir des verres silencieusement, songeant à Mason et à ces moments passés auprès de lui. À partir de maintenant, ce sont des souvenirs. Je suis déjà nostalgique de cette période que je n'ai pas su apprécier à sa juste valeur.

– Oh, Harper, tu rêves ?

– Blue, je peux te poser une question ?

– Bien sûr.

– Qu'est-ce qui t'a poussée à venir bosser ici ?

Elle se retourne, comme frappée par la foudre. Je crois un instant qu'elle va s'en aller sans me répondre, mais elle revient sur ses pas et me glisse :

– La mort.

Je plonge mes yeux dans les siens. Sa brève réponse me rappelle que je ne suis pas seule au monde avec mes blessures, que d'autres souffrent en silence, parfois bien plus que moi, et tentent de jouer un rôle pour faire bonne figure. Et je ne sais pas si cela doit me rassurer ou bien au contraire me faire peur.

– Harper, ne te fais pas de nœuds au cerveau, on a tous des saloperies à cacher, mais tu sais bien qu'ici nous sommes en sécurité.

– Tu partiras un jour, Blue ?

– Oui, je l'espère. Ça signifiera que j'en aurai assez fait pour maîtriser un peu mon avenir. Et toi ?

Je réfléchis quelques instants, relevant la tête, observant Monroe et Haïttie rire avec des clients, Max faire peur à des étudiants et Arizona assise au comptoir avec des policiers. Je sais que j'ai enfin ma réponse :

- Oui, Blue, affirmé-je calmement, je partirai un jour, bientôt.
- Alors, tu me manqueras énormément, Harper.
- Toi aussi, tu me manqueras, Blue.

Elle m'embrasse sur la joue, et mine de rien, retourne servir ses clients. Je regarde la pendule et vois avec satisfaction qu'il est l'heure de ma pause. Je fais signe discrètement à Ari que je sors. Je passe derrière le comptoir et me dirige vers notre petit salon privatif. Je prends mon portable et décide que c'est le bon moment pour envoyer un SMS à Gordon.

La réponse ne se fait pas attendre :

[Bravo, Harper, alors à demain.]

Je souris, j'avais peur, mais je l'ai fait.

Je grille une cigarette, puis retourne à mon poste. Étrangement, je surprends les filles en train de faire des messes basses et de me regarder en douce. Encore un pari à la con, mais je suis bien déterminée à ne pas me laisser avoir.

Alors que je sers un verre à un client, je suis étonnée d'entendre la musique s'arrêter. Je lève la tête vers Arizona pour savoir ce qu'il se passe, mais c'est Mason que je vois debout sur le comptoir à l'endroit opposé de celui où je suis.

Il est en costume gris, moulant son corps à la perfection. Il est coiffé négligemment et sa chemise blanche est légèrement ouverte au col. Je suis ébahie de le voir là, et surtout debout sur le zinc ! Je cherche des yeux Ari ou Max et comprends rapidement en voyant mes amis repliés dans le fond du bar que tout ceci était prémédité. Mason prend alors le micro, et après un rapide signe à Max, il commence à parler :

– Harper...

Sa voix a l'effet d'une décharge électrique sur mon entrejambe.

– ... je suis ici pour crier au monde entier que je t'aime. Je te prends avec tes secrets, avec tes peurs, avec tout. C'est aussi ça, aimer, c'est accepter l'inacceptable, et pour toi, rien que pour toi, je veux le faire. Je veux des réveils à deux, je veux des engueulades, je veux de la routine, je veux de l'intimité, je veux des promesses, je veux un avenir. Mais surtout, ce que je veux, c'est enfin avoir la chance de te faire l'amour chaque nuit jusqu'à la fin de ta vie. Parce que tu le mérites, parce que je ne te laisserai jamais seule, jamais.

Je suis effondrée, je pleure toutes les larmes de mon corps, mais contrairement à celles versées les dernières semaines, celles-ci sont de bonheur.

Je suis folle de lui depuis le premier soir, quand il m'a attendue dehors. Depuis le premier baiser, depuis le premier sourire. Une bougie s'est allumée au fond de moi, et malgré l'envie de nier son existence, de l'éteindre, elle est restée présente, me rappelant sans cesse que j'éprouvais des sentiments pour lui. C'est bien pour ça que j'ai eu cette drôle d'idée de lui proposer un pacte sexuel. Je le voulais à moi, rien qu'à moi, tout en me gardant la possibilité de me détacher de lui dès que j'en aurais eu envie. Il m'a déstabilisée dès le départ, il m'a poussée à me chercher, à me comprendre. À savoir ce que je souhaitais pour mon avenir, si je tenais à une survie ou à une vie.

Il saute du comptoir, avance d'un pas de prédateur vers moi, et tout en posant le micro, il me caresse la joue et me susurre délicieusement à l'oreille :

– Je t'aime, Harper, laisse-moi devenir encore un long moment ton superhéros de l'amour.

À ces mots, je fonds sur place et me pends à son cou pour l'embrasser fougueusement.

Je l'aime et je l'ai toujours aimé, comme une évidence douloureuse.

Derrière nous, tout le monde crie et applaudit devant tant d'émotions.

Je me recule, et tout sourire, je regarde mes amis, heureuse qu'Arizona ait accepté cette petite entorse au règlement.

Après une nuit arrosée, Mason est rentré seul chez lui. Nous avons opté pour un tempo plus lent, et avant de recoucher ensemble, nous souhaitons apprendre à nous connaître.

Étonnamment, cette idée me plaît bien, un peu de normalité dans ma vie ne me fera pas de mal.

C'est donc seule que je suis rentrée ce matin, mais je suis incapable de dormir sachant ce qui m'attend.

Le procès de ma mère a débuté, je n'ai assisté à aucune audience, trop effrayée. Mais aujourd'hui, après avoir averti Gordon, je vais à mon tour témoigner, raconter ce qu'était ma vie, enfant. Le tout sans aucun jugement. Je me refuse de dire si mes parents avaient raison ou tort, je veux garder en mémoire qu'ils ont tenté et pensé bien faire.

Je me regarde dans le miroir et m'observe, en tailleur noir. Une autre Harper se tient devant moi, loin de la fille à moitié nue qui arpente le bar la nuit. Je saute dans mes escarpins pour compléter ma tenue. Je n'ai rien dit aux autres, je ne veux pas les inquiéter, et je dois clore seule ce chapitre de ma vie.

Quand le taxi me dépose devant le tribunal, je rejoins Gordon qui m'attendait sur le parvis.

– Bonjour, Harper, merci d'être venue.

– Bonjour, Gordon.

– Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

– L'amour.

Il me regarde en haussant les sourcils, surpris par ma réponse, mais je n'en ai pas d'autres. C'est bien l'amour qui me pousse aujourd'hui à me dépasser et à m'ouvrir. L'amour porté par les filles du bar, l'amour de Max qui me protège chaque seconde de ma vie, et l'amour de Mason qui gonfle mon cœur.

Gordon me tient le bras, et ensemble, nous montons les marches vers cette salle où tout va se jouer.

– Comme tu n'as pas assisté aux précédentes audiences, tu es la dernière à témoigner. Jusqu'à présent, ça s'est bien passé. À mon avis, elle va s'en sortir.

Je souris face à cette déclaration rassurante car, oui, depuis le début, c'est ce que je souhaite. Que ma mère termine sa vie en hôpital psychiatrique, là où on prendra soin d'elle, et non dans une prison livrée à elle-même et aux autres.

Lorsque j'entre dans la salle et que je me présente à la barre, je vois sur ma gauche des visages familiers. Ils sont tous là, sans exception. Arizona, Monroe, Haïtïe, Blue, Max, Mason.

Je suis émue au-delà des mots. Je retiens mes larmes, touchée par leur prévenance.

À cet instant, je réalise à quel point ma réponse à Gordon était la bonne : en observant ces personnes, je peux réellement affirmer que, oui, c'est l'amour qui me porte aujourd'hui vers ma nouvelle vie...

17. Moby – *One of These Mornings*

Six mois plus tard

J'ai appris cette année que l'important dans la vie n'est pas d'avoir une grande famille, une famille de sang, mais juste d'être entouré des bonnes personnes, celles que vous aimez et qui vous grandissent chaque jour.

Je n'ai plus de famille de sang, mais j'ai ma famille de cœur, celle que j'ai moi-même décidé d'avoir, celle qui me correspond.

On s'engueule, on n'est pas systématiquement d'accord, mais on rit, on se tolère, on s'écoute, on s'aide...

Je les aime tous, chacun avec son lot de souffrances, chacun avec son passé, ses secrets, ses terreurs.

On grandit, on apprend, on trébuche ensemble, mais surtout on se relève en s'appuyant sur les autres.

J'aime Monroe, qui se débat chaque jour pour garder la tête hors de l'eau avec son fils. J'aime Blue, qui se noie dans l'alcool et le sexe pour oublier d'où elle vient. J'aime Haïtïe, qui se prend pour un homme car, pour elle, être une femme est un fardeau insurmontable. J'aime Arizona et Dottie pour leur sagesse et parce qu'elles représentent la mère et la sœur que j'aurais tant aimé avoir. Et j'aime Max parce qu'il est mon père de cœur, mon protecteur, mon meilleur ami...

Et puis depuis six mois, j'aime surtout Mason...

Mason est une étoile filante dans ma galaxie, il brille et illumine ma vie.

Je ne pensais pas pouvoir un jour connaître tant d'amour, persuadée que je n'étais pas digne d'être aimée. Mais malgré les épreuves, malgré l'ouverture de ma boîte de Pandore, il est resté à mes côtés.

Mason est tout ce que je ne suis pas : la stabilité, la patience, la tolérance, tout...

Malgré nos différences, nous sommes attirés l'un par l'autre comme deux aimants, et une fois collés, impossible de nous séparer.

Après le procès, il m'a laissée aller à mon rythme, sans montrer de signe d'impatience.

Aujourd'hui, je peux dire pour la première fois de ma vie que je forme un couple. Moi, Harper, je suis avec un homme, je lui suis fidèle et j'ai envie d'avancer avec lui.

Sur les conseils de Mason, je vois un thérapeute deux fois par semaine. C'est douloureux, angoissant, déstabilisant, mais c'est le prix à payer. Le psychiatre me fait comprendre certaines choses importantes

pour ma reconstruction psychologique, il m'aide à trouver les clefs de certaines portes.

Je ne suis plus en colère contre mes parents, j'arrive même à réellement comprendre et à accepter leurs choix. Ma mère a été reconnue non responsable pénalement. Elle vit donc dans un centre hospitalier, là où est sa place, entourée de professionnels qui améliorent son quotidien.

Je sais que j'ai agi convenablement le jour du procès. J'ai toujours su au fond de moi que je ne pouvais la laisser mourir en prison, ce n'était pas sa place. Je l'aime malgré tout, malgré cet acte irréparable. Je peux analyser aujourd'hui pourquoi elle a flanché ce jour-là, pourquoi elle a sombré de l'autre côté de la frontière. Elle tentait de se maintenir dans un monde qui n'était pas le sien, elle jouait un rôle, enfilait une carapace. Perdre un enfant est ce qu'il y a de plus terrible dans une vie. Personne ne peut s'en remettre, et ma mère encore moins. Chaque être humain a droit à l'erreur, je le sais maintenant et je sais aussi que vivre dans le chagrin et la peur, ce n'est pas compatible avec une existence paisible et épanouie.

Je vais la voir une fois par semaine, et après des années de mutisme, nous apprenons à nous parler et à nous regarder. Il y a encore beaucoup de chemin à parcourir, pour elle comme pour moi, et personnellement, je ne recule plus devant l'obstacle.

Grâce aussi au soutien de Mason.

Lui et moi apprenons à nous connaître doucement. Nous vivons séparés, mais nous nous voyons tous les soirs. Il me cuisine des petits plats, je lui fais réviser ses cours. Il m'attend chaque nuit, et chaque jour, il me fait l'amour comme si c'était la dernière fois. C'est toujours beau et intense, et dans ses yeux, je vois que je représente la plus belle chose au monde pour lui.

Je suis son rayon de soleil, il est mon étoile...

Il m'a accompagné chez Dottie deux fois déjà. Elle nous a donné sa bénédiction. Et même si je n'en avais pas besoin, j'étais contente qu'elle approuve. Enfin, ça, c'était jusqu'au moment où elle lui a donné des conseils pour effectuer un bon cunnilingus... Mason ne savait plus où se mettre, et moi non plus ! Mais cette situation gênante n'était rien, comparée au moment où elle a voulu lui mimer les positions importantes du plaisir féminin. Je ris encore à l'idée de la tête déconfite de mon amant.

Max est toujours sceptique et méfiant, mais il le sera encore des années. Il ne peut se résigner à laisser ses oisillons prendre leur envol, c'est ce qu'il m'a écrit un jour sur une serviette du bar. J'espère que, de son côté, il osera tenter sa chance. Il le mérite.

Mason m'a présentée à ses parents lors d'un week-end. J'ai été reçue comme une reine. Sa mère et son père m'ont tout de suite acceptée comme un membre de la famille, ils ne m'ont jamais posé de questions trop intimes. Cette délicatesse m'a beaucoup touchée.

J'ai également rencontré sa sœur, une jeune femme admirable, une leçon de vie à elle toute seule. Elle se bat contre la maladie depuis des années, elle se sait condamnée, et pourtant, malgré l'horreur, elle garde le sourire. Toujours prête à faire de nouvelles expériences, dévorant la vie à pleines dents avant le point final. J'ai tout de suite senti l'alchimie entre nous, au point qu'on se téléphone deux à trois fois par semaine. Nous papotons, parlons de trucs de filles, de nos envies, de nos rêves, et surtout de Mason. Elle

prend un malin plaisir à me confier tous les défauts de son frère, toutes les bêtises qu'il a faites, enfant, et j'adore ces moments de partage entre elle et moi.

Mason ne me dit rien sur cette relation, mais je sais qu'il est heureux à sa façon de me remercier des yeux et de m'embrasser tendrement après chaque coup de fil. Il aime sa sœur éperdument, et pour lui, c'est important de voir les deux femmes de sa vie s'entendre à merveille et se créer des souvenirs à tout jamais.

La cloche sonne me ramenant à la réalité. Les derniers clients quittent les lieux. Je plie mon torchon une dernière fois, refusant de relever les yeux et de regarder mes amies de cœur. Je vais fondre en larmes, je le sais. J'ai du mal à me dire que je clos un chapitre de ma vie. Le Pink Panthers devait être un job comme un autre, alimentaire ; il m'a apporté beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé.

Ce soir est mon dernier soir dans ce lieu mythique. Et la légende dit vrai : une fois qu'on y pénètre, on lui appartient à vie. Il est magique et a le don de transformer n'importe qui. Dès demain, je ne travaillerai plus ici, je serai une étudiante lambda. J'ai sauté le pas, je retourne sur les bancs de l'université et je sais que c'est le meilleur choix pour moi. Mais c'est également un des plus difficiles.

Quitter les filles, quitter Max, quitter ma famille...

Je pense que si le destin n'avait pas placé ces écorchés vifs sur ma route, je serais toujours perdue dans mon désert, seule et aveuglée par la colère et la tristesse.

Arizona arrive vers moi, me tend mes pourboires du soir, et tout en plongeant ses yeux dans les miens, elle attrape mes mains pour les attacher avec des menottes.

– Ça, Harper, c'était il y a bien longtemps, lorsque tu étais égarée et que tu as vu la lumière du Pink. Tu as trouvé refuge ici, tu as pleuré, hurlé, tu as cassé des choses en toi, mais aujourd'hui tu es guérie. Tu es quelqu'un de formidable, qui a traversé le désert seule dans le noir. Aujourd'hui, c'est loin derrière toi, c'est ton passé, et tu es enfin prête à écrire ton avenir comme bon te semble.

Les filles et Max sont près de nous, assistant à ce drôle de rituel, en silence, calmes.

Puis Arizona reprend :

– Par ce geste, je te rends ta liberté, Harper, tu n'as plus besoin de nous pour cacher tes secrets, tu n'en as plus. Il est temps de t'envoler.

À ces mots, elle rouvre les menottes et m'offre la clef.

Je pleure, je perds le contrôle, tellement émue par cette scène. Je la serre dans mes bras aussi fort que j'en suis capable, tremblant de tout mon corps. J'ai la chair de poule, je vais m'effondrer au sol comme une petite chose fragile. Elle me pousse à me redresser et à me ressaisir, et sans savoir d'où me vient la force, je lui dis :

– Merci, merci, de m'avoir aidée, merci de m'aimer, merci pour tout.

– C'est normal, c'est le but du Pink. Tu le savais en venant ici et c'est ce que tu cherchais

inconsciemment.

Je tourne la tête vers mes amis, tous sont en larmes. Monroe et Blue se serrent dans les bras, et il me semble entendre Monroe demander à Dieu d'être la suivante sur la liste. Max, lui, ne dit rien, comme détaché. Mais je sais qu'il souffre tout autant que moi.

Je le regarde et je dis assez fort pour que tout le monde entende :

– Je vous aime tous, merci d'être ma famille. On se revoit très vite, car je n'ai pas l'intention de quitter la planète pour autant. Je serai là tous les mardis pour vous rafler votre fric.

– Tu peux rêver, salope, dit Haïttie à travers ses larmes.

C'est sa façon bien à elle d'exprimer sa peine. Je lui souris.

Il est l'heure : je prends donc mon sac à main, et plutôt que de grands adieux, je fais un signe de la main. Je pars rapidement de peur de faire marche arrière. Je pousse la porte une dernière fois, et la laisse se refermer entre eux et moi.

Je ne les oublierai pas.

Je suis là debout sur le trottoir, le soleil se lève, la chaleur commence à m'envelopper. J'observe les gens partir au travail. Je ne les juge plus, ne les envie pas, j'ai laissé tout ça derrière moi. Je sens l'air fouetter mon visage et ferme les yeux. L'odeur de liberté.

Je savoure, je prends mon temps, puis rouvre les yeux pour faire face au soleil qui se lève sur cette ville que j'aime. J'enlève mes escarpins, et pieds nus, légère et libérée de tout, je marche sur le trottoir en direction de l'homme de ma vie.

Dix minutes plus tard, j'arrive au bas de son immeuble et je me surprends à sourire. La première fois que je suis venue ici, je ressentais une pointe de jalousie, de colère, les conditions de vie de Mason incarnant la chance que je n'avais pas eue dans la mienne.

Aujourd'hui, je me fiche bien de tout ça, de ces artifices extérieurs, de ces emballages, je sais que ce qui compte, c'est ce qui se trouve à l'intérieur du paquet, ce que l'on offre et ce que l'on reçoit de quelqu'un.

Je pénètre dans le hall tout en saluant le concierge. Après quelques minutes interminables, les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur le couloir et, en sortant de la cabine sur la pointe des pieds, mes chaussures dans une main, mon sac dans l'autre, je tombe nez à nez sur Mason. Comme à chaque fois qu'il me veut, que je lui manque, il m'attend dans l'embrasure de sa porte d'entrée, les bras croisés sur son torse musclé et bronzé. Il ne porte qu'un jean négligemment déboutonné, me laissant entrevoir son V de la victoire. En me regardant approcher, il sourit comme un gamin à qui l'on vient de faire le plus beau des cadeaux.

Je sais en l'observant que je l'aime plus que tout, plus que ma propre vie, et ça, c'est une chose incroyable à ressentir. Je m'avance doucement comme une tigresse aux aguets prête à le dévorer, puis lorsque je suis assez proche de lui, il me susurre délicatement de sa voix rauque et grave :

– Bonjour, vous désirez ?

Je reste silencieuse, mes yeux rivés sur lui et sur ce corps qui me fait frissonner de plaisir. Je mordille ma lèvre inférieure pour refréner mon envie de lui sauter dessus et de goûter chaque petite parcelle de son anatomie.

Je reprends mes esprits pour lui répondre :

– Et vous, que voulez-vous, don Juan ?

– Hum, dit-il avec une nonchalance feinte, une histoire de baise, une histoire d'un soir. Mais vous, vous n'avez pas répondu ?

Je colle mes lèvres à son oreille et lui glisse :

– Une histoire d'amour, une histoire à vie, un avenir.

Je n'ai jamais prononcé ces mots de façon aussi claire et assurée devant lui. Son visage s'illumine comme jamais auparavant, révélant combien Mason est heureux de cette déclaration.

Il cueille mon visage entre ses mains et, délicatement, pose ses lèvres sur les miennes. C'est enivrant, sensuel, plein de promesses. Je me laisse aller dans ses bras, lovée contre son cœur, là où je vis désormais.

D'un pas assuré, il rentre dans son appartement, puis claque la porte derrière lui avec le pied, le tout sans jamais décoller ses lèvres des miennes. Un baiser digne des grandes scènes de théâtre, des scènes que je rêvais de jouer, enfant.

Il m'amène d'un pas déterminé vers la chambre, puis me pose délicatement sur le lit. J'ai à peine le temps de reprendre mes esprits et d'ouvrir les yeux, qu'il ôte son jean et me rejoint, se plaçant au-dessus de moi et me faisant prisonnière de son amour.

Je caresse délicatement sa joue du bout du doigt, savourant la douceur de sa peau, sentant l'effet que cela me procure.

Son sourire n'a pas quitté un seul instant son visage, et je comprends maintenant lorsque l'on dit que le bonheur rend lumineux. Je vois dans ses yeux que je suis la plus belle chose au monde, sa déesse, son coucher de soleil, et c'est un sentiment tellement euphorisant.

Je soulève ma tête, puis l'embrasse au coin des lèvres, tout en laissant dériver ma main vers le bas de son ventre, allant chercher la preuve de notre amour. Je prends sa virilité, la caresse et mes doigts impriment un léger va-et-vient. Il grogne de satisfaction. Je suis toujours aussi heureuse de provoquer un tel plaisir chez lui. Six mois après notre première fois, j'ai toujours les mêmes frissons de désir pour cet homme.

Mon amant stoppe ma main, trop proche de la jouissance. J'adore cette façon qu'il a de faire passer mon plaisir avant le sien. Il se tourne sur le dos et je me hisse sur lui. Assise à califourchon, j'observe son corps, au comble de l'excitation. Délicatement, il me tend le préservatif qu'il cachait sous son

oreiller. J'ouvre l'emballage magique, puis je gaine son membre dressé qui n'attend plus que moi. Je prends appui sur mes mains, et tout en conservant mon regard braqué sur lui, je me positionne tout doucement sur son pénis pour le faire entrer en moi.

J'observe son visage se transformer à mesure qu'il me pénètre. Nous prenons notre temps. Je laisse mon corps s'habituer à cette force de la nature. Lorsque je me sens enfin complète, je bouge mon bassin sensuellement, puis je me soulève et me rabaisse sur lui, sur nous, sur notre amour. Ses coups de reins épousent parfaitement mon corps, nous gémissons à l'unisson.

Je suis à lui, physiquement et psychiquement, je lui appartiens, je suis sienne à tout jamais.

Lui, cet inconnu que le destin a placé sur mon chemin sinueux, lui qui a su patienter, écouter.

Il est l'homme dont je rêvais, enfant, celui qui m'attendait patiemment durant toutes ces années de perte.

À nous deux, nous formons un nouveau tout, et j'espère qu'avec le temps et après ma guérison, nous formerons nous aussi une famille à part entière.

Comme toujours, il doit savoir à quoi je pense parce qu'il choisit cet instant si riche émotionnellement pour lover mon visage entre ses mains et me glisser sensuellement :

– Je t'aime, Harper, aujourd'hui et pour toujours.

Je souris, laisse couler quelques larmes de bonheur, et tendrement, je lui réponds ce qu'il a tant espéré :

– Je t'aime, Mason, aujourd'hui et pour l'éternité.

Notre orgasme est fulgurant, comme si ces mots décuplaient nos sensations.

Un nouveau chapitre de ma vie s'ouvre, un chapitre à deux, avec de nouveaux rêves, de nouveaux idéaux, de nouvelles promesses. Et tout ceci, je le dois à une « personne ». Merci au Pink Panthers de m'avoir laissée sombrer pour mieux remonter, de m'avoir accompagnée contre vents et marées.

« *Si c'est une folie que d'aimer, alors j'accepte volontiers de devenir folle.* »¹, voilà le choix que j'ai fait et je ne le regrette pas aujourd'hui.

Harper.

¹ Julie de Lespinasse, *Maximes et pensées* (1776)

FIN

Également disponible :

Dark revenge

Il a toujours su qu'un jour il se vengerait.

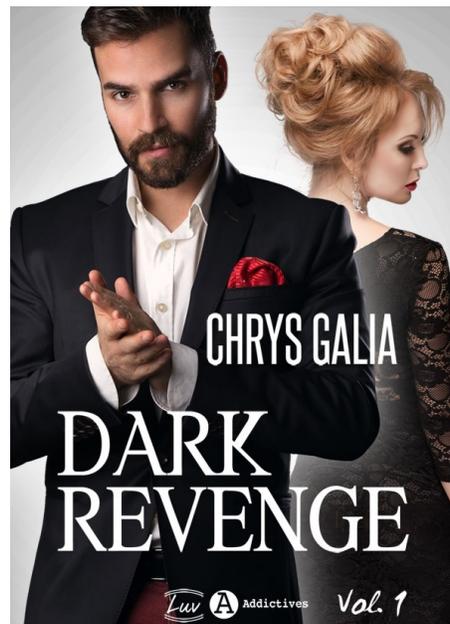
Enfant, Axel Evans a tout perdu par la faute d'un seul homme : Clifford Logan.

Vingt-cinq ans plus tard, il est prêt. Il va écraser Logan, il le sait, il ne peut pas échouer, il a tout prévu dans les moindres détails.

Tout ? À l'exception de Sarah, la fille de Logan. Car si au départ Axel avait prévu de l'utiliser contre son père, il n'est plus certain de vouloir la détruire, elle.

Mais peut-il renoncer si près du but de toute sa vie ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Découvrez *Dark Love : forget* de Lizi Casile et Aivy Frog

**DARK LOVE :
FORGET**

Extrait du volume 1

PARTIE I

À l'ange et au démon
qui sommeillent en chacun de nous.

*« Pandemonium, la promesse d'une damnation éternelle.
Capitale des Enfers, promise aux pécheurs de mon petit village, existe bel et bien.
Il n'y a pas de flammes ou d'étranges créatures.
Pourtant, la grande ville pourrait être le théâtre de mon initiation aux plaisirs. »*

Anna Séraphin

1.

Anna

Mes yeux restent clos. Il ne faut pas que je pense. Le réveil est difficile, comme tous les contrecoups. À choisir, j'aurais préféré dormir durant tout le trajet. Mais cette fichue voix, dans le haut-parleur, manque de discrétion en annonçant les arrêts.

— Bonjour, votre billet, s'il vous plaît.

Un souffle s'extirpe de ma bouche avant que s'ouvrent mes yeux. Le contrôleur attend, tout sourire. Il m'apaise une seconde par cette gentillesse offerte. Je farfouille dans mon sac et lui tends mon ticket de train, la main tremblante. Il fronce les sourcils, intrigué, et inspecte minutieusement mon titre de transport.

Non, monsieur, je n'ai pas fraudé.

J'ai peur, j'ai froid et lorsqu'il passe au contrôle d'un autre passager, mon corps se recroqueville sur le siège. Mes bras entourent mes genoux et je ne culpabilise presque pas de salir le fauteuil avec mes baskets. Ma tête tombe lourdement sur le côté contre la vitre glacée, malgré le soleil apparent. Je tente de me concentrer sur le bruit régulier du train.

Du vert, des arbres à n'en plus finir. Le paysage défile à vive allure, aussi vite que les flashes qui hantent mon esprit.

Les larmes flirtent avec mes paupières, menaçant d'exploser à tout instant. Je ne veux pas qu'on me voie, qu'on me regarde et qu'on me juge. Rien qu'à cette pensée, le visage de Yann apparaît.

« Estime-toi heureuse qu'un mec comme moi accepte de t'épouser. »

Du bout des doigts, j'essuie ma joue humide.

« Ça me fait déjà assez chier que t'invites ta connasse de copine au mariage. »

Mes paumes se plaquent contre mes paupières. Je ne veux pas pleurer et appuie de plus en plus fort. Des points blancs apparaissent dans l'obscurité que j'ai créée. J'ai mal aux yeux, mais ne relâche pas la pression.

« Mais profite-en, c'est la dernière fois que tu la reverras. »

Je laisse échapper un sanglot trop difficile à camoufler. Honteuse, ma tête demeure basse, pour me pencher à la recherche d'un mouchoir dans mon sac à main. Ma vue est floue, les points lumineux restent présents et s'accompagnent de taches noires.

— Vous allez bien mon petit ? s'inquiète la vieille dame de la rangée d'en face.

— Oui, je vous remercie.

Je ne relève pas la tête, elle ne doit pas apercevoir mon visage rougi. Je me sens encore plus minable de chialer, comme ça, au beau milieu de tous ces inconnus. Un carré de tissu, bien repassé, entre dans mon champ de vision.

— Tenez, il est parfumé à la lavande. Ça va vous faire du bien. L'odeur de la Provence, ça apaise, vous savez.

Je me risque à la regarder, enfin. La pauvre femme tient difficilement en équilibre dans le couloir du wagon instable. J'ai peur pour elle, peur qu'elle tombe, à cause de moi. Tout en attrapant son mouchoir, mon corps se redresse et mon autre main vient se poser sous son coude afin de la soutenir.

— Asseyez-vous, c'est dangereux de rester comme ça, madame.

Elle me sourit, gentiment, gratuitement, comme le contrôleur de tout à l'heure. Sa peau ridée engloutit ses yeux lorsqu'ils se plissent. Sans hésiter, elle s'installe à la place libre à mes côtés. D'un signe de tête, je la remercie pour son mouchoir puis le déplie. Je m'essuie les yeux et inspire profondément. C'est vrai, ça sent la lavande. Je repense à Mamie, son jardin et toute cette lavande séchée dans la maison. Mon enfance, les vacances. Je me détends.

— Je suis désolée, je m'excuse auprès de la vieille femme en désignant le bout de tissu.

— Ce n'est rien, gardez-le. Ils sont faits pour ça.

Je la remercie en froissant le mouchoir pour le faire prisonnier de mon poing. Ma tête se penche en arrière afin que je m'endorme. La main de la mamie recouvre maintenant la mienne posée sur l'accoudoir. Elle me tapote délicatement, lentement, de ses larges doigts usés, mais si doux. Je n'ose pas bouger et prends son geste pour faire le plein de ce réconfort.

— Ça ira, vous verrez, ça s'arrangera, me console-t-elle.

Comment peut-elle dire ça ? Elle ne me connaît pas. Elle ne sait même pas ce que je fais là. Moi-même, je l'ignore !

Trois heures plus tôt, je sortais de la boutique de robes de mariée. Mon dernier essayage. Maman m'a proposé de me raccompagner et je ne sais pas pourquoi, j'ai refusé, prétextant que je n'étais pas pressée de rentrer à la maison. Nous avons marché jusqu'à sa voiture, en échangeant des banalités. Elle m'a demandé si ma robe me plaisait toujours, m'a rassurée sur mon choix de modèle et m'a rappelé que je vivais mes derniers mois de femme libre avant d'être liée à jamais à Yann. Au moment de l'embrasser pour lui dire au revoir, elle a passé sa main sur mon visage pour me caresser la joue, avec une telle tendresse que ma gorge s'est serrée et que ma poitrine s'est bloquée.

« Ma fille. Ma toute petite fille. Si douce. Monte. S'il te plaît. On va rouler. Juste rouler. »

Et elle a conduit, au hasard. Nous avons fait le tour de la ville la plus proche, en long, en large et en travers. Elle a gardé le silence durant toute la promenade. Moi aussi. Aucun mot ne pouvait sortir. Ma

bouche était scellée.

Finalement, elle s'est garée. Lorsque je m'en suis aperçue, ça faisait un moment déjà qu'on était arrêtées. Mais elle n'a rien dit pour autant. Le moteur tournait, libérant des vibrations apaisantes, presque massantes. Et Maman m'a demandé de descendre.

« *Ma puce, j'ai un rendez-vous dans quelques minutes. Je vais t'abandonner ici, tu veux bien ?* »

Je lui ai souri, en lui disant de ne pas s'inquiéter pour moi, et l'ai remerciée de m'avoir accompagnée au dernier essayage.

« *Arrête de réfléchir. Laisse-toi guider, naturellement. Ne te trompe pas de direction.* »

J'ai regardé la voiture s'éloigner en direction du centre-ville avant de me rendre compte où j'étais. Elle m'avait déposée devant la gare. La gare ferroviaire et non routière, situées à l'opposé l'une de l'autre sur l'avenue. Maman devait être aussi perturbée que moi par ce mariage. Après tout, elle va perdre sa fille, en quelque sorte.

Accablée de lassitude, j'ai fourré mes mains dans les poches de mon jogging et ai traîné les pieds jusqu'à la boutique de la station SNCF. Mon besoin de sucre s'est fait clairement ressentir. J'ai profité d'être seule pour m'accorder un petit plaisir. Au village, c'est inconcevable à cause des réflexions plus ou moins amicales, au moindre faux pas effectué. Tout le monde se connaît, impossible d'y échapper. Encore moins à Yann qui ne veut pas épouser une « grosse vache », comme il dit !

« *Tu ne vas plus rentrer dans ta robe, Anna !* »

Je me suis offert une barre chocolatée et me suis installée sur un banc dans le hall. Le plaisir ressenti, quand le cacao a commencé à fondre sur ma langue, a été le moment le plus agréable de ma journée. Il paraît que ça sécrète de l'endorphine et que certaines femmes atteignent l'orgasme grâce au chocolat. J'ignore si c'est vrai. Je ne sais pas ce que provoque un orgasme, mais je suis certaine que c'est le chocolat qui m'a poussée à acheter un billet de train pour partir loin d'ici, loin de chez moi, du village, de Yann et de tout ce qui représente ma vie. C'est à cause du cacao que j'ai vrillé et que je me retrouve assise à côté d'une mamie qui me console de mon coup de flip. Lamentable.

Yann va me tuer, Jonas va me tuer, Papa, lui, ne dira rien et Maman se montrera compréhensive. Chacun restera fidèle à lui-même. Iris aussi suivra son éternelle ligne de conduite. Une fois arrivée à destination, je vais l'appeler et elle trouvera une solution. Elle trouve toujours une solution. C'est ma meilleure amie, ma seule amie, Yann ne peut pas me la retirer. Je n'y survivrai pas.

— On y est mon petit. Il va falloir descendre, m'annonce la gentille grand-mère.

Je lui souris, elle est maternelle et je regrette de ne pas pouvoir me glisser dans ses affaires. Nous sortons du train ensemble, je l'aide en traînant sa valise à roulettes. Au bout du quai, une femme, dans la quarantaine et dont le visage s'illumine à notre vue, patiente. Je m'arrête à un mètre d'elle, prête à rendre son bagage à ma compagne de route.

— Quelqu'un vous attend, on dirait.

— Vous aussi, quelqu'un vous attend, quelque part, affirme-t-elle pleine de confiance.

— Je crois qu'aujourd'hui, ce n'est pas le cas, j'ironise.

Elle attrape la poignée de sa valise puis me remercie en me frottant le bras, comme pour me réchauffer. Je fais un signe de tête à celle que je suppose être sa fille.

— Je n'oublierai pas ! je conclus en lui montrant le mouchoir dans ma main.

Puis, je les regarde se retrouver, s'éloigner et reste là, seule, perdue. L'angoisse revient au galop. La panique m'opprime. Je me dirige vers le premier café venu, tout en composant le numéro d'Iris.

2.

Iris

Je bascule la tête en arrière, il me rend dingue. Mes ongles éraflent ses pectoraux, il étouffe un gémissement. Il aime être un peu malmené. Son membre s'enfonce plus profondément en moi, soumis aux caprices de mes mouvements de bassin langoureux. Il adore me voir m'empaler sur lui et ça ne date pas d'hier.

— Tu as aiguisé tes griffes !

— Spécialement pour toi ! Et ce rouge... Tu ne le trouves pas... diabolique ? je souris en me penchant sur lui.

Je mordille sa lèvre inférieure et laisse traîner un regard fasciné sur les petites rides aux coins de ses yeux. Il tente de reprendre le contrôle en emprisonnant ma taille. Mais je ne suis pas décidée, j'ai encore envie de le torturer. J'embrasse sa mâchoire, monsieur est mal rasé.

— On joue au loup de mer ? je me moque, non sans m'enfoncer franchement sur lui.

Je jubile, c'est si bon. Il est tout à moi. Il approche de la jouissance sans l'atteindre. Dieu que j'aime le frustrer ! Le plus délicieux, c'est quand il supplie.

— Au patron surmené, corrige-t-il en s'emparant de mon sein droit.

Son préféré. J'ignore pourquoi. L'autre va finir par être jaloux. Il le titille, il veut me faire craquer.

— Tu sais que ça ne marche pas avec moi.

Je le nargue, remonte le long de sa verge avec une lenteur qui doit délicieusement le faire souffrir. Ses muscles bandés, cette perle de sueur que mes yeux traquent sans relâche sur sa tempe. Mon but est proche.

— Torturer ton mamelon ou te rappeler ma fonction ? expire-t-il dans un râle guttural.

Il s'arque pour retrouver mon sexe trempé pour lui. Mais ce n'est pas à lui de décider. Patience. Sa question me fait ricaner. À croire qu'il ne me connaît pas.

— Les deux !

Foutu Vincent Chevalier ! Me voilà en train de rire comme une ado au lieu de m'occuper de mon propre plaisir. Je m'apprête à lui faire payer ma faiblesse quand mon portable nous interrompt. Mes sourcils se froncent, ce n'est pas n'importe quelle sonnerie. Non, c'est le générique de *Princesse Starla et les Joyaux Magiques*.

— Anna !

Je me contorsionne pour attraper le mobile, mon amant me dévisage.

— Tu vas vraiment répondre ?

— Bien sûr ! je réplique, désinvolte.

Inutile de s'offusquer, c'est ma meilleure amie. Alors, bien sûr que je décroche ! Je fais glisser la petite icône verte avec un faux air innocent. Une nouvelle idée traverse mon esprit pour le faire languir : garder son membre prisonnier de mon sexe avide. Combien de temps va-t-il tenir sans tenter de me pilonner ? Les paris sont ouverts !

— Viens me chercher Iris, s'il te plaît.

— Te chercher ? Mais te chercher où ?

Dans quoi s'est-elle fourrée ?

— Iris, tu fais ton sport ? Je te dérange ? T'es super essoufflée. Et je suis super essoufflée. On est toutes les deux essoufflées. C'est dingue ça...

— Oui, je fais une séance de fitness très... intense. Et toi, tu as un souci si j'en crois ta logorrhée.

Anna a un problème, donc Anna parle de tout sauf du problème en question. Classique. Je donne une tape sur la main de Vincent, c'est qu'il allait tricher avec mon clitoris !

Mauvais perdant, va !

— Je... J'ai... Il m'arrive... Je suis... Je suis à la gare.

Mon partenaire profite de ma stupeur pour donner un petit coup de reins qui me fait basculer sur lui. Mon regard le foudroie, il a son air triomphant. À la gare ? J'ai du mal entendre. Ou comprendre.

— À la gare ? Mais laquelle ?

Question pertinente. Merde ! Il m'a eue ! Me voilà sur le dos, je n'aurais pas dû baisser ma garde. Et tout ça en conservant son sexe au creux de mon intimité. J'ai presque envie de l'applaudir.

— Celle avec des trains. Et des gens...

— Et un logo SNCF ?

— Oui, celle-là !

Anna est à l'ouest. Ça pue les problèmes ! Ou la future mariée qui a pris peur. C'est au choix.

— Tricheur, je souffle à l'intention du nouveau tortionnaire. Essaie de me décrire les lieux, Anna.

J'ai perdu ma place, il m'a dégagée. Il m'agace ! Mais il fait ça si bien... Il suçote mon téton, son doigt se rapproche plus que dangereusement de mon point faible. Et ses coups de bassin ! Je retiens mes gémissements, mais il est en train d'affoler mon corps.

— Y a des trains, des gens...

— Ça, tu l'as déjà dit, je soupire.

Elle bafouille, je mords mon avant-bras pour m'éviter de hurler quand il se met à masser mon bouton nerveux. Mon bas-ventre se tortille, il sait ce que j'aime. Son va-et-vient est plus lent, plus sensuel. Il laisse le temps à mon plaisir de monter.

— Y a un café avec des tables vertes.

— Et pas de pancarte avec le nom de la gare ?

C'était dur à articuler sans gémir. Elle renifle, je crois qu'en l'état, elle ne trouverait pas de l'eau dans la mer. Inutile de lui demander de partir en quête d'un panneau.

— Je jouis et j'arrive, ne bouge pas !

Je raccroche, c'est sorti tout seul. Tant pis ! Maintenant, je peux me consacrer à mon superbe amant qui fait jouer nos langues et m'embrasse à en perdre haleine. Enfin, ce merveilleux moment où mon corps est secoué d'un délicieux spasme arrive. J'aime cette vague de sensations, ce plaisir qui nous happe, et plus encore quand le sexe de mon partenaire se met à palpiter.

Je ferme les yeux et savoure, même si je lui en veux d'avoir repris le dessus. Un jour, je gagnerai.

Je me détache de lui, à peine remise de mon orgasme. Il m'observe, intrigué.

— Si tu cherches ta petite culotte, elle est en lambeaux dans un coin du salon.

Je lève les yeux au ciel, il n'a aucune pitié pour ma lingerie fine. Un coup de brosse rapide dans mes cheveux pour les démêler avant de les attacher en une queue-de-cheval haute ; il se rince l'œil. Je remets la main sur ma robe.

— Pas de sous-vêtements ? Tu as l'intention de refaire une partie ?

— Non, je crois que nous avons suffisamment joué pour aujourd'hui. Et Gauthier doit passer en fin d'après-midi pour me montrer des corrections.

Je rassemble mes affaires. Il me manque un escarpin.

— Faites des gosses... Je peux au moins prendre une douche ?

Monsieur Vincent Chevalier semble contrarié. Mais il devra faire avec. Ah ! ma deuxième chaussure !

— Tu as le droit. Et tu peux même faire le lit puis t'arranger pour que ma petite culotte ruinée disparaisse de mon salon. Pense à bien claquer la porte en partant !

Les portes sécurisées, un bonheur. Un signe de la main en guise d'au revoir, et il se met à ronchonner dans sa barbe.

Un vrai gamin ce quadra !

Je m'engouffre dans l'ascenseur, lunettes de soleil déjà sur le nez. Hors de question de me faire surprendre par la luminosité dès le grand hall. Je croise le gosse pénible du troisième. Je le regarde se curer la narine en coin : dégueulasse.

— Tu t'amuses encore à passer la journée dans l'ascenseur ? je demande, dépitée.

— Ouais, j'vois plein de gens.

Voilà ce que c'est quand on a des parents absents. Ce n'est pas la première fois qu'il est là, tout seul. C'est une teigne, le genre à mettre des boules puantes dans la boîte aux lettres. J'ai déjà fait un courrier à ses parents pour leur suggérer de nombreux clubs sportifs et artistiques. Mais rien à faire, il perd son temps libre à s'ennuyer dans l'immeuble.

Les portes s'ouvrent sur le hall où le concierge me salue chaleureusement. Forcément, mes parents lui laissent de belles étrennes. Je cherche mon Aston Martin dans le parking de la résidence : un joli cadeau de mon père pour mon vingtième anniversaire. J'ai un faible pour les Anglaises.

Elle m'attend, bien en sûreté dans le champ de vision d'une caméra de surveillance. Ma robe se soulève quand je m'assieds, mes fesses entrent en contact direct avec le cuir chaud. Douleur presque agréable.

Mais, maintenant que les bienfaits de l'orgasme sont passés, je réalise mon degré d'inquiétude pour Anna. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de grave. Ce doit être une crise d'angoisse. Une méchante crise d'angoisse qui sera finie après un ou deux mojitos.

Une gare avec un café aux chaises vertes...

Il y a trois stations dans cette ville, l'une d'elles peut déjà être éliminée : elle n'a pas de bistrot, ce qui est assez dommage pour les voyageurs en quête d'un petit noir bien corsé pour se réveiller.

Je roule, j'y vais au feeling. La chance me sourit souvent. Je m'arrête devant la gare du centre, un nœud à l'estomac. C'est tellement inhabituel comme comportement pour Anna. Je marche rapidement, scrute les alentours. Et, enfin, je la vois. Elle n'a pas de valise. Juste un sac à main et les yeux rougis. J'en connais une qui vient de se faire peur et qui est bien partie pour terroriser toutes les fashionistas avec son jogging gris immonde et difforme.

3.

Anna

Le serveur m'apporte ma commande : un thé aux agrumes dont j'ignore le nom. Dès que j'ai raccroché avec Iris, il m'a sauté dessus. Le portable toujours en main, je n'ai même pas eu le temps de regarder la carte. La seule chose qui m'est venue, c'est de lui demander un thé à base d'agrumes. Sur le moment, le choix d'une boisson était bien le dernier de mes soucis. Mais, maintenant, je regrette un peu et aurais préféré quelque chose de frais. Il fait lourd, c'est étouffant, bien plus qu'à Gravillons-sur-Rivière. Peut-on comparer l'air pur de mon village avec la pollution de la grande ville ? Mon jogging n'arrange pas les choses, mais la motivation me manquait cruellement ce matin. Ça finit souvent comme ça ces temps-ci, je me rabats sur des vêtements simples. Lorsque Yann part au boulot, je suis encore en pyjama et sais que je ne le reverrai pas avant tard le soir.

Une vague supplémentaire de culpabilité m'envahit. Je n'ai pas à lui en vouloir de travailler autant pour faire tourner la concession de tracteurs qu'il a reprise suite au départ en retraite de son père. Il a raison quand il me dit que c'est grâce à la sueur de son front et aux heures passées au boulot qu'il peut nous assurer ce confort. L'argent ne nous fait pas défaut, même si je ne bosse plus. Il n'a pas souhaité que je continue de travailler dans le petit hôtel à quelques kilomètres du village. J'aimais bien ça pourtant. Je rentrais épuisée, c'est vrai, mais le contact avec les clients me manque affreusement. Que ce soit dans les couloirs, lorsque je faisais les chambres, ou en salle pendant le service du midi, il y avait toujours quelqu'un de sympathique avec qui échanger un mot gentil ou un sourire.

D'après Yann, je dois me concentrer sur notre futur mariage. Les préparatifs sont longs pour l'organisation d'un tel événement, mais, finalement, je n'ai pas fait grand-chose. À Gravillons-sur-Rivière, tout le monde se connaît. Donc, quand une noce est prévue, c'est tout le village qui s'y met. Et on ne parle plus que de ça. Ça m'étouffe de plus en plus.

J'aurais bien voulu garder mon emploi pour me changer les idées, mais je n'ai pas à me plaindre, je suis la fiancée d'un homme courageux et qui a suffisamment de conviction pour souhaiter que nous préservions notre virginité jusqu'à la nuit de noces. C'est tout à son honneur. Il résiste mieux que moi. Parfois, je brûle de désir lorsqu'il m'embrasse. C'est une réaction physique presque incontrôlable. Je dis bien presque, car s'il l'apprenait, notre dispute à propos de mon travail à l'hôtel repartirait de plus belle. Je sais pertinemment qu'il me soupçonnait de désirer d'autres hommes et d'être tentée de le trahir. Pourtant, il n'y a jamais eu de sous-entendus ou d'ambiguïtés lors de mon service. Jamais. Les clients ont toujours été respectueux, enfin, sauf les râleurs qui s'en prenaient à tout le personnel. Mais rien de plus.

Moi, ce dont je rêve, c'est d'un homme doux, gentil et attentionné. Un homme qui m'embrasse passionnément, partout, qui m'enlace, me caresse, me touche sans hésiter et me désire sans en avoir honte. Ce dont je rêve, c'est de l'ancien Yann. Mon Yann, adolescent, fougueux. Celui qui passait sa main sous ma jupe lorsqu'il me coinçait dans les couloirs du lycée. Celui qui souffrait d'être tenté quand nos

jeunes corps se consumaient de notre trop-plein d'hormones.

Mais ce Yann a disparu. En l'espace d'un mois. Quatre longues semaines. Les plus interminables de mon existence. J'ai essayé de partir après l'obtention de mon bac et il m'a fallu deux ans avant de sauter le pas. Je souhaitais me tourner vers la médecine. Maman était fière. Papa n'avait rien dit, comme d'habitude. Et Jonas jouait le grand frère protecteur, mais je sais qu'il était quand même content pour moi. Cependant, l'éloignement dans une métropole, alors qu'on a passé toute sa petite vie à Gravillons-sur-Rivière, ne m'a pas bien réussi. Je souffrais de la solitude et avais cru pouvoir me faire des amis, mais la concurrence entre les étudiants s'est installée dès le premier jour. J'avais besoin de m'aérer, de respirer à pleins poumons, d'espace, de nature. Rien de tout ça ne s'y trouvait, là-bas.

Au bout d'un mois, je suis enfin rentrée un week-end à la maison. Arrivée au lundi matin, je n'ai pas pu me décider à repartir. J'ai déçu tout le monde. On ne m'a rien dit, mais c'était évident. Le seul qui m'a sincèrement soutenue, c'est Yann. Pourtant, il avait déjà changé. Par ma faute. Je l'avais abandonné en préférant les études. L'homme que j'aimais était devenu dur et distant à mon égard. Marjolaine, la fille de la boulangère, m'avait fait part des « on-dit » de l'époque. Yann avait été la risée du village. Celui qui n'était pas assez bien pour moi. Celui qui s'était fait planter là, comme un con, d'après les paroles de son père. Et, aujourd'hui, je n'ai rien trouvé de mieux que de refaire la même connerie, de le trahir à nouveau. Cette fois, il ne me le pardonnera pas, surtout à quelques semaines du mariage. Qu'est-ce qui m'a pris de monter dans ce train ? Franchement ! Yann passe son temps à me répéter à quel point j'ai de la chance de l'avoir. De la chance qu'il ait passé l'éponge. Visiblement, je suis trop stupide pour que ça s'imprime dans ma petite tête.

La gorge serrée, je parviens difficilement à me contenir. Les larmes montent à nouveau. Le serveur, blasé, me jette un regard méprisant. Je dois faire pitié. Mon pouce et mon index se posent sur mes paupières pour tenter de ravalier mes pleurs. J'essaye de contrôler ma respiration puis rouvre les yeux. Ils me brûlent pour l'énième fois de la journée. La théière d'eau chaude m'attend. Je me sers sans trop remplir la tasse et patiente pendant que le sachet infuse.

Je lutte contre ma peur de la foule citadine quand un regard se pose sur moi. Iris est là. Enfin. Juste à quelques mètres. Elle est arrêtée et m'observe. Elle en a déjà trop vu, elle sait. Mais face à elle, ma honte s'envole, comme toujours. Une fois devant moi, elle me sourit, de ce fameux sourire qu'elle me réserve, plein de tendresse. Elle m'enveloppe de ses bras quand je me lève pour l'embrasser. Je m'accroche à elle comme à une bouée de sauvetage. Elle me caresse le dos avec douceur. Ça me rassure et m'apaise, elle a pu le constater plus d'une fois au cours de nos longues années d'amitié. Iris se recule de quelques pas, pour mieux me détailler de la tête aux pieds.

Oh non ! Pas ça !

Les mains sur les hanches et un sourcil relevé. Mon jogging ne lui plaît pas, c'était prévisible. À ma décharge, je n'espérais pas la voir aujourd'hui.

Nous nous installons à table et ce rapace de serveur nous interrompt pour savoir ce que « Mademoiselle va boire ». Je commence à déguster mon thé tandis qu'il lui apporte son café noir, bien serré. Iris se rapproche de moi, croise ses longues jambes nues et se penche pour créer un espace intime entre nous, propice aux confidences. Elle veut savoir et je le lui dois.

— Tu n’as pas de valise, constate-t-elle avec délicatesse.

— Oui. Enfin, non. Non, je... je n’avais pas prévu de venir, je bafouille.

Je baisse la tête. Débarquer comme ça dans sa vie, sans prévenir, n’était peut-être pas la meilleure des idées. Elle qui est toujours partie à gauche à droite. Elle doit avoir bien autre chose à faire que de gérer mon caprice.

— On en parle ?

La balle est dans mon camp, elle ne me forcera pas à lui raconter quoi que ce soit.

— J’ai peur, Iris.

Les mots sont sortis seuls, de leur propre initiative. Un début de soulagement se fait ressentir. Iris prend mes doigts dans sa main et ce geste me donne le courage de poursuivre.

— J’ai paniqué. Je suis paumée, je ne savais pas quoi faire. Maman s’est trompée et m’a déposée devant la gare SNCF et... me voilà.

Comment en dire plus quand moi-même, je ne parviens pas à comprendre ce que j’éprouve, ce qui m’arrive exactement ?

— Je vois. Très bien même.

Puis nous gardons le silence, en buvant et en observant les passants, jusqu’à ce qu’elle juge qu’il est utile de bouger.

— Allez, viens. On rentre.

Un clin d’œil, un sourire éclatant. Ses bijoux bleu vert, si beaux, si clairs, pétillent. Elle a un plan. Elle sait ce qu’elle va faire de moi. La solution, elle l’a trouvée. Et je peux m’en remettre totalement à elle pour me guider durant les heures à venir.

Nous montons dans sa jolie petite voiture. Quelle classe elle a au volant de ce bijou anglais ! Ce n’est pas au village qu’on verrait ça. Ça me change agréablement des tracteurs. Elle fonce avec sa petite bombe comme la femme sûre d’elle et déterminée qu’elle est. Très vite, nous arrivons devant un immense immeuble moderne. J’ai l’impression d’être à la télé, tout est si grand, si luxueux. Elle a toujours été fortunée, mais j’ai tendance à l’oublier tant notre relation est forte. Dans un ascenseur de la taille de ma salle de bains, enfin celle de Yann, nous croisons un gamin, trop sérieux pour son âge. Je le salue, il me répond tout en lançant un regard en biais à Iris. Ce n’est pas étonnant, elle ne doit pas être tendre avec lui. Les enfants, elle aime bien, mais chez les autres. La situation entre eux serait comique si je n’étais pas aussi déprimée.

Elle me traîne jusqu’à son appartement dans lequel je viens pour la première fois. L’entrée est incroyablement spacieuse, mais je n’ai pas le temps d’explorer les lieux que nous prenons directement le chemin de l’étage. Je la suis dans une charmante chambre, claire, épurée, à l’ambiance zen.

— C'est ta chambre, installe-toi ! m'invite mon amie.

Nous regardons toutes les deux autour de nous. Non, je n'ai pas de valise et rien à installer. Mais très vite, elle se rattrape.

— Bon, eh bien... Regarde ! Tu as une jolie salle de bains ! Prends un bain bien chaud, ça va te détendre. Je vais te déposer des vêtements sur le lit. Il est hors de question que tu portes cette horreur dans ma maison ! plaisante-t-elle.

— Merci, Iris. Vraiment.

Je lui souris, sincèrement, allégée d'un poids, et j'obéis, comme je sais si bien le faire.

4.

Iris

Anna pourrait être ma sœur. Ce qui nous lie depuis notre plus tendre enfance ne connaît aucun mot suffisamment fort. Qualifier notre relation de simple amitié serait une insulte. Elle a su être là quand ça a été nécessaire. Quand je n'étais pas encore cette femme qui ne craint ni personne ni la solitude. Et je l'ai accompagnée autant que j'ai pu. Beau temps ou mauvais temps, c'est Anna et Iris. Toujours unies.

Yann lui a fait mal. Yann lui fait *souvent* mal. Je n'ai jamais pu le sentir, quelque chose sonne faux chez lui. Il joue le garçon propre sur lui et bien sous tous rapports. Mais on ne me la fait pas à moi. Ce type est un enfoiré, un merdeux capricieux. Rien de plus. Il a la mainmise sur Anna depuis le lycée, pire qu'un chien de garde. Il la piste jusque sur les réseaux sociaux. Elle ne *like* même plus mes photos. Elle a peur de ce qu'il va dire. Ça me met en colère.

Je passe rapidement en revue les robes devant moi, d'un geste sec. Quand mon père veut se faire pardonner, il m'offre un vêtement ou des chaussures. Résultat ? Un dressing plus grand que ma chambre. Plein, archiplein. Scandaleusement plein.

Mais qu'est-ce que je vais lui donner ? Je n'ai pas de tenue de bonne sœur !

Trop court. Trop décolleté. Trop échancré. Trop tape-à-l'œil. Je finis par sélectionner une petite robe noire à manches chauve-souris. Elle porte très bien ce style de coupe, c'est sûr, surtout avec ses jolies hanches arrondies juste ce qu'il faut. Anna, une bombe qui s'ignore.

Je lui dégote des escarpins pas trop hauts, je n'ai pas l'intention de torturer ses pauvres pieds. Du moins, pas aujourd'hui. Je fais une pointure de plus qu'elle, mais ça ira pour ce soir. Je lâche un soupir devant mes sous-vêtements. Elle se passera de soutien-gorge, nous ne faisons pas la même taille, définitivement. Un sourire machiavélique étire mes lèvres, je viens de mettre la main sur ma dernière commande de chez Agent Provocateur. Des dessous neufs, dont un superbe string que j'accepte de lui offrir. Un jour de bonté, sans doute.

Je traverse l'étage rapidement, on toque à la porte d'entrée. Je ne me presse pas, il attendra. Les gens m'attendent toujours. J'entends l'eau couler, elle devrait utiliser la fonction balnéo pour vraiment se détendre au lieu d'ajouter de l'eau bouillante jusqu'à se faire cuire. Mais si j'entre pour lui dire, elle mourra d'une attaque dans le bain, c'est certain.

Anna est très pudique. En sport, elle était le genre de fille à me demander de tenir devant elle une serviette tellement grande qu'elles auraient pu s'y changer à trois derrière. Je pouffe de rire, c'était ridicule. Mais je ne lui en veux pas, Yann ne doit pas l'aider à assumer son corps.

On toque encore. Il perd patience. Je vais être gentille et le libérer du couloir aseptisé de l'immeuble.

Mes talons claquent rapidement sur les marches en bois clair, l'escalier du duplex donne sur l'entrée. Il devrait m'entendre arriver et se calmer un peu.

Un coup d'œil dans le miroir, toujours être parfaite. Une retouche de rouge à lèvres carmin et je peux enfin ouvrir. Gauthier tape du pied, bras croisés.

— Ne fais pas cette tête, je n'ai pas été si longue que ça ! je me moque en lui embrassant la joue.

La marque est jolie. Je suis pardonnée. Il n'en faut pas beaucoup. Je le laisse se débarrasser de ses chaussures, il préfère travailler en chaussettes. Je n'ai jamais compris pourquoi, il en faisait de même à notre ancien boulot. Il a troqué sa chemise bien repassée pour un polo très BCBG. C'est qu'il fait lourd aujourd'hui. Tant mieux, j'adore les orages. Les intempéries font naître en moi une étrange euphorie, inexplicable.

Il ouvre sa sacoche en se laissant tomber dans le grand canapé face à la baie vitrée. Elle déborde de paperasse, il y a des post-it fluo dans tous les sens.

— Elle me prend la tête l'autre pouffiasse d'Eva des Plaisirs, grogne-t-il en ouvrant son ordinateur portable sur la table basse.

Je hausse un sourcil, il a l'air à bout de nerfs.

— Il me semble que ce n'est pas très déontologique de parler comme ça des auteurs.

Je le réprimande, il s'en fiche. Après tout, cette petite maison d'édition est notre bébé. Un projet né autour du café matinal dans les couloirs des Éditions Scripturam.

— Il me semble que ma *très chère* collaboratrice a traité cette même Eva des Plaisirs de chieuse, pas plus tard qu'hier.

Une moue faussement innocente, comme celle que j'ai servie à son père en début d'après-midi. Mais il ne mord plus à l'hameçon depuis longtemps. Il me montre les corrections, j'aurais mieux fait de rester couchée le jour où j'ai signé cette auteure.

— En rouge, c'est ce dont elle ne veut pas ? je panique devant la quantité sur le document numérique.

— Ouais, elle me fait des cacas nerveux pour des virgules !

Je fais défiler les pages. Nous n'allons pas nous entendre, elle et moi. Il me semble qu'elle a pris la grosse tête avec sa signature. Je n'ai pas le choix, je vais devoir lui envoyer un mail *très aimable* pour la prier de donner une justification plus approfondie que « *le correcteur est un incapable* » à ses multiples refus.

— Mon père aurait déjà rompu le contrat !

— Ton père gère l'une des plus importantes maisons d'édition du pays, je te rappelle.

Il lève les yeux au ciel, il semble oublier que nous ne sommes pas tout à fait au même niveau que Scripturam. Un jour, sans doute. Il faut savoir viser haut dans la vie. En attendant, nous travaillons à deux,

et sans compter nos heures. Le temps file, la nuit tombe sur la ville et nous n'en voyons pas le bout.

Soudain, Gauthier arrête son très pénible bruit avec le stylo. Je lève la tête, Anna ose à peine entrer dans le salon. Pourtant, elle est canon avec cette robe !

Non, Anna, arrête de tirer dessus. Elle n'arrivera jamais à tes genoux.

— Je... J'ai fini et... Tu peux venir ?!

Ses joues s'empourprent, j'ai envie de rire. Mais ce ne serait pas gentil. J'ignore sa nervosité et retourne à mon mail. Je dois le terminer. Gauthier se lève, tout sourire.

— Mademoiselle, nous ne nous connaissons pas...

Et voilà, Don Juan est à l'œuvre. Il lui tend une main amicale, j'entends presque ma meilleure amie se décomposer.

— Je suis... la meilleure... Anna !

Bien, c'était presque ça.

— Anna, c'est charmant. Je suis Gauthier Chevalier.

Silence embarrassant. Je me mords la lèvre pour ne pas exploser de rire.

— Gauthier Chevalier, répète-t-il.

— J'avais bien entendu la première fois, à vrai dire.

— Laisse tomber, Gauthier. Le numéro du « fils Chevalier », ça ne marche pas avec les habitants de Gravillons-sur-Rivière, je raille en cliquant sur l'icône « envoyer ».

Voilà, Eva des Plaisirs. Un gentil avertissement. Je décroise les jambes, Anna rougit de plus belle. Oups ! C'est vrai que je n'ai plus de culotte grâce à ce cher Vincent. C'est un point de détail dont Gauthier a l'habitude. Il me semble que plus rien ne le choque avec moi.

— Alors, tu es en vacances chez Iris ?

C'est bien, Gauthier. Continue.

— Non. Si ! Non... C'est compliqué et puis... Iris, faut que je te parle !

Je fais un clin d'œil à mon ami et laisse la furie blonde me tirer par le bras jusqu'à la salle de bains. Anna, énervée ? Impossible. Elle claque la porte derrière nous et me fait de grands gestes sans qu'aucun son ne franchisse ses lèvres.

— Bien. Mais encore ?

Elle trépigne, tire de nouveau sur la robe et soupire. Puis recommence. Je sens que nous n'allons pas beaucoup avancer. Je m'assieds sur le rebord de la baignoire, le marbre glacial qui l'entoure provoque

un délicieux contraste avec mon intimité brûlante. Vincent Chevalier, le seul à laisser mon corps dans un état pareil des heures après son départ. Divin.

— Tu ne m’as pas dit qu’il y avait quelqu’un ! Imagine si j’étais arrivée toute nue.

C’est dingue, elle ne parvient même pas à crier pour de vrai. Elle semble dépitée, intimidée et honteuse de ses jambes dévoilées. J’appuie mes coudes sur mes cuisses et pose mon menton sur mes mains, attentive. Je sais qu’elle va continuer de parler. Anna et ses logorrhées nerveuses.

— En plus... En plus c’est un homme. Tu te rends compte ? Oh mon Dieu, mais c’est un mec de notre âge. Et il m’a vue. Comme ça ! Et si j’avais été... Nom de Dieu !

— C’est finement observé, je ne peux m’empêcher de remarquer.

— Iris ! C’est pas drôle. Je ne peux pas aller dans le salon dans cette tenue avec un... avec un...

— Individu de sexe masculin ? Pourquoi donc ?

Elle me fait les gros yeux, je la singe. Elle grimace, moi aussi. Puis, elle lève les bras au ciel. Je l’imite, hilare. Je veux dédramatiser.

— Anna, c’est Gauthier. Un ami. Et s’il te trouve mignonne, c’est très flatteur.

Le regard qu’elle me lance fait immédiatement taire mon rire pour me briser le cœur. Le désespoir à l’état pur, le doute le plus profond. Elle tourne le dos au miroir, les épaules basses. J’ai le sentiment que si elle le pouvait, elle se cacherait dans un trou de souris.

Anna, quand as-tu cessé de t’aimer ?

Je tends le bras et l’invite à s’asseoir à côté de moi. Elle pose sa tête sur mon épaule, je l’enlace. À cet instant, il n’y a plus que ça à faire.

5.

Anna

Je suis Iris jusqu'à l'escalier. Elle les descend avec une aisance étonnante étant donné la hauteur de ses talons. Je soupire de désespoir avant d'inspirer pour me donner du courage et la suivre. Elle m'attend en bas des marches. La porte d'entrée est juste à côté et si je ne risquais pas de rencontrer quelqu'un dehors, je prendrais la fuite pour ne pas recroiser le gars du salon. Mon amie m'invite à faire le tour de l'appartement pour prendre mes marques tandis qu'elle retourne travailler.

— Fais comme chez toi, d'accord ? Jette un œil partout, sers-toi si tu as besoin de quoi que ce soit. Je ne suis pas ta mère, c'est pas moi qui le ferai à ta place ! me prévient-elle avec désinvolture pour cacher son inquiétude.

J'acquiesce et elle me plante là, dans l'entrée de son appartement. Je regarde ma tenue encore une fois. Cette robe noire est vraiment jolie. Les manches chauve-souris lui donnent du style et une certaine classe. Iris doit être sublime là-dedans. Mais moi ! C'est vrai que nous faisons la même taille de vêtements, mais nos corps ne sont pas du tout faits pareils. J'ai l'air d'une saucisse dans une peau de boyau !

Et le pire dans tout ça, c'est que je suis persuadée qu'elle m'a donné ce qu'elle a de plus soft. Cette situation est affreusement gênante, mais je n'ai pas le choix et vais devoir supporter pour aujourd'hui. Je tente de dédramatiser...

Il n'y a qu'une personne qui te verra ainsi, Anna, ça aurait pu être pire !

Je tire une énième fois sur cette jupe définitivement trop courte. Elle remonte à chacun de mes pas. La soirée va être longue, vraiment *très longue*. Je ne suis pas encore prête pour affronter Gauthier, alors je me dirige à l'opposé de l'appartement. Une cuisine gigantesque m'apparaît. J'en oublie un instant mes malheurs et inspecte les éléments. Une hotte dernier cri et un four d'une capacité de deux bonnes dindes. Je me vois déjà préparer le repas pour toute la famille de Yann au prochain Noël. Après le mariage, nous le fêterons avec ses proches, chaque année. Ça me brise le cœur, je pensais continuer comme nous le faisons actuellement. Le système d'une année sur deux dans nos familles respectives me paraît pourtant équitable, mais je n'ai pas mon mot à dire. C'est comme ça chez les Martin.

La paume de ma main glisse sur toute la longueur du plan de travail en marbre. Le froid de la matière me saisit tout autant que sa beauté. Je ne me permets pas d'ouvrir les portes de rangement. Tout est tellement beau, propre et brillant. J'imagine très mal Iris astiquer tout ça avec son chiffon et ses talons. Elle doit avoir du personnel de ménage.

Au loin, je vois les cheveux des deux amis en plein travail. Cet appartement est si vaste, mais si aéré que je comprends vite qu'il me sera impossible de me faire oublier. Où qu'on soit, on a un œil sur le

reste du rez-de-chaussée. Je dois faire diversion. Trouver un truc pour éviter qu'on s'aperçoive combien je suis mal à l'aise saucissonnée ainsi. Le frigo. Oh mon Dieu ! Il est au moins deux fois plus grand que celui de Yann. Voilà, je vais leur préparer un en-cas. Les hommes aiment manger. J'ai de l'expérience dans le domaine. Quand Yann reçoit tous les membres du club de foot du village, j'ai intérêt à suivre le rythme pour nourrir ce petit monde. À l'ouverture de ce qui ressemblerait presque à une chambre froide, je reste interdite. Rien. Vide. Je n'en reviens pas. Un si grand frigo, tellement vide. Je rêve ! Je mets la tête à l'intérieur par réflexe idiot. Comment et pourquoi avoir un tel appareil si c'est juste pour la déco ? Et qu'est-ce qu'elle mange, s'il n'y a rien ? Il va falloir que je fasse des courses dès demain. Par dépit, j'attrape trois petites bouteilles d'eau pétillante, il n'y a que ça dans la porte du réfrigérateur. Je tire autant que possible sur cette jupe et me tiens droite pour redresser ma poitrine, comme si cela pouvait donner l'illusion que je porte un soutien-gorge.

J'avance jusqu'au salon, doucement, feignant la décontraction. Gauthier et Iris lèvent la tête pour me sourire.

— Je vous mets ça là, si jamais vous avez une petite soif... me justifié-je en posant les bouteilles sur la table basse.

Je m'installe sur un canapé perpendiculaire au leur. Je ne veux pas prendre le risque de montrer mes sous-vêtements, moi qui suis habituée aux jupes longues. Ils me remercient tous les deux avant de se replonger dans leur boulot.

J'admire l'incroyable vue sur la ville. Le salon est entouré de deux immenses baies vitrées. C'est magnifique, ce spectacle de nuit.

Instinctivement, je tourne la tête. Le regard de Gauthier est posé sur moi. Il ne baisse pas les yeux et continue de me dévisager. Son sourire se fait plus éclatant. Immédiatement, mes joues s'empourprent et je me concentre sur ma bouteille. J'avale quelques gorgées d'eau pour me donner de la contenance avant de la reposer sur la table. Cette fois, je le surprends à fixer ma poitrine. Je croise les bras sans plus attendre et suis décontenancée de sentir mes seins pointer. Ça arrive lorsque je suis excitée par les baisers de Yann. Souvent, c'est quand il a fait une bonne vente au travail, une vente qui lui rapporte gros. Il est tellement content qu'il m'embrasse à pleine bouche. Ses lèvres sont avides des miennes, sa langue me possède et ses bras me retiennent. C'est dans ces moments-là que je me liquéfie. Mes jambes deviennent cotonneuses. Je ne suis pas sûre qu'il me désire moi, vraiment moi, ni même que je le veuille, lui. Il m'arrive de penser que c'est comme ça, je suis là alors il se contente de moi, mais que si c'était une autre, ça serait pareil. Mais puis-je lui en vouloir quand moi-même je ne suis pas certaine de savoir ce que je désire le plus, de lui ou des simples sentiments comme l'amour, la passion et l'excitation ?

Des frissons me parcourent le corps, je suis recouverte de chair de poule. Je resserre les cuisses pour échapper à mes émotions et ramène mes jambes contre le cuir du canapé. Iris me jette un coup d'œil amusé, je lui en veux de se moquer. Je l'adore, mais la garce en elle ne peut s'empêcher de jouir de mes maladresses.

Gauthier, cesse de me regarder comme ça, c'est mal !

Si Yann était là, il ne se le permettrait pas. Mon fiancé peut impressionner. Il est grand et charpenté, on

imagine bien ses ancêtres, de courageux fermiers. C'est un bel homme aux cheveux courts châtain clair et aux yeux bleus. Il ne sourit pas facilement, mais cela fait partie du personnage.

À côté, Gauthier ne fait pas le poids. Il est plus petit et bien moins musclé. Je dois admettre cependant qu'il a du charme. Une gueule d'ange, brun aux yeux marron, et un sourire ravageur. C'est un tombeur, ça se sent tout de suite. Il aime plaire. Mais ce n'est pas mon genre. Et puis, son look est quelque peu étrange. Son polo a la couleur des déjections des oies de monsieur Sanson, le vieux voisin de mes parents. Quelle idée de porter ça ? Et même d'acheter ou de créer ça ! Les gens sont fous.

Mais t'es conne ou quoi, ma pauvre fille ? Il t'a vue !

Gauthier a remarqué que je le fixais, ça me rend malade. Il croit sans doute que je le reluque.

— Dis-moi Anna, tu es dans l'édition, toi aussi ?

— Non ! Non, non. Je... pas du tout, je bafouille.

— Tu sais parfaitement que non, Gauthier. Sinon tu la connaîtrais déjà. Laisse tomber, s'interpose Iris.

— Mais ça m'intéresse, ce que tu fais, Iris. C'est important ! je lui signale.

Elle me couve du regard et désigne le meuble derrière eux.

— La troisième en partant du haut. Ce sont les livres qu'on édite. Tu peux jeter un œil si tu veux.

Je saute du canapé et trotte aussi vite que cette robe me le permet. Face à l'étagère, dans leur dos, je serai à l'abri du regard du prédateur. Un, deux, trois, c'est celle-là. Je penche la tête sur le côté pour mieux lire les inscriptions sur les tranches des bouquins. Il semblerait qu'une certaine Eva des Plaisirs soit leur auteure phare. Au vu des titres, je constate qu'Iris ne m'avait pas menti. Il n'y a aucun doute, cette maison d'édition est spécialisée dans l'érotisme. Quel livre piocher ? Mon index les parcourt tous, jusqu'à s'arrêter sur celui à la couverture rose que je caresse de la main. Elle est belle et sensuelle, il faut l'avouer. Je ressens le travail d'Iris, elle suggère l'érotisme avec classe. Tout ce qu'est et ce que fait Iris est classe. C'est un don et elle l'a !

J'ouvre en plein milieu, curieuse de découvrir la plume de l'auteur. Je cherche du doigt un paragraphe sur la page de gauche. Mon visage vire rouge pivoine à la lecture. J'ai chaud, très chaud, et suis horriblement embarrassée. Mine de rien, je me tourne légèrement pour ne pas être suspectée par Gauthier et Iris. D'un coup sec, je referme le bouquin et m'évente avec. Je n'ai que ça pour me rafraîchir, ma bouteille est près d'eux.

**Découvrez la suite,
dans le volume 1 du roman.**

Également disponible :

Dark Love : Forget

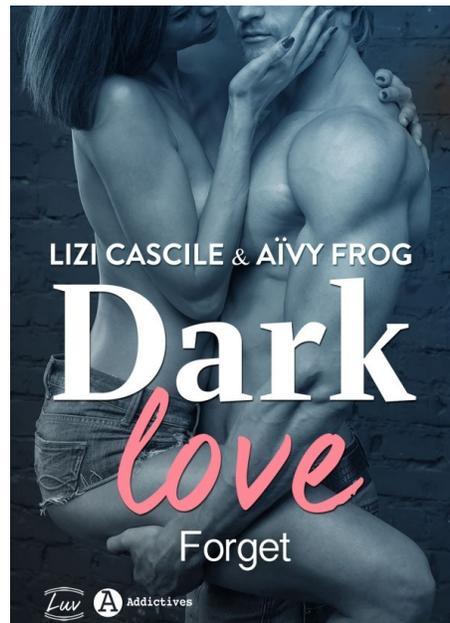
Douce et innocente, Anna doit se marier avec Yann, son ami d'enfance, qui exerce une emprise de fer sur elle. Iris, sa meilleure amie, est son exacte opposée : libérée et séductrice, elle n'accepte aucune règle. Mais à quelques mois de la cérémonie, Anna prend peur et s'enfuit. Iris l'accueille à bras ouverts, sans lui poser la moindre question, et se promet de sauver son amie et d'annuler le mariage.

Elle lui fait alors rencontrer de nombreux hommes, qui vont faire comprendre à Anna que la vie a bien plus à offrir qu'elle ne le croyait.

Mais Iris aussi cache un cœur malmené sous sa carapace : elle est la maîtresse de son patron marié, sa famille la rejette... Hayden, célèbre pilote de F1, n'a pas peur de plonger dans les ténèbres pour la découvrir. Des ténèbres où règnent la luxure, la sensualité et la décadence...

Hors de question pour Anna et Iris de revenir en arrière ! Le monde n'a qu'à bien se tenir !

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Avril 2017

ISBN 9791025736760

ZPAN_001